VOYAGES
AUTOUR
DU MONDE.

TOME SIXIÉME.

RELATION DES VOYAGES

ENTREPRIS PAR ORDRE

DE SA MAJESTÉ BRITANNIQUE,

Et successivement exécutés par le Commodore BYRON, *le Capitaine* CARTERET, *le Capitaine* WALLIS, *& le Capitaine* COOK, *dans les Vaisseaux le* Dauphin, *le* Swallow, *& l'*Endeavour.

TRADUITE DE L'ANGLOIS.

TOME SIXIÉME.



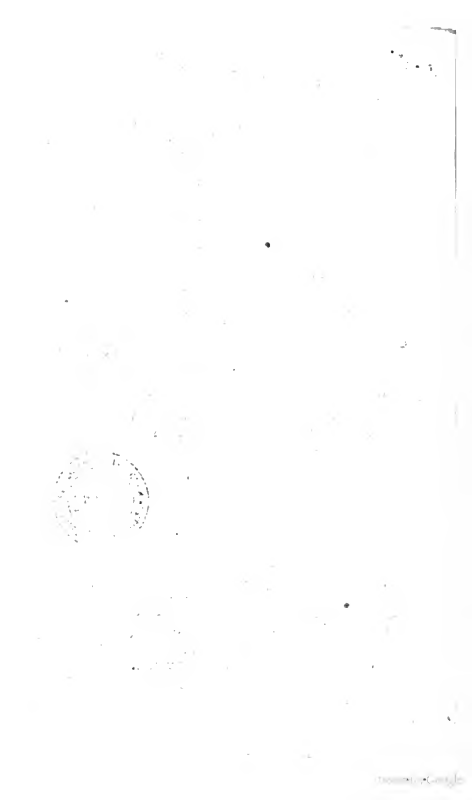


A PARIS,

Chez { SAILLANT & NYON, rue Saint-Jean-de-Beauvais.
PANCKOUCKE, Hôtel de Thou, rue des Poitevins.

M. DCC. LXXIV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.





RELATION D'UN VOYAGE FAIT AUTOUR DU MONDE,

Dans les Années 1769, 1770 & 1771.

Par JACQUES COOK, *commandant le Vaiſſeau du Roi l'*Endeavour.

LIVRE II.

CHAPITRE VIII.

Route depuis le Cap Turnagain *en allant vers le Sud, le long de la Côte orientale de* Poenammoo, *autour du Cap* Sud, *& en retournant à l'entrée occidentale du* Détroit de Cook, *ce qui complète la circonnavigation de la*

Nouvelle-Zélande. *Description de la Côte & de la* Baie de l'Amirauté. *Départ de la* Nouvelle-Zélande, & *diverses particularités.*

ANNÉE 1770. Février.

LE 9 Février, à quatre heures après-midi, nous virâmes de bord pour porter au S. O., & nous continuâmes à faire voile vers le Sud, jusqu'au coucher du soleil, le 11, quand une brise fraîche du N. E. nous rechassa le long du Cap *Palliser* que nous vîmes bien distinctement, le tems étant fort serein. Entre le pied de la haute terre & la mer, il y a une bordure basse & plate, à la hauteur de laquelle on trouve quelques rochers qui s'élèvent au-dessus de l'eau. Entre ce Cap & le Cap *Turnagain*, la terre près de la côte est en plusieurs endroits basse & plate, couverte de verdure & d'un aspect agréable; mais à une plus grande distance de la mer, elle s'élève en collines. La terre située entre le Cap *Palliser* & le

Cap *Tiérawitte*, eſt haute & ſe termine en pointe; il nous parut auſſi qu'elle y forme deux baies, mais nous étions trop éloignés de cette partie de la côte, pour juger exactement des apparences. Le vent ayant été variable & accompagné de calmes, le 12 à midi, nous n'avions pas avancé au-delà de 41ᵈ 52′ de latitude; le Cap *Palliſer* nous reſtoit alors au N. à environ cinq lieues, & nous avions au S. 83ᵈ O. la montagne de neige.

LE 13 à midi, nous nous trouvâmes par les 42ᵈ 2′ de latitude S., le Cap *Palliſer* nous reſtant au N. 20ᵈ E. à huit lieues de diſtance. L'après-midi, il s'éleva un vent frais du N. E., & nous gouvernâmes S. O. $\frac{1}{4}$ O. vers la terre la plus méridionale que nous viſſions, & que nous avions au coucher du ſoleil au S. 74ᵈ O., la variation de l'aiguille étoit alors de 15ᵈ 4′ E.

LE 14, à huit heures du matin, nous

Année 1770. Février.

n'avions parcouru que vingt & une lieues, S. 58d O., depuis le midi de la veille, & nous eûmes calme. Nous étions alors en travers de la montagne de neige, qui nous restoit N. O.; & dans cette direction nous laissions derrière nous une chaîne de montagnes, à-peu-près de la même hauteur que la précédente, lesquelles s'élèvent de la mer & s'étendent directement vers la côte qui gît N. E. $\frac{1}{4}$ N. & S. O. $\frac{1}{4}$ S. L'extrémité N. O. de cette chaîne, qui aboutit à l'intérieur du pays, n'est pas éloignée du Cap *Campbell*; & du Cap *Koamaroo*, ainsi que du Cap *Pallifer*, on voit clairement & la montagne de neige & cette chaîne; elles sont éloignées du Cap *Koamaroo* de vingt-deux lieues au S. O. $\frac{1}{4}$ S., & de trente lieues à l'O. S. O. du Cap *Pallifer*; elles sont assez hautes pour être apperçues à une beaucoup plus grande distance. A midi du même jour, nous étions au 42d 34′ de latitude S. La terre la plus méridio-

nale que nous viſſions, nous reſtoit au S. O. ½ O., & nous avions au N. O. ¼ N. à environ cinq ou ſix lieues, une terre baſſe qui ſembloit être une Iſle, & qui eſt ſituée ſous le pied de la chaîne de montagnes.

ANNÉE 1770. Février.

L'APRÈS-MIDI, M. Banks étant dans le bateau pour chaſſer, nous vîmes avec nos lunettes quatre doubles pirogues, montées de cinquante-ſept hommes, s'éloigner du rivage & s'avancer vers lui. Sur le champ, nous fîmes des ſignaux pour le rappeller à bord; mais il ne les apperçut point, parce que le vaiſſeau étoit placé relativement à lui dans la direction des rayons du ſoleil. Nous étions fort éloignés du rivage, & M. Banks ne l'étoit pas moins du vaiſſeau, qui ſe trouvoit entre lui & la côte; de ſorte qu'ayant calme tout plat, je commençai à être en peine & à craindre qu'il ne pût découvrir les pirogues aſſez à tems pour

Année 1770. Février.

regagner le bord, avant qu'elles l'euſſent atteint. Bientôt après cependant, nous vîmes le bateau en mouvement, & nous eûmes le plaiſir de recevoir M. Banks à bord ; les Indiens, tout occupés à contempler le navire n'avoient probablement pas remarqué le bateau ; ils s'approchèrent de nous à la diſtance d'un jet de pierre, & ils s'arrêtèrent en nous regardant avec étonnement : Tupia employa vainement toute ſon éloquence pour les engager à s'avancer plus près. Après nous avoir examinés pendant quelque tems, ils nous quittèrent & retournèrent vers la côte : ils n'avoient pas encore fait la moitié du chemin que la nuit ſurvint. Nous imaginâmes que ces Indiens n'avoient point entendu parler de nous, & nous ne pûmes nous empêcher de faire des réflexions ſur la conduite & les diſpoſitions différentes des habitans des diverſes parties de cette côte. Quand ils approchèrent de notre vaiſſeau pour

la première fois, les uns s'étoient tenus éloignés par un ſentiment mêlé de crainte & d'étonnement ; les autres s'étoient annoncés par des actes d'hoſtilité, en nous lançant des pierres ; l'Indien que nous avions trouvé ſeul dans un bateau occupé à pêcher, parut nous regarder comme indignes de ſon attention, & d'autres, preſque ſans y être invités, étoient venus à bord avec l'air de la plus grande confiance & de l'amitié. D'après la conduite de ces derniers qui nous étoient venus rendre viſite, je donnai le nom de *Lookers-on* (*ſpectateurs*) à la terre d'où ils étoient partis, & qui, ainſi que je l'ai déja obſervé, avoit apparence d'une Iſle.

A huit heures du ſoir, il s'éleva une briſe du S. S. O., avec laquelle je courus au S. E., parce que quelques perſonnes de notre équipage croyoient voir terre de ce côté. Nous continuâmes cette route juſqu'à ſix heures du

Année 1770. Février.

lendemain; nous avions fait onze lieues; & nous n'appercevions point d'autre terre que celle que nous avions laissée. Après avoir gouverné au S. E. jusqu'à midi, avec une petite brise qui sauta de l'O. au N., notre latitude, par observation, étoit de 42d 56′ S., & la haute terre, en travers de laquelle nous étions le midi de la veille, nous restoit au N. N. O. ½ O. L'après midi, nous eûmes un petit vent du N. E.; & nous gouvernâmes à l'Ouest, rangeant la terre qui étoit éloignée d'environ huit lieues. A sept heures du soir, nous étions à-peu-près à six lieues de la côte, ayant à l'O. S. O. l'extrémité la plus méridionale de la terre qui fût en vue.

Le 16, à la pointe du jour, nous découvrîmes une terre qui couroit au S. ¼ S. O., & qui sembloit détachée de la côte sur laquelle nous étions. Vers les huit heures nous gouvernâmes dessus avec une brise qui s'éleva

du N. ¼ N. E. A midi, nous étions au 43d 19′ de latitude S., & le pic de la montagne de neige nous reſtoit au N. 20d E., à vingt-ſept lieues; nous avions à l'Oueſt l'extrémité occidentale de la terre que nous pouvions appercevoir, & la terre que nous avions découverte le matin, ſembloit être une Iſle qui s'étendoit du S. S. O. au S. O. ¼ O. ½ O., à la diſtance d'environ huit lieues. L'après-midi, nous portâmes au Sud de cette terre, avec une briſe fraîche du Nord. A huit heures du ſoir, nous avions fait onze lieues, & la terre s'étendoit du S. O. ¼ O. au N. ¼ N. O. Nous étions alors éloignés d'environ trois ou quatre lieues de la côte la plus proche de nous, & dans cette ſituation, nous avions 50 braſſes d'eau, fond de ſable fin. La variation de l'aiguille, meſurée par l'amplitude, étoit de 14d 39′ E.

LE lendemain, 17, au lever du ſo-

Année 1770. Février.

leil, nous vîmes une partie de la terre de *Tovy poenammoo*, qui étoit ouverte à l'Ouest de la terre vers laquelle nous avions porté, & qui s'étendoit jusqu'à l'O. ¼ S. O., ce qui nous confirma dans l'opinion que c'étoit une Isle. A huit heures du matin, les points extrêmes de l'Isle nous restoient au N. 76 O., & N. N. E. ½ E., & nous avions au N. 20d O., à la distance de trois ou quatre lieues, une ouverture située près de la pointe méridionale, laquelle avoit l'apparence d'une baie ou havre. Dans cette situation, les fondes rapportoient 38 brasses; fond de sable brun.

Isle de Banks.

CETTE Isle, à laquelle je donnai le nom de M. Banks, gît à environ cinq lieues de la côte de *Tovy poenammoo*; la pointe méridionale est au S. 21d O. du pic le plus élevé de la montagne de neige; & par l'observation du soleil & de la lune qui fut faite dans le

Année 1770. Février.

matin, nous reconnûmes qu'elle eſt ſituée au 43^d 32′ de latitude S., & au 186^d 30′ de longitude O. Elle eſt d'une forme circulaire, & elle a environ vingt-quatre lieues de tour; ſa hauteur eſt aſſez conſidérable pour qu'on puiſſe l'appercevoir à douze ou quinze lieues de diſtance. Sa ſurface eſt irrégulière & briſée, elle paroît être plutôt ſtérile que féconde; cependant elle étoit habitée, car nous vîmes de la fumée dans un endroit & quelques naturels du pays répandus çà & là dans un autre.

QUAND nous découvrîmes cette Iſle pour la première fois au S. ¼ S. O., quelques perſonnes de l'équipage crurent avoir auſſi apperçu terre au S. S. E. & S. E. ¼ E. J'étois moi-même alors ſur le pont, & je leur dis qu'à mon avis ce n'étoit qu'un nuage que le ſoleil diſſiperoit en s'élevant ſur l'horiſon; cependant comme je ne voulois

Année 1770. Février.

laisser aucun sujet de dispute sur un objet que nous pouvions éclaircir par l'expérience, je fis virer vent arrière, & je portai à l'E. S. E. du compas, dans la direction où l'on assuroit que nous restoit cette terre. A midi, nous étions au 44^{d} 7′ de latitude S., & nous avions au Nord, à la distance de cinq lieues, la pointe méridionale de l'Isle de *Banks*. Vers les sept heures du soir, nous avions parcouru vingt-huit milles, & ne voyant d'autre terre que celle que nous avions laissée par derrière, ni rien qui en indiquât quelqu'autre, nous portâmes au $\frac{1}{4}$ S. S. O., & nous suivîmes cette route jusqu'au lendemain à midi, quand nous nous trouvâmes au 45^{d} 16′ de latitude, la pointe méridionale de l'Isle *Banks* nous restant au N. 6^{d} 30′ O., à vingt-huit lieues. La variation de l'aiguille, mesurée par l'azimuth, étoit le matin de 15^{d} 30′. E. Comme nous n'appercevions encore aucun signe de terre au Sud, & que je

crus, d'après le récit des Indiens qui habitent le canal de la *Reine Charlotte*, que nous avions porté aſſez loin dans cette direction pour doubler toutes les terres que nous avions laiſſées par derrière, je gouvernai à l'Oueſt.

NOUS eûmes une briſe modérée du N. N. O. & du N., juſqu'à huit heures du ſoir ; elle devint alors variable, & à dix heures elle ſe fixa au Sud ; elle ſouffla pendant la nuit avec tant de violence que nous fûmes obligés de naviguer ſous nos huniers entièrement riſés. Le lendemain matin, 19, à huit heures, nous avions fait vingt-huit lieues O. ¼ N. O. ½ N., & jugeant que nous étions à l'Oueſt de la terre de *Tovy poenammoo*, nous portâmes au N. O. avec un vent frais du Sud. A dix heures, ayant parcouru onze milles dans cette direction, nous vîmes une terre qui s'étendoit du S. O. au N. O., à la diſtance d'environ

ANNÉE 1770. Février.

six lieues, & nous courûmes dessus. A midi, notre latitude, par observation, étoit de 44d 38′. La pointe S. E. de l'Isle de *Banks*, nous restoit au N. 58d 30′ E., à trente lieues, & nous avions à l'O. ¼ N. O., la principale partie de la terre que nous voyions. Une grosse mer nous empêcha de faire beaucoup de chemin au Sud. A sept heures du soir les dernières terres s'étendoient du S. O. ¼ S., au N. ¼ N. O; & à six lieues de la côte nous avions 32 brasses d'eau. Le lendemain au matin, 20, à quatre heures, nous portâmes vers la côte à l'O. ¼ S. O., & pendant une route de quatre lieues, nous eûmes un fond de 32 à 13 brasses. Lorsqu'il étoit de 13 brasses, nous n'étions plus qu'à la distance de trois milles de la côte, c'est pourquoi nous gagnâmes le large. La direction de la côte, en cet endroit, est à-peu-près N. & S., le sol, jusqu'à la distance d'environ cinq milles de la mer, est bas &

plat, mais il s'élève enſuite en montagnes d'une hauteur conſidérable. Le pays nous parut extrêmement ſtérile, & nous n'y vîmes rien qui indiquât qu'il fût habité. Notre latitude à midi étoit de 44^d 44′, & notre éloignement en longitude de l'Iſle de *Banks*, étoit de 2^d 22′ O. Pendant les vingt-quatre dernières heures, quoique nous euſſions fait autant de voiles que le vaiſſeau en pouvoit porter, nous dérivâmes de trois lieues ſous le vent.

NOUS continuâmes à louvoyer ce jour-là & le ſuivant, en nous tenant entre quatre & douze lieues de diſtance de la côte. Nous avions alors de 35 à 53 braſſes d'eau. Le 22, à midi, nous ne fîmes point d'obſervation, mais à l'inſpection de la terre, nous jugeâmes que nous étions environ trois lieues plus au Nord que le jour précédent. Au coucher du ſoleil, le tems qui avoit été brumeux s'éclaircit, & nous ap-

Année 1770. Février.

perçûmes au N. O. $\frac{1}{4}$ N., une montagne très-haute, qui s'élevoit en pic; en même-tems nous vîmes plus distinctement qu'auparavant la terre, qui s'étendoit du N. au S. O. $\frac{1}{4}$ S., & qui, à quelque distance dans l'intérieur de la côte, sembloit être élevée & montueuse. Nous reconnûmes bientôt que ce que les Indiens du canal de la *Reine Charlotte* nous avoient dit d'une terre au Sud, étoit faux; car ils nous avoient assuré qu'on pouvoit en faire le tour en quatre jours.

Le 23, nous eûmes de fortes lames bruyantes du S. E., & attendant le vent du même rumb, nous nous tinmes à la distance de sept à quinze lieues de la côte, sur des fonds de 70 à 44 brasses. A midi, notre latitude, par observation, étoit de 44^d 40$'$ S., & notre longitude de l'Isle de *Banks*, 1^d 31$'$ O. Depuis ce tems jusqu'à six heures du soir, nous eûmes calme, mais une

une brise légère s'élevant alors à l'E. N. E., nous gouvernâmes S. S. E. Toute la nuit longeant toujours la côte, & ayant encore les lames bruyantes, notre profondeur d'eau étoit de 60 à 75 brasses. Pendant que le tems fut calme, M. Banks, étant dans la chaloupe, tua deux *poules du Port-Egmont*, semblables en tout à celles que nous avions trouvé en grand nombre sur l'Isle de *Faro*, & qui furent les premières que nous vîmes sur cette côte, quoique nous en eussions rencontré quelques-unes peu de jours avant que nous découvrîmes terre.

LE 24, à la pointe du jour, le vent fraîchit, & avant midi, nous eûmes un vent fort du N. N. E. A huit heures du matin, nous vîmes la terre s'étendre jusqu'au S. O. $\frac{1}{4}$ S., & nous courumes directement dessus. A midi, nous étions au 45^{d} 22$'$ de latitude S.; & la terre, qui s'étendoit alors du S. O. $\frac{1}{4}$ S.

ANNÉE 1770. Février.

au N. N. O., nous parut grossièrement entrecoupée de collines & de vallées. Dans l'après-midi, nous gouvernâmes S. O. $\frac{1}{4}$ S. & S. O., avec un vent frais du Nord, en tenant le cap vers la terre; quoique nous n'en fussions pas fort éloignés, cependant le tems étoit si brumeux que nous ne pûmes y rien appercevoir distinctement, excepté une chaîne de hautes montagnes, situées près de la mer & paralleles à la côte qui, en cet endroit, court S. $\frac{1}{4}$ S. O. & N. $\frac{1}{4}$ N. E., & semble se terminer en une pointe ronde élevée vers le Sud. A huit heures du soir, nous étions en travers de cette pointe; mais comme il faisoit sombre & que je ne savois pas quelle étoit la direction de la terre, nous mîmes à la cape pendant la nuit. La pointe nous restoit à l'Ouest, à la distance d'environ cinq milles, & notre profondeur d'eau étoit de trente-sept brasses, fond de petits cailloux.

ANNÉE 1770. Février.

LE 25, dès le grand matin, nous fîmes voile ; la pointe nous reſtoit au Nord à trois lieues, & nous trouvâmes que la terre, auſſi loin que nous pouvions l'appercevoir, s'étendoit au S. O. ¼ O. de cette pointe, à laquelle j'ai donné le nom de Cap *Saunders*, en l'honneur de Sir Charles Saunders. Notre latitude étoit de 45ᵈ 35′ S., & notre longitude de 189ᵈ 4′ O. On reconnoîtra ſuffiſamment cette pointe par la latitude que je viens de fixer, & par les angles que forme la côte ; il y a cependant, à environ trois ou quatre lieues au S. O. de la pointe & très-près de la côte, une montagne remarquable, en forme de ſelle, qui peut ſervir de baliſe pour la diſtinguer. A la diſtance d'une à quatre lieues, au Nord du Cap *Saunders*, la côte forme deux ou trois baies, dans leſquelles il nous parut qu'il y avoit un bon mouillage & un abri ſûr contre les vents de S. O. & de N. O. ; mais

ANNÉE 1770. Février.

le dessein où j'étois de gagner au Sud, afin de déterminer si cette terre étoit une Isle ou un continent, m'empêcha d'entrer dans aucune des baies.

NOUS nous tinmes, pendant toute cette matinée, avec un vent de S. O., à peu de distance de la côte, que nous voyions très-distinctement; elle est médiocrement élevée, & sa surface est entrecoupée par plusieurs montagnes qui sont couvertes de bois & de verdure; mais nous n'apperçûmes aucune trace d'habitans. A midi, le Cap *Saunders* nous restoit au N. 30d O. à la distance d'environ quatre lieues. Nous eûmes des calmes & des vents variables jusqu'à cinq heures du soir, quand le vent se fixa à l'O. S. O., & bientôt il fut si fort qu'il emporta nos huniers sur leurs cargues, & mit la misaine en pièces. Après en avoir envergué une autre, nous continuâmes à porter au Sud sous deux basses voiles; le lende-

main au matin, 26, à ſix heures, la terre la plus méridionale qui fût en vue, nous reſtoit O. $\frac{1}{4}$ N. O., & le Cap *Saunders* N. $\frac{1}{4}$ N. O. à huit lieues; à midi nous avions ce Cap au N. 20ᵈ O. à quatorze lieues; & notre latitude, par obſervation, étoit de 46ᵈ 36′. Le vent continua avec des raffales violentes & une groſſe mer toute l'après-midi; à ſept heures du ſoir, nous capeyâmes ſous notre miſaine, le cap du vaiſſeau tourné au Sud. Le 27 à midi, notre latitude étoit de 46ᵈ 54′, & notre longitude du Cap *Saunders* d'1ᵈ 24′ E. A ſept heures du ſoir, nous appareillâmes avec nos baſſes voiles, & le lendemain, 28, à huit heures du matin, nous hiſsâmes les huniers entiérement riſés. A midi, nous étions au 47ᵈ 43′ de latitude, & au 2ᵈ 10′ de longitude E. du Cap *Saunders*. A ce tems nous virâmes vent arrière, pour porter au Nord; dans l'après-midi, la variation de l'aiguille étoit de 16ᵈ 34′

ANNÉE 1770. Février.

ANNÉE 1770. E. A huit heures du soir, nous revirâmes de bord, & nous gouvernâmes au Sud avec un vent d'Oueſt.

Mars. Le premier de Mars, nous étions, ſuivant notre eſtime, au $47^{d}\ 52'$ de latitude, & à $1^{d}\ 8'$ de longitude E. du Cap *Saunders*. Nous portâmes au Sud juſqu'à trois heures & demie de l'après-midi, & étant alors au 48^{d} de latitude S., & au 188^{d} de longitude O.; & ne voyant aucune apparence de terre, nous virâmes de bord, & mîmes le cap au Nord, avec de groſſes lames du S. O. $\frac{1}{4}$ O. Le lendemain, 2, à midi, notre latitude étoit de $46^{d}\ 42'$ S., & le Cap *Saunders* nous reſtoit au N. 46^{d} O. à la diſtance de quatre-vingt-ſix-milles. Les groſſes lames du S. O. continuèrent juſqu'au 3, ce qui nous confirma dans l'opinion qu'il n'y avoit point de terre dans ce rumb. A quatre heures de l'après-midi, nous gouvernâmes à l'Oueſt avec autant de voiles

que nous pouvions en porter. Le matin du 4, nous trouvâmes la variation de l'aiguille de 16^{d} 16′ E. Nous vîmes ce jour-là quelques baleines & des veaux marins, ainſi qu'il nous étoit déja arrivé pluſieurs fois depuis que nous avions débouqué le détroit ; mais nous n'apperçûmes point de veau marin pendant que nous étions ſur la côte d'*Eaheinomauwe ;* nous ſondâmes pendant la nuit & le matin, mais nous n'eûmes point de fond par 150 braſſes. A midi, nous voyions le Cap *Saunders* qui nous reſtoit au N. $\frac{1}{2}$ O. ; & notre latitude par obſervation, étoit de 46^{d} 31′ S. A une heure & demie, nous découvrîmes terre à l'O. $\frac{1}{4}$ S. O. ; nous courumes deſſus, & avant qu'il fût nuit, nous n'en étions plus qu'à trois ou quatre milles ; nous y vîmes des feux pendant toute la nuit, & le 5, à ſept heures du matin, nous étions éloignés d'environ trois lieues de la côte, qui nous parut être élevée, mais unie. A trois

ANNÉE 1770. Mars.

Année 1770. Mars.

heures de l'après-midi, nous apperçûmes la terre s'étendant du N. E. ¼ N. au N. O. ½ N., & bientôt nous découvrimes au S. ½ O. quelques terres basses qui sembloient former une Isle. Nous continuâmes notre route à l'O. ½ S. O., & deux heures après, nous vîmes sur la terre basse, une terre élevée qui s'étendoit au Sud, jusqu'au S. O. ¼ S., mais il ne nous parut pas qu'elle fût jointe à la terre du côté du Nord, de sorte que ces deux terres doivent être séparées par la mer, ou bien par une baie profonde, ou enfin par une autre terre basse.

Le 6, à midi, nous étions à-peu-près dans la même situation que le midi de la veille. L'après-midi, nous trouvâmes, par plusieurs azimuths & par amplitude, que la variation de l'aiguille étoit de 15^d 10′ E. Le 7, à midi, nous étions au 47^d 6′ de latitude S., & nous avions fait douze mil-

les à l'Eſt pendant les vingt-quatre dernières heures. Nous portâmes à l'Oueſt le reſte du jour, & le lendemain juſqu'au coucher du ſoleil ; alors les deux terres nous reſtoient du N. $\frac{1}{4}$ N. E., à l'O., à la diſtance d'environ ſept ou huit lieues. Dans cette ſituation, nous avions 55 braſſes d'eau, & la variation de l'aiguille étoit, par amplitude, de 16^{d} 29′ E. Le vent ſauta alors du N. à l'O., & comme nous avions un beau tems & un clair de lune, nous courûmes au S. O. pendant toute la nuit, en ſerrant le vent. Le 9, à quatre heures du matin, la ſonde rapportoit 60 braſſes, & à la pointe du jour, nous découvrîmes à notre avant, une bande de rochers qui ſe prolongeoient du S. $\frac{1}{4}$ S. O. à l'O. $\frac{1}{4}$ S. O., & ſur leſquels la mer briſoit à une hauteur conſidérable ; ils n'étoient plus qu'à $\frac{3}{4}$ de lieue de diſtance, & cependant nous avions 45 braſſes d'eau. Comme le vent ſouffloit du N. O., nous ne pou-

ANNÉE 1770. Mars.

vions pas les doubler alors, & ne voulant pas courir au vent, je virai & fis une bordée à l'Eſt. Le vent ſauta bientôt après au Nord, & nous mit en état de dépaſſer tous les rochers. Pendant que nous paſſions en-dedans de ces rochers, nos ſondes nous rapportèrent de 35 à 47 braſſes, fond de roches.

CE banc de rochers gît au S. E., à ſix lieues de la partie la plus méridionale de la terre, & au S. E. $\frac{1}{4}$ E. de quelques montagnes remarquables qui ſont ſituées près de la côte. A environ trois lieues au Nord de ce premier banc, il y en a un autre qu'on rencontre à trois lieues de la côte, & ſur lequel la mer briſe avec une houle furieuſe. Comme nous paſsâmes les rochers du Nord pendant la nuit, & que nous découvrîmes les autres ſous notre avant au point du jour, il eſt certain que nous courûmes un danger immi-

nent, & que notre position fut très-critique. Je donnai à ces rochers le nom de *Traps* (*Pieges*), à cause de leur situation très-propre à surprendre les navigateurs peu attentifs. Le 9, à midi, nous étions au 47^d 26′ de latitude S.; la terre que nous voyions & qui avoit l'apparence d'une Isle, s'étendoit du N. E. $\frac{1}{4}$ N. au N. O. $\frac{1}{4}$ O., & sembloit être éloignée de la grande terre d'environ cinq lieues : le plus oriental des bancs de rochers nous restoit au S. S. E., à la distance d'une lieue & demie, & nous avions le plus septentrional au N. E. $\frac{1}{2}$ E. à environ trois lieues. Cette terre est élevée & stérile; nous n'y vîmes que quelques arbrisseaux répandus çà & là, & pas un seul arbre. Elle étoit cependant remarquable par un grand nombre de taches blanches, que je pris pour du marbre, parce qu'elles réfléchissoient les rayons du soleil. Nous avions observé d'autres taches de même espece en différentes par-

ties de ce pays, & en particulier dans la baie de *Mercure*. Nous continuâmes à porter à l'Oueſt en ſerrant le vent, & au coucher du ſoleil, la pointe la plus méridionale de la terre, nous reſtoit au N. 38 d E., à la diſtance de quatre lieues, & nous avions au N. S. E., la terre la plus occidentale qui fût en vue. Je donnai le nom de Cap *Sud* à la pointe qui gît au 47 d 19′ de latitude S., & au 192 d 12′ de longitude O.; la terre la plus occidentale ſe trouva être une Iſle ſituée à la hauteur de la pointe de la principale de ces terres.

ANNÉE 1770. Mars.

EN ſuppoſant que le Cap *Sud*, fut la partie la plus méridionale de cette contrée, comme nous nous en ſommes aſſurés, j'eſpérois en faire le tour par l'Oueſt; car de groſſes lames du S. O. que nous eûmes même après le dernier vent fort que nous avions eſſuyé, me convainquirent qu'il n'y avoit point de terre dans cette direction.

LA nuit du 10, il souffla un vent fort du N. E. ¼ N. & du N., qui nous obligea de naviguer sous nos basses voiles; mais à huit heures du matin il se calma. A midi, il sauta à l'Ouest, & nous virâmes de bord pour porter au Nord, sans appercevoir de terre. Notre latitude, par observation, étoit de 47^{d} 33′ S., & notre longitude de 59′ à l'Ouest du Cap *Sud*. Nous gouvernâmes au N. N. E., en serrant le vent, ne voyant toujours point de terre jusqu'à deux heures du lendemain au matin, 11, lorsque nous découvrîmes une Isle qui nous restoit au N. O. ¼ N., à la distance d'environ cinq lieues. Environ deux heures après, nous vîmes une terre à l'avant, sur quoi nous virâmes & portâmes au large jusqu'à six heures, après quoi nous courûmes sur la terre pour l'examiner de plus près. A onze heures nous n'en étions plus qu'à trois lieues; mais le vent paroissant tourner sur la côte, je revirai pour

ANNÉE 1770. Mars.

ANNÉE 1770. Mars.

reprendre le large & porter au Sud. Nous avions navigué jufqu'alors autour de la terre que nous avions découverte le 5, & qui ne nous paroiffoit pas être jointe à la *Nouvelle-Zélande*, qu'elle a au Nord; nous trouvant d'ailleurs de l'autre côté de ce que nous avions fuppofé être la mer, une baie ou une terre baffe, la fituation des lieux offroit la même apparence; mais quand je me mis à en tracer le plan fur le papier, je ne trouvai aucune raifon de fuppofer que ce fut une Ifle; je penfai au contraire qu'elle faifoit partie de la grande terre. A midi, l'extrémité occidentale de la grande terre nous reftoit au N. 59^d O., & nous avions au S. 59^d O., à-peu-près à cinq lieues de diftance, l'Ifle que nous avions apperçue le matin. Elle gît au 46^d 91' de latitude S. & au 192^d 49' de longitude O.; ce n'eft qu'un rocher ftérile d'environ un mille de circuit, d'une hauteur remarquable,

& ſitué à cinq lieues de la grande terre. Je l'appellai *Iſle de Solander*, du nom de notre ſavant Naturaliſte. La côte de la grande terre court à l'E. $\frac{1}{4}$ S. E. & O. $\frac{1}{4}$ N. O. de cette Iſle, & forme une large baie ouverte, où il ne nous parut pas qu'il y eût aucun havre ou abri pour les vaiſſeaux contre les vents du Sud-Oueſt & du Sud. La ſurface du pays eſt coupée par des montagnes eſcarpées d'une hauteur conſidérable, & au ſommet deſquelles on apperçoit pluſieurs endroits couverts de neige; elle n'eſt cependant pas entièrement ſtérile, car nous découvrîmes du bois, non-ſeulement dans les vallées, mais même ſur les terreins les plus élevés: mais nous n'y vîmes rien qui indiquât qu'elle fût habitée.

ANNÉE 1770. Mars.

NOUS continuâmes à porter au S. O. $\frac{1}{4}$ S. juſqu'à onze heures du lendemain au matin, 12, quand le vent ſauta au S. O. $\frac{1}{4}$ O.; ſur quoi nous

Année 1770. Mars.

virâmes vent-arrière & mîmes le cap au N. N. O., étant alors au 47^{d} 40′ de latitude S.; au 193^{d} 50′ de longitude O., & ayant une grosse mer du S. O.

PENDANT la nuit, nous gouvernâmes N. N. O. jusqu'à six heures du matin du 13, & ne voyant point de terre; nous mîmes le cap au N. ¼ N. E. jusqu'à huit heures; nous portâmes alors N. E. ¼ E. ½ E. pour reconnoître la terre, que nous apperçûmes à dix heures, & qui nous restoit à l'E. N. E.; mais comme le tems étoit brumeux, nous n'y pûmes rien distinguer. A midi, notre latitude, par observation, étoit de 46^{d} S., sur les deux heures, la brune se dissipa & la terre parut être élevée, escarpée & montueuse. Sur les trois heures & demie, je courus vers une baie dans laquelle il sembloit y avoir un bon mouillage; mais environ une heure après, je trouvai

vai que là diſtance étoit trop grande pour y arriver avant la nuit ; & le vent ſoufflant trop fort pour former cette entrepriſe en ſûreté pendant la nuit, je rangeai la côte.

ANNÉE 1770. Mars.

CETTE baie, que j'appellai *Dusky Bay*, (*Baie ſombre*) gît au 45^{d} 47′ de latitude S., elle a environ trois ou quatre milles de largeur à l'entrée, & elle paroit être auſſi profonde que large ; elle contient pluſieurs Iſles, derrière leſquelles il doit y avoir un abri contre tous les vents, quoique peut-être il n'y ait pas aſſez d'eau pour y mouiller. Lorſque la pointe ſeptentrionale de cette baie reſte S. E. $\frac{1}{4}$ S., elle eſt très-remarquable au moyen de cinq rochers élevés & en forme de pic qui ſont ſitués en ſon travers, & qui ont l'apparence des quatre doigts & du pouce de la main d'un homme ; c'eſt pour cela que je l'appellai, *Point ſive Fingers*, (*la Pointe des cinq Doigts*) :

ANNÉE 1770. Mars.

on peut reconnoître d'ailleurs la terre de cette pointe, parce que c'eſt le ſeul terrein uni qu'on trouve à une diſtance conſidérable. Il eſt élevé, couvert de bois, & s'étend à près de deux lieues au Nord. La terre plus avant dans l'intérieur, eſt très-différente ; elle eſt compoſée par-tout de montagnes & de rochers entièrement ſtériles ; & cette variété donne au Cap l'apparence d'une Iſle.

Au Soleil couchant, la terre la plus méridionale que nous viſſions, nous reſtoit préciſément au Sud, à la diſtance d'environ cinq à ſix lieues ; & comme c'eſt la pointe de terre la plus occidentale de toute la côte, je l'appellai *Cap Oüeſt.* Il gît à peu près à trois lieues au Sud de la baie *Dusky*, au 45^d $54'$ de latitude S. & au 193^d $171'$ de longitude O. La terre de ce Cap eſt médiocrement élevée près de la mer, & n'a rien de remarquable à l'entour,

ſi ce n'eſt un rocher très-blanc qui eſt ſitué à deux ou trois lieues au Sud. Au Sud de ce rocher, la terre court au S. E., & au Nord, elle court au N. N. E.

ANNÉE 1770. Mars.

AYANT mis à la cape pendant la nuit du 14, à quatre heures du matin, nous fîmes voile le long de la côte, dans la direction du N. E. ½ N., avec une briſe modérée du S. S. E. A midi, notre latitude, par obſervation, étoit de 45^{d} 13′ S. Nous fondâmes alors, étant à environ une lieue & demie de la côte; mais nous ne trouvâmes point de fond par 70 braſſes; nous venions de dépaſſer un petit goulet débouchant dans une terre où il ſembloit y avoir un havre très-ſûr & très-commode, formé par une Iſle qui eſt ſituée au milieu de l'ouverture à l'Eſt. L'ouverture gît au 45^{d} 16′ de latitude S.; la terre par derrière eſt remplie de montagnes, dont les ſommets étoient couverts de neige

ANNÉE 1770. Mars.

qui paroiſſoit être tombée depuis peu ; & en effet, le tems avoit été très-froid pendant les deux derniers jours. De chaque côté de l'ouverture, la terre s'élève preſque perpendiculairement de la mer à une hauteur prodigieuſe ; & fut la raiſon qui m'empêcha d'y faire entrer le vaiſſeau, car on ne pouvoit y avoir d'autre vent qu'un vent qui ſouffleroit directement dans le fond de la baie, ou un autre qui ſouffleroit directement contre ſon entrée, c'eſt-à-dire, de l'Eſt & de l'Oueſt, & je ne crus pas qu'il fût prudent d'aller dans un endroit d'où je n'aurois pu ſortir qu'avec un vent que je ſavois par expérience ne régner qu'une fois le mois dans ces parages. J'agis en cela contre l'opinion de quelques Officiers du vaiſſeau qui ne conſidérant que l'avantage du moment, ſans avoir égard aux inconvéniens qui pouvoient en réſulter, exprimèrent en termes très-forts le deſir qu'ils avoient de mettre à l'ancre.

LE soir, étant à environ deux lieues de la côte, nous sondâmes & nous ne trouvâmes point de fond, par 108 brasses; la variation de l'aiguille étoit, par azimuth de 14^d E., & par amplitude de de $15^d\ 2'$; nous rangeâmes la côte à l'Ouest, le plus vîte que nous pûmes, avec le vent qui souffloit, & en nous tenant à la distance de deux ou trois lieues du rivage. A midi, du 14; nous étions au $44^d\ 47'$ de latitude, n'ayant parcouru pendant les vingt-quatre dernières heures que douze lieues dans la direction du N. E. $\frac{1}{4}$ N.

ANNÉE 1770. Mars.

NOUS continuâmes à gouverner le long de la côte au N. E. $\frac{1}{4}$ E. jusqu'à six heures du soir, quand nous mîmes à la cape pour la nuit. Le 15, à quatre heures du matin, nous portâmes vers la terre, & lorsque le jour parut, nous vîmes quelque chose qui sembloit être un canal; mais en approchant de plus près, nous reconnûmes que ce n'étoit

ANNÉE 1770. Mars.

qu'une vallée profonde entre deux hautes terres. Le 16, à midi, la pointe la plus ſeptentrionale de la terre qui fût en vue, nous reſtoit au N. 60 E., à la diſtance de dix milles ; notre latitude, par obſervation, étoit de 44ᵈ 5′, & notre longitude du Cap *Oueſt* de 2ᵈ 8′ E. Sur les deux heures nous dépaſsâmes la pointe dont à midi nous étions éloignés de dix milles ; & nous trouvâmes qu'elle étoit formée de rochers élevés & rougeâtres, d'où tombe une caſcade qui ſe partage en quatre petits ruiſſeaux ; je lui donnai pour cela le nom de *Pointe de la Caſcade*. De cette pointe, la terre court d'abord N. 76 E., & enſuite un peu plus au Nord. A huit lieues à l'E. N. E. de la *Pointe de la Caſcade*, & à peu de diſtance de la côte, il y a une petite Iſle baſſe qui nous reſtoit au S. ¼ S. E., lorſque nous en étions à une lieue & demie.

A ſept heures du ſoir, nous mîmes

à la cape, par 33 brasses, fond de sable fin, à dix heures la sonde donnoit 50 brasses, & à minuit nous virâmes vent-arrière par 65 brasses, ayant dérivé de plusieurs milles au N. N. O. depuis que nous avions mis à la cape. Le 17, à deux heures du matin, nous n'avions point de fond à 140 brasses; ce qui prouve qu'il n'y a de fond que près de la côte. Vers ce tems, nous eûmes calme, à huit heures il s'éleva une brise avec laquelle nous gouvernâmes le long de la côte, dans la direction du N. E. $\frac{1}{4}$ E. $\frac{1}{2}$ E. à la distance d'environ trois lieues. A six heures du soir, étant à peu près à une lieue de la côte, nous avions 17 brasses, & à huit heures nous en étions éloignés de trois lieues, & nous en avions 44; nous diminuâmes alors de voiles & mîmes à la cape, après avoir couru dix lieues au N. E. $\frac{1}{4}$ E. depuis midi.

IL fit calme pendant la plus grande

Année 1770. Mars.

partie de la nuit; mais le 18, à dix heures du matin, il s'éleva une brise légère du S. O. ¼ O., & nous remîmes à la voile le long de la côte N. E. ¼ N., ayant une grosse houle de l'O. S. O. qui avoit commencé pendant la nuit. A midi du 18, notre latitude, par observation, étoit de 43^{d} 4′ S., & notre longitude du Cap *Ouest* de 4^{d} 12′ E. Nous remarquâmes que les vallées, ainsi que les montagnes, étoient dans cette matinée couvertes de neige, que nous supposâmes être tombée en partie dans la nuit, pendant que nous avions de la pluie. A six heures du soir nous diminuâmes de voiles, & à dix heures nous mîmes à la cape, à la distance d'environ cinq lieues de la côte, par 115 brasses. Comme il y avoit peu de vent à minuit, nous fîmes voile, & le 15, à huit heures du matin, nous portâmes au N. E. en serrant le vent jusqu'à midi; nous virâmes alors de bord, étant à environ trois lieues de la terre; l'obser-

vation nous donna 42^{d} 8′ de latitude, & 5^{d} 5′ de longitude à l'Eſt du Cap *Oueſt*. ANNÉE 1770. Mars.

Nous continuâmes à porter à l'Oueſt juſqu'à deux heures du matin du 20, quand nous fîmes une bordée à l'Eſt, & enſuite nous remîmes le cap à l'Oueſt juſqu'à midi. Nous étions, ſuivant notre eſtime, au 42^{d} 23′ de latitude, & au 3^{d} 55′ de longitude à l'E. du Cap *Oueſt*. Nous vîrâmes alors & nous portâmes à l'Eſt avec un vent frais du N. $\frac{1}{4}$ N. O. juſqu'à ſix heures du ſoir; à ce moment, le vent ſauta au S. & S. O., & nous gouvernâmes N. E. $\frac{1}{4}$ N. juſqu'au 21, à ſix heures du matin, quand nous mîmes le cap à l'E. $\frac{1}{4}$ N. E. pour découvrir terre, que nous apperçûmes bientôt après. A midi, nous étions, ſuivant notre eſtime, au 41^{d} 37′ de latitude, & au 5^{d} 42′ de longitude à l'E. du Cap *Oueſt*. Nous étions alors à trois ou quatre lieues de la terre; mais nous ne pûmes y rien appercevoir diſtinctement

ANNÉE 1770. Mars.

à cauſe du brouillard, & comme nous avions beaucoup de vent & de groſſes lames de l'O. S. O. qui briſoient ſur la côte, je crus qu'il ſeroit dangereux d'en approcher de plus près.

L'APRÈS-MIDI, nous eûmes une petite briſe du S. S. O., avec laquelle nous gouvernâmes au N. le long de la côte juſqu'à huit heures; nous n'en étions alors éloignés que de deux ou trois lieues; nous ſondâmes & nous eûmes 34 braſſes d'eau; ſur quoi nous gagnâmes le large au N. O. $\frac{1}{4}$ N. juſqu'à onze heures du ſoir, quand nous mîmes à la cape par 64 braſſes. Le 22, à quatre heures du matin, nous fîmes voile au N. E. avec une briſe légère du S. S. O. qui, à huit heures, ſauta à l'Oueſt & s'abattit bientôt après. Dans ce tems là, nous étions à trois ou quatre milles de terre, & nous avions 54 braſſes d'eau & une groſſe houle de l'O. S. O. qui briſoit obliquement ſur la côte

ANNÉE 1770. Mars.

& qui me fit craindre d'être obligé de mettre à l'ancre ; mais quelques petites fraîcheurs que nous eûmes par intervalles du S. S. O., me mirent en état d'empêcher le vaiſſeau de tomber à la dérive. A midi, la terre la plus ſeptentrionale qui fût en vue, nous reſtoit au N. E. $\frac{1}{4}$ E. $\frac{1}{2}$ E. à la diſtance d'environ dix lieues : notre latitude, ſuivant notre eſtime, étoit de 40d 55′, & notre longitude du Cap *Oueſt*, de 6d 35′ E. Depuis ce tems, nous eûmes de petites fraîcheurs du Sud, avec des intervalles de calme, juſqu'à midi du 23, & nous étions alors, par obſervation, au 40d 36′ 30″ de latitude S. & au 6d 52′ de longitude à l'E. du Cap *Oueſt*. La pointe la plus orientale de la terre qui fût en vue, nous reſtoit à l'E. 10d N. à la diſtance de ſept lieues, & nous avions au S. 18d O., à ſix lieues, un cap ou pointe en monticule arrondie, en travers de laquelle nous avions été à midi la veille : à la hauteur de cette

ANNÉE 1770. Mars.

pointe, il y a quelques rochers qui paroiſſent au-deſſus de l'eau. Je donnai à cette pointe le nom de *Rock's Pointe* (*Pointe du Rocher*), notre latitude étoit alors de 40^d 55′ S. Et comme j'ai parcouru preſque toute la côte N. O. de *Tovy Poenammoo*, je vais donner une deſcription de l'aſpect du pays.

J'AI déja obſervé que le 11, quand nous étions à la hauteur de la partie méridionale, la terre que nous appercevions alors étoit eſcarpée & montueuſe, & qu'il y a beaucoup de raiſons de croire que la même chaîne de montagnes s'étend preſque dans toute la longueur de l'Iſle. Entre la terre la plus occidentale que nous appercevions ce jour-là, & la terre la plus orientale que nous vîmes le 13, il y a un eſpace d'environ ſix lieues, où nous ne vîmes point la côte, quoique nous découvriſſions diſtinctement les montagnes ſituées dans l'intérieur du pays.

La côte près du Cap *Oueſt* eſt baſſe, & s'élève doucement & par degrés juſqu'au pied des montagnes; la plus grande partie en eſt couverte de bois. Depuis la *Pointe des Cinq Doigts*, juſqu'au $44^{d}\ 20'$ de latitude, il y a une chaîne étroite de collines qui s'élèvent directement de la mer & qui ſont couvertes de forêts. Derrière & tout près de ces collines, on voit des montagnes qui forment une autre chaîne d'une élévation prodigieuſe, & qui eſt compoſée de rochers entiérement ſtériles & dépouillés, excepté dans les endroits où ils ſont couverts de neige, qu'on apperçoit ſur la plupart en grandes maſſes, & qui y eſt probablement depuis la création du monde. Il n'eſt pas poſſible d'imaginer une perſpective plus ſauvage, plus brute & plus effrayante que celle de ce pays, lorſqu'on le contemple de la mer; car dans toute la portée de la vue, l'œil n'apperçoit rien que les ſommets des rochers qui ſont

ANNÉE 1770. Mars.

ſi près les uns des autres, qu'au lieu de vallées, il n'y a que des fiſſures entr'eux. Depuis le 44^{d} 20′ juſqu'au 42^{d} 8′ de latitude, ces montagnes s'avancent bien avant dans l'intérieur; la côte de la mer eſt compoſée de collines & de vallées boiſées, de différens degrés de hauteur & d'étendue, & qui paroiſſent fertiles, la plupart des vallées forment des plaines d'une étendue conſidérable, & entiérement couvertes d'arbres, mais il eſt très-probable que le terrein en pluſieurs endroits eſt marécageux & entremêlé de lacs ou d'étangs. Du 42^{d} 8′ au 41^{d} 30′ de latitude, la terre ne ſe fait diſtinguer par rien de remarquable: elle s'élève en collines directement de la mer, & elle eſt couverte de bois; mais le tems étant brumeux, lorſque nous étions ſur cette partie de la côte, nous vîmes très-peu de l'intérieur. Il faut en excepter ſeulement les ſommets des montagnes qui s'élevoient par-deſſus les brouillards qui en ca-

choient le bas ; ce qui me confirma dans l'opinion qu'une chaîne de montagnes s'étendoit d'une extrémité de l'Isle à l'autre.

ANNÉE 1770. Mars.

L'APRÈS-DINER, nous eûmes une petite brise du S. O. qui, avant la nuit nous conduisit en travers de la pointe orientale que nous avions vue à midi ; mais ne sachant pas quelle étoit la direction de la terre de l'autre côté, nous mîmes à la cape par 34 brasses, à environ une lieue de distance de la côte. A huit heures du soir, comme il y avoit un peu de vent, je fis servir, & nous portâmes vers la terre jusqu'à minuit ; alors nous mîmes à la cape jusqu'à quatre heures du matin du 24. Nous appareillâmes alors, &, le 24, à la pointe du jour, nous vîmes une terre basse qui s'étendoit depuis la pointe au S. S. E. jusqu'où l'œil pouvoit atteindre, & dont l'extrémité orientale sembloit se terminer en mondrains ronds. Le vent

Année 1770. Mars.

avoit sauté à l'Est, ce qui nous obligea de tenir le plus près. Le 25 à midi, la pointe orientale nous restoit au S. O. $\frac{1}{4}$ S. à seize milles de distance, & notre latitude étoit de 40^d 19′ : le vent continuant à souffler de l'Est, nous étions à-peu-près dans la même situation à midi du jour suivant. Sur les trois heures, le vent tourna à l'Ouest, & nous gouvernâmes E. S. E. jusqu'à la nuit, avec autant de voiles que nous pouvions en porter; ensuite nous diminuâmes de voiles jusqu'au matin du 27. Comme nous eûmes un brouillard épais toute la nuit, nous sondâmes continuellement & nous trouvâmes de 30 à 42 brasses. A la pointe du jour, nous apperçûmes terre au S. E. $\frac{1}{4}$ E. & une Isle située tout près, que nous avions à l'E. S. E. à la distance d'environ cinq lieues. Je reconnus que cette Isle étoit la même que j'avois vue de l'entrée du canal de la *Reine Charlotte*, d'où elle paroît au N. O. $\frac{1}{4}$ N. à neuf lieues de distance.

A

A midi, elle nous restoit au S. à quatre ou cinq milles, & nous avions au S. E. ¼ S., à dix lieues & demie, la pointe N. O. du canal. Notre latitude, suivant notre estime, étoit de 40d 33′ S.

ANNÉE 1770. Mars.

NOUS avions alors achevé le tour de ce pays, & il fallut penser à le quitter; mais comme j'avois à bord trente piéces d'eau vuides, je ne pouvois pas partir sans les remplir. Je gouvernai donc autour de l'Isle, & j'entrai dans une baie, qui est située entre le canal de la *Reine Charlotte* & cette Isle; j'en laissai trois autres qui se trouvent au-dessous de la côte occidentale, à trois ou quatre milles de l'entrée, & à notre tribord. Pendant cette route, nous eûmes toujours la sonde à la main, & elle nous rapporta de 40 à 12 brasses. A six heures du soir, nous mîmes à l'ancre par 11 brasses fond de vase, au-dessous de la côte Ouest, dans la seconde anse située en dedans des trois Isles. Le len-

Année 1770. Mars.

demain, 28, dès qu'il fut jour, je pris un bateau & j'allai à terre pour chercher une aiguade & un lieu convenable pour le vaisseau, & je trouvai l'un & l'autre à ma grande satisfaction. Dès que le vaisseau fut amarré, j'envoyai un Officier à terre pour faire la garde au lieu de l'aiguade, & je dépêchai le charpentier avec ses gens pour couper du bois, tandis que la chaloupe étoit occupée à débarquer les futailles vuides.

Nous travaillâmes ainsi jusqu'au 30, quand le vent paroissant se fixer au S. E., & nos provisions d'eau étant à-peu-près complettes, je fis touer le vaisseau hors de l'anse, afin d'avoir plus de place pour remettre à la voile, & à midi je m'embarquai dans la pinasse pour examiner la baie autant que le tems me le permettroit.

Après l'avoir remontée dans un espace d'environ deux lieues, je dé-

barquai ſur une pointe de terre au côté Oueſt, & ayant grimpé une colline, je vis le bras occidental de cette baie s'étendre S. O. ¼ O., à environ cinq lieues plus loin ; cependant je ne pus pas en appercevoir l'extrémité. Il me parut qu'il y avoit pluſieurs autres entrées, ou au moins de petites baies entre celle-ci & la pointe N. O. du canal de la *Reine Charlotte*, & comme elles ſont toutes à couvert des vents de mer par les Iſles qui ſont en dehors, je ne doute pas qu'il n'y ait dans chacune un mouillage & un abri. La ſurface de la terre, aux environs de cette baie, autant que j'ai pu l'appercevoir, eſt remplie de collines, & couverte preſque par-tout d'arbres, de buiſſons & de fougère, qui en rendent l'accès difficile & fatigant. MM. Banks & Solander m'accompagnèrent dans cette excurſion & trouvèrent pluſieurs plantes nouvelles. Nous rencontrâmes quelques huttes qui ſembloient avoir été abandonnées depuis

ANNÉE 1770. Mars.

Année 1770. Mars.

long-tems, mais nous ne vîmes point d'habitans. M. Banks examina quelques-unes des pierres sur la grève; elles étoient remplies de veines & avoient une apparence minérale; mais il ne découvrit aucun minerai ; s'il avoit eu occasion d'examiner les rochers nuds, peut-être qu'il auroit été plus heureux. Il pensa aussi que ce que j'avois pris pour du marbre dans un autre endroit, étoit une substance minérale, & que comme la latitude de cet endroit correspondoit avec celle de l'Amérique méridionale, il étoit probable qu'après des recherches suffisantes, on y trouveroit quelque chose de précieux.

A mon retour, le soir, je trouvai à bord toutes nos provisions d'eau & de bois, & le vaisseau prêt à remettre en mer ; je résolus donc de quitter cette contrée & de retourner en Angleterre en suivant la route dans laquelle je pourrois le mieux remplir l'objet de

mon voyage, & je pris ſur cette matière l'avis de mes Officiers. J'avois grande envie de prendre ma route par le Cap *Horn*, parce que j'aurois pu décider enfin s'il exiſte ou s'il n'exiſte point de Continent méridional. Ce projet fut combattu par une difficulté aſſez forte pour me le faire abandonner : c'eſt que dans ce cas nous aurions été obligés de nous tenir, au milieu de l'hiver, dans une latitude fort avancée au Sud, avec un bâtiment qui n'étoit pas en état d'achever cette entrepriſe. En cinglant directement vers le Cap de *Bonne-Eſpérance*, la même raiſon ſe préſentoit avec encore plus de force, parce qu'en prenant ce parti, nous ne pouvions eſpérer de faire aucune découverte intéreſſante. Nous réſolûmes donc de retourner en Europe par les Indes Orientales, & dans cette vue, après avoir quitté la côte de la *Nouvelle-Zélande*, de gouverner à l'Oueſt juſqu'à ce que nous rencontraſſions la côte orientale

ANNÉE 1770. Mars.

ANNÉE 1770. Mars.

de la *Nouvelle-Hollande*, & de suivre ensuite la direction de cette côte au Nord, jusqu'à ce que nous fussions arrivés à son extrémité septentrionale. Mais si ce projet devenoit impraticable, nous résolûmes en outre de tâcher de trouver la terre ou les Isles qu'on dit avoir été découvertes par Quiros.

D'APRÈS ce dessein, le samedi 31 de Mars 1770, nous appareillâmes à la pointe du jour & nous remîmes en mer avec l'avantage d'un vent frais de S. E. & d'un tems clair. Nous prîmes notre point de départ du Cap oriental que nous avions vu le 23 à midi, & que j'appellai pour cela *Cap Farewell* (*Cap d'adieu*).

J'APPELLAI *Baie de l'Amirauté*, la Baie hors de laquelle nous venions de faire voile, & je donnai le nom de *Cap Stephens* à la pointe N. E., & celui de *Cap Jackson*, à la pointe S. E.,

en l'honneur des deux Officiers qui étoient alors Secrétaires de l'Amirauté.

ANNÉE 1770. Mars.

ON peut reconnoître aisément la baie *de l'Amirauté*, au moyen de l'Isle dont on vient de parler; elle gît à deux milles au N. E. du Cap *Stephens*, par 40^{d} 37′ de latitude S., & 185^{d} 6′ de longitude O., & elle est d'une hauteur considérable. Entre cette Isle & le Cap *Farewell*, qui sont éloignés l'un de l'autre de quatorze ou quinze lieues dans la direction de l'O. ¼ N. O. & de l'E. ¼ S. E. la côte forme une grande baie profonde dont nous pouvions à peine appercevoir le fond pendant que nous cinglions en droite ligne d'un Cap à l'autre. Il est cependant probable que sa profondeur est moindre qu'elle ne nous paroissoit être ; car comme nous y trouvâmes l'eau plus basse que dans aucun autre endroit situé à la même distance de toute autre partie de la côte, il y a lieu de supposer que la

ANNÉE 1770. Mars.

terre, au fond de laquelle elle se trouve placée, est basse, & que par conséquent on ne peut pas la distinguer aisément. Je l'ai appellée pour cela *Blind Baie* (*Baie des Aveugles*), & je pense que c'est la même qui a été nommée par Tasman *Baie des Assassins*.

Je vais donner une description de ce pays & de ses habitans, de leurs mœurs & de leurs usages, autant que nous avons pu nous en instruire pendant que nous faisions le tour de la côte.





CHAPITRE IX.

Description générale de la Nouvelle-Zélande *découverte. Situation, climat & productions de cette Isle.*

Année 1770. Mars.

LA *Nouvelle-Zélande* fut découverte pour la première fois le 13 Décembre 1642, par Abel Jansen Tasman, Navigateur Hollandois, dont on a souvent cité le nom dans la relation de ce voyage. Il traversa la côte orientale de cette contrée, depuis le 34ᵈ jusqu'au 43ᵈ de latitude; il entra dans le détroit qui partage les deux Isles, & qui, dans la carte que j'ai tracée, est appellé *le détroit de Cook;* mais ayant été attaqué par les naturels du pays, bientôt après qu'il eut mis à l'ancre dans l'endroit auquel il donna le nom de Baie des *Assassins*, il ne débarqua jamais à terre. Il appella ce pays *la Terre des Etats*,

ANNÉE 1770. Mars.

en l'honneur des Etats-Généraux, & on le diſtingue communément aujourd'hui dans les globes & les cartes, ſous le nom de *Nouvelle-Zélande.* Toute cette contrée, ſi on excepte cette partie de la côte qu'apperçut Taſman ſans quitter ſon vaiſſeau, étant reſtée entiérement inconnue depuis le tems de ce Navigateur juſqu'au voyage de l'*Endeavour*, pluſieurs Auteurs ont ſuppoſé qu'elle faiſoit partie d'un continent méridional. Cependant on connoît à préſent qu'elle eſt compoſée de deux grandes Iſles, ſéparées l'une de l'autre par un détroit ou paſſage qui a environ quatre ou cinq lieues de largeur.

CES Iſles ſont ſituées entre le 34ᵈ & le 48ᵈ de latitude S., & entre le 181ᵈ & le 194ᵈ de longitude O.; ce giſement eſt déterminé avec une exactitude peu commune d'après un très-grand nombre d'obſervations du ſoleil & de la lune, & une du paſſage de Mercure,

faites par M. Green, Aſtronôme dont les talens ſont connus; & qui avoit été envoyé dans les mers du Sud par la Société Royale de Londres, ainſi que nous l'avons déja dit, pour obſerver le paſſage de Vénus ſur le diſque du ſoleil. ANNÉE 1770. Mars.

LA plus ſeptentrionale de ces Iſles, eſt appellée par les naturels du pays *Eaheinomauwe*, & la plus méridionale, *Tovy* ou *Tavai Poenammoo ;* cependant, comme je l'ai dit plus haut, nous ne ſommes pas ſûrs ſi le nom de *Tovy Poenammoo* comprend toute l'Iſle méridionale, ou s'il n'en déſigne qu'une partie. On verra dans la carte que j'ai donnée, la figure & l'étendue de ces Iſles, avec la ſituation des baies & havres qu'elles contiennent, & des Iſles plus petites ſituées dans les environs. Je ne puis pas aſſurer que cette carte ſoit également exacte dans toutes ſes parties. La côte d'*Eaheinomauwe*, du Cap *Palliſer* au Cap *Eſt*, eſt deſſinée

ANNÉE 1770. Mars.

avec beaucoup d'exactitude soit pour sa figure, soit pour sa direction & les distances d'une pointe à une autre; les occasions dont j'ai profité pour ce travail & les méthodes que j'ai employées, sont à peine susceptibles d'erreur. Depuis le Cap *Est* jusqu'à *S. Maria Van Diemen*, la carte n'est peut-être pas aussi exacte; mais elle ne contient point de fautes considérables, à moins qu'il ne s'en soit glissé dans quelques-uns des endroits en petit nombre qui en différentes parties de la carte, sont distingués par une ligne ponctuée, & que je n'ai pas eu occasion d'examiner. Du Cap *Maria Van Diemen* jusqu'au 36d 15′ de latitude, nous ne nous sommes guères approchés de la côte que de cinq à huit lieues; il est donc possible qu'il y ait des erreurs dans la ligne qui marque la côte de la mer. Nous avons navigué très-près de la côte, depuis le 36d 15′ de latitude jusqu'à l'extrémité de la longueur de l'Isle d'*Entry*, & si l'on

excepte le Cap *Tierrawitte*, il ne peut pas y avoir d'erreur essentielle dans cette partie de la carte. Nous n'avons vu aussi que de loin la côte entre l'Isle d'*Entry* & le Cap *Pallifer*; & c'est pour cela que le plan de cette partie de la côte n'a pas pu être dressé d'une manière bien exacte & bien précise; cependant, tout examiné, je pense qu'on ne trouvera pas à cette Isle une figure fort différente de celle que je lui ai donnée, & que sur la côte il n'y a que très-peu de havres, (si toutefois il y en a), qui ne soient pas tracés dans la carte, ou dont il ne soit pas fait mention dans le journal. Je ne puis pas en dire autant de *Tovy Poenammoo*; la saison & les circonstances ne m'ont pas permis de passer dans les environs de cette Isle autant de tems que j'en ai mis à examiner l'autre; d'ailleurs nous avons essuyé des tempêtes si violentes qu'il étoit également difficile & dangereux de se tenir près de la côte. On reconnoîtra

ANNÉE 1770. Mars.

ANNÉE 1770. Mars.

pourtant que la carte eſt aſſez exacte depuis le canal de la *Reine Charlotte* au Cap *Campbell*, & au S. O. juſqu'au 43^{d} de latitude. On peut douter de la juſteſſe de la ligne de la carte, entre le 43^{d} & le 44^{d} 20′ de latitude ; car nous appercevions à peine les parties de la côte qu'elle repréſente. Du 44^{d} 20′ de latitude au Cap *Saunders*, nous étions trop éloignés de la côte pour pouvoir entrer dans des détails ; le tems étoit d'ailleurs extrêmement défavorable. Du Cap *Saunders* juſqu'au Cap *Sud*, & même juſqu'au Cap *Oueſt*, j'ai encore lieu de craindre qu'on ne découvre des fautes en pluſieurs endroits de la carte, parce que nous avons pu rarement ranger la côte de près, & que ſouvent même nous avons été pouſſés à une telle diſtance, qu'il nous étoit impoſſible de l'appercevoir. Du Cap *Oueſt* juſqu'au Cap *Farewell*, & même juſqu'au canal de *la Reine Charlotte*, il ne faut pas

compter ſur une plus grande fidélité.

ANNÉE 1770. Mars.

Etats du Pays.

Tovy Poenammoo eſt, pour la plus grande partie, un pays montueux, & ſelon toute apparence, ſtérile, nous n'avons découvert ſur toute l'Iſle d'autres habitans que les Inſulaires que nous vîmes dans le canal de *la Reine Charlotte*, & ceux qui s'avancèrent vers nous au-deſſous des montagnes de neige, & nous n'avons apperçu d'autres traces de population que les feux qui furent vus à l'Oueſt du Cap *Saunders*.

Eaheinomawe a un aſpect plus avantageux; le terrein, il eſt vrai, eſt rempli de collines & même de montagnes; mais les unes & les autres ſont couvertes de bois, & chaque vallée a un ruiſſeau d'eau douce. Le ſol de ces vallées, ainſi que des plaines, parmi leſquelles il y en a un grand nombre où il ne croît point de bois, eſt en général léger, mais fertile, & ſuivant

Année 1770. Mars.

l'opinion de MM. Banks & Solander, ainsi que des autres personnes éclairées de l'équipage, toutes les graines, plantes & fruits d'Europe y viendroient avec le plus grand succès. Les végétaux qu'on y trouve nous ont fait croire que les hivers y sont plus doux qu'en Angleterre; nous avons reconnu que l'été n'y étoit pas plus chaud, quoique la chaleur fût plus uniforme; de sorte que si les Européens formoient un établissement dans ce pays, il leur en coûteroit peu de soins & de travaux pour y faire croître en grande abondance tout ce dont on a besoin.

Quadrupèdes.

EXCEPTÉ les chiens & les rats; il n'y a point de quadrupèdes dans ce pays; du moins nous n'en avons pas vu d'autres, & les rats sont même en si petit nombre, que plusieurs de nos gens n'en ont jamais apperçu un seul. Les chiens vivent avec les hommes, qui les nourrissent uniquement pour les

les manger ; il ſe peut, à la vérité, qu'il y ait des quadrupèdes que nous n'ayons pas découverts ; mais cela n'eſt pas probable : en effet, l'objet principal de la vanité des naturels du pays, par rapport à leur habillement, eſt de ſe revêtir des peaux & de la fourrure des animaux qu'ils ont ; or nous ne leur avons jamais vu porter la peau d'aucun animal, que celle des chiens & des oiſeaux. Il y a des veaux marins ſur la côte, & nous avons découvert une fois un lion de mer ; mais nous croyons qu'on en prend bien rarement : car quoique nous ayons vu quelques naturels porter ſur leur poitrine & eſtimer beaucoup des dents de ces poiſſons, travaillées en forme d'aiguilles de tête, nous n'en avons remarqué aucun qui fût revêtu de leurs peaux. On trouve auſſi des baleines ſur cette côte ; mais les Inſulaires ne ſemblent pas avoir des inſtrumens ou des ſecrets pour les prendre ; cependant nous avons vu des

ANNÉE 1770. Mars.

Année 1770. Mars.

Patou-patous faits d'os de baleine, ou de quelqu'autre animal dont l'os avoit exactement la même apparence.

Oiseaux.

LES especes d'oiseaux qu'on trouve dans la *Nouvelle-Zélande*, ne sont pas en grand nombre, & si l'on en excepte la mouette, peut-être n'y en a-t-il point qui soient exactement les mêmes que celles d'Europe. Il est vrai qu'il y a des canards & des cormorans de plusieurs sortes, & qu'ils sont assez ressemblans à ceux d'Europe, pour être appellés du même nom par les personnes qui ne les ont pas examinés avec beaucoup d'attention. Il y a aussi des faucons, des chouettes & des cailles, qui, à la premiere vue, different très-peu de ceux d'Europe; & plusieurs petits oiseaux, dont le chant, ainsi que nous l'avons déja dit dans le cours de cette narration, est beaucoup plus mélodieux qu'aucun de ceux que nous ayons jamais entendus.

On voit de tems en tems, ſur la côte de la mer, pluſieurs oiſeaux de l'océan, & en particulier, des albatroſs, des fous, des pintades, & un petit nombre d'autres, que Sir Jean Narborough a nommés Pengoins, & qui ſont ce que les François appellent *Nuance*, & ſemblent être une eſpece mitoyenne entre l'oiſeau & le poiſſon ; car leurs plumes, ſur-tout celles de leurs aîles, diffèrent peu des écailles ; peut-être même, faut-il regarder comme des nageoires leurs aîles elles-mêmes, dont ils ſe ſervent ſeulement pour plonger, & non pour accélérer leur mouvement, même lorſqu'ils ſe poſent ſur la ſurface de l'eau.

Les inſectes n'y ſont pas en plus grande abondance que les oiſeaux ; ils ſe réduiſent à un petit nombre de papillons & d'eſcarbots ; à dès mouches de chair très-reſſemblantes à celles d'Europe ; & à des eſpeces de moſquites &

Année 1770. Mars.

de mouches de fable, qui font peut-être exactement les mêmes que celles de l'Amérique feptentrionale. Nous n'avons cependant pas vu beaucoup de mofquites & de mouches de fable, qui font regardées avec raifon comme une malédiction dans tout pays où elles abondent. Il eft vrai que nous en trouvâmes un petit nombre dans prefque tous les endroits où nous allâmes à terre; mais elles nous causèrent fi peu d'incommodité, que nous ne fîmes pas ufage des précautions que nous avions imaginé pour mettre nos vifages à l'abri de leurs piqûres.

Poiffons.

SI les animaux font rares fur la terre, on en trouve en revanche une très-grande quantité dans la mer; toutes les criques fourmillent de poiffons très-fains & d'un goût auffi agréable que ceux d'Europe. Par-tout où le vaiffeau mettoit à l'ancre, & dans tous les endroits qu'un vent léger nous faifoit

dépasser, sur-tout au Sud, nous pouvions avec la ligne & l'hameçon en pêcher assez pour en servir à tout l'équipage. Quand nous mouillions, la ligne nous en procuroit près des rochers une abondante provision, & avec la seine nous en prenions encore davantage ; de sorte que dans les deux fois que nous mîmes à l'ancre dans le *Détroit de Cook*, chaque chambrée du vaisseau qui ne fut pas paresseuse ou sans prévoyance, en put saler assez pour en manger plusieurs semaines, après que nous eûmes remis en mer. La diversité des poissons étoit égale à leur abondance ; nous avions du maquereau de plusieurs especes, un entr'autres, qui est exactement le même que celui d'Angleterre ; ces poissons se trouvent en troupes innombrables sur les bas-fonds, & ils sont pris au filet par les naturels du pays, qui nous en vendirent à très-bas prix. Il y a encore des poissons de plusieurs sortes,

ANNÉE 1770. Mars.

Année 1770. Mars.

que nous n'avions jamais vus auparavant; mais les matelots eurent bientôt donné des noms à tous; de forte que nous parlions ici auffi familièrement de brochets, de raies, de brêmes, de merlans & de plufieurs autres, qu'en Angleterre; & quoiqu'ils ne foient pas de la même famille, il faut convenir qu'ils ne font pas indignes du nom qu'on leur a donné. Le mets le plus délicat que nous procuroit la mer, même en cet endroit, étoit une efpece de hommard, probablement la même que celle qui, fuivant le Voyage du Lord Anfon, fut trouvée à l'Ifle de *Juan Fernandès*, mais feulement un peu moins groffe; cet hommard diffère en plufieurs points de l'écreviffe de mer d'Angleterre; il a un plus grand nombre de pointes fur le dos, & il eft rouge lors même qu'il fort de l'eau. Nous en achetâmes une grande quantité des naturels du pays qui habitent au Nord; ils les prennent en plongeant près de

la côte, & les dégagent avec leurs pieds du fond où ils se tiennent. Nous avions aussi un poisson que Frézier, dans son voyage au Continent Espagnol de l'Amérique méridionale, a décrit sous les noms d'*Eléphant*, de *Pejegallo*, ou *Poisson-Coq*, & dont nous mangeâmes de très-bon cœur la chair, quoique peu délicate. Nous y avons aussi trouvé plusieurs especes de raies ou de pastenades, qui sont encore moins délicates que l'*éléphant*; mais nous avons eu en revanche différentes sortes de chiens de mer, tachetés de blanc, qui ont une saveur exactement semblable à celle de nos meilleures raies, mais beaucoup plus agréable; enfin, un poisson plat, qui ressemble aux soles & aux carrelets, des anguilles & des congres de différentes especes, plusieurs autres, que les navigateurs qui visiteront par la suite cette côte, ne manqueront pas d'y trouver, & en outre, beaucoup de poissons à coquille,

ANNÉE 1770. Mars.

Année 1770. Mars.

& en particulier des *clams*, des petoncles & des huîtres.

Arbres, plantes, &c.

Les arbres occupent le premier rang parmi les productions végétales de ce pays; il s'y trouve des forêts d'une grande étendue, remplis de bois de charpente les plus droits, les plus beaux & les plus gros que nous ayons jamais vus. La grosseur, le grain & la dureté apparente de ces bois, les rendent propres pour toute espece de bâtiment, & même pour tout ouvrage, si l'on en excepte la mâture : j'ai déja observé que pour ce dernier usage, ils sont trop durs & trop pesans. Il y a un arbre en particulier, qui, lorsque nous étions sur la côte, se faisoit distinguer par une fleur écarlate, qui sembloit être un assemblage de plusieurs fibres; il est à-peu-près de la grosseur d'un chêne; le bois en est extrêmement dur & pesant, & excellent pour tous les ouvrages de moulin; on trouve un autre arbre

très-élevé & très-droit qui croît dans les marais; il est assez épais pour en faire des mâts de vaisseaux quelque forts qu'ils soient, & si l'on peut en juger par le grain, il paroît très-solide. J'ai dit plus haut, que notre charpentier pensoit que cet arbre ressemble au pin; il est probable qu'on peut le rendre plus léger en l'entaillant, & alors on en feroit les plus beaux mâts du monde; il a une feuille assez ressemblante à celle de l'if, & il porte des baies dans de petites touffes.

LA plus grande partie du pays est couverte de verdure : quoiqu'il ne s'y trouve pas une grande variété de plantes, nos Naturalistes furent très-satisfaits de la quantité d'especes nouvelles qu'ils découvrirent. D'environ quatre cent especes qui ont été décrites jusqu'à présent par les Botanistes, ou que nous avons vues ailleurs pendant le cours de ce voyage, nous n'y avons

Année 1770. Mars.

trouvé que le chardon, la morelle des Indes, une ou deux eſpeces de *gramen* & les mêmes que celles d'Angleterre, deux ou trois ſortes de fougere, ſemblable à celle des Iſles de l'Amérique, & un petit nombre de plantes qu'on rencontre dans preſque toutes les parties du monde.

On y trouve peu de végétaux comeſtibles; mais notre équipage, après avoir été long-tems en mer, mangea, avec autant de plaiſir que d'utilité, du céleri ſauvage & une eſpece de creſſon qui croît en grande abondance ſur toutes les parties de la côte. Nous avons auſſi rencontré une ou deux fois, une plante ſemblable à celle que les gens de la campagne appellent en Angleterre *Lamb's Quarter* ou *Fat-Hen* (*Quartier d'Agneau* ou *Poule graſſe*), que nous fîmes bouillir en place de légumes. Nous eûmes le bonheur de trouver un jour un chou palmiſte, qui

nous procura un mets délicieux. Parmi les productions végétales qui semblent croître dans ce pays sans culture, nous n'en avons point vu d'autres qui soient bonnes à manger, si on en excepte la racine de fougere & une plante entièrement inconnue en Europe, dont les Insulaires mangent, & que nous trouvâmes très-désagréable. Parmi les plantes cultivées, nous n'en avons trouvé que trois bonnes à manger, les ignames, les patates douces & les cocos. Il y a des plantations de plusieurs acres d'ignames & de patates, & je crois qu'un vaisseau, qui seroit en cet endroit en automne lors de la récolte, pourroit en acheter une aussi grande quantité qu'il le desireroit.

ANNÉE 1770. Mars.

LES naturels du pays cultivent aussi des citrouilles, avec le fruit desquelles ils font des vases qui leur servent à différens usages. Nous y avons trouvé le mûrier à papier Chinois, le même

ANNÉE 1770. Mars.

que celui dont les Insulaires de la mer du Sud fabriquent leurs étoffes; mais il est si rare, que, quoique les habitans de la *Nouvelle-Zélande*, en fassent également une étoffe, ils n'en ont que ce qu'il leur en faut pour la porter comme un ornement dans les trous qu'ils font à leurs oreilles, ainsi que je l'ai déja dit plus haut.

PARMI tous les arbres, les arbrisseaux & les plantes de ce pays, il n'y en a point qui porte de fruits, à moins qu'on ne veuille donner ce nom à une baie qui n'a ni douceur ni saveur, & que les enfans seuls prenoient la peine de recueillir. On y trouve une plante dont les habitans se servent en place de chanvre & de lin, & qui surpasse toutes celles qu'on emploie aux mêmes usages dans les autres pays. Il y a deux especes de cette plante; les feuilles de toutes les deux, ressemblent à celles des glayeuls; mais les fleurs sont plus

ANNÉE 1770. Mars.

petites, & les grappes en plus grand nombre ; dans l'une, elles ſont jaunes, & dans l'autre d'un rouge foncé. Leur habillement ordinaire eſt compoſé des feuilles de ces plantes ſans beaucoup de préparations ; ils en fabriquent d'ailleurs leurs cordons, leurs lignes & leurs cordages, qui ſont beaucoup plus forts que tous ceux qu'on fait avec du chanvre, & auxquels ils ne peuvent pas être comparés. Ils tirent de la même plante, préparée d'une autre manière, de longues fibres minces, luiſantes comme la ſoie, & auſſi blanches que la neige ; ils manufacturent leurs plus belles étoffes avec ces fibres qui ſont auſſi d'une force ſurprenante. Leurs filets, dont quelques-uns, comme je l'ai déja remarqué, ſont d'une grandeur énorme, ſont formés de ces feuilles ; tout le travail conſiſte à les couper en bandes de largeur convenable, qu'on noue enſemble.

Année 1770. Mars.

Une plante, qu'on peut si avantageusement employer à tant d'usages utiles, seroit une acquisition importante pour l'Angleterre où elle croîtroit, selon toute apparence, sans beaucoup de peine; car elle paroît être très-vivace, & n'avoir besoin d'aucun sol particulier. On la trouve également sur les collines & dans les vallées, sur le terreau le plus sec & dans les marais les plus profonds; elle semble pourtant préférer les endroits marécageux, car nous avons observé qu'elle y étoit plus grande que par-tout ailleurs.

J'ai déja dit que nous vîmes une grande abondance de sable ferrugineux dans la baie de *Mercure*, & que par conséquent on trouveroit infailliblement à peu de distance de-là, du minerai de fer. Quant aux autres métaux, nous n'avons pas assez de connoissance du pays, pour former des conjectures sur cette matière.

SI la Grande-Bretagne penfoit jamais que ce fût un objet digne de fon attention, que d'établir une colonie dans ce pays, le meilleur endroit qu'on pût choifir, feroit fur les bords de la *Tamife*, ou dans l'endroit qui borde la baie *des Ifles*. Dans l'une ou l'autre place, on auroit l'avantage d'un très-bon havre; & au moyen de la rivière, il feroit facile d'étendre les établiffemens, & d'établir une communication avec l'intérieur du pays. Le beau bois qui abonde dans cette partie, fourniroit à très-peu de frais & de peine, des vaiffeaux ou d'autres bâtimens propres à la navigation. Je ne puis pas déterminer exactement quelle eft la profondeur d'eau que devroit tirer un vaiffeau qui navigueroit fur cette rivière, même dans la partie que j'ai remontée avec le bateau, parce que cela dépend de la profondeur qui eft fur la barre, ou des bas fonds qui font fitués devant la partie la plus étroite

ANNÉE 1770. Mars.

de la rivière, & que je n'ai pas eu occasion d'examiner; mais je pense qu'un bâtiment, qui ne tireroit pas plus de douze pieds d'eau, seroit très-convenable pour cette navigation.

Population.

En arrivant pour la première fois sur la côte de ce pays, nous imaginâmes que la population étoit beaucoup plus considérable que nous ne l'avons trouvé dans la suite. La fumée que nous apperçûmes à une grande distance de la côte, nous fit penser que l'intérieur étoit peuplé, & peut-être que nous ne nous trompions pas, relativement au pays qui est situé derrrière la baie de Pauvreté, (*Poverty Bay*) & la baie d'Abondance, (*Bay of plenty*) où les habitans nous ont paru être en plus grand nombre qu'ailleurs. Mais nous avons lieu de croire, qu'en général cette grande Isle n'est habitée que sur les côtes de la mer, où nous ne trouvâmes même que très-peu d'Insulaires,

Année 1770. Mars.



ſulaires, & toute la côte occidentale, depuis le Cap *Maria Van Diemen*, étoit entièrement déſerte ; de ſorte que, tout conſidéré, le nombre des habitans de la *Nouvelle-Zélande*, n'a aucune proportion avec l'étendue du pays.





CHAPITRE X.

Description des Habitans de la Nouvelle-Zélande. *Habitations, vêtemens, parure, alimens, cuisine & manière de vivre.*

Année 1770. Mars.

La taille des habitans de la *Nouvelle-Zélande* est en général égale à celle des Européens les plus grands; ils ont les membres forts, charnus & bien proportionnés; mais ils ne sont pas aussi gras que les oisifs & voluptueux Insulaires des mers du Sud; ils sont extraordinairement alertes & vigoureux, & on apperçoit dans tout ce qu'ils font, une adresse & une dextérité de main peu commune. J'ai vu quinze pagayes travailler du côté d'une pirogue avec une vîtesse incroyable, & cependant les rameurs gardoient aussi exactement la mesure que si tous leurs bras avoient

été animés par une ame commune. Leur teint en général eſt brun; il y en a peu qui l'aient plus foncé que celui d'un Eſpagnol qui a été expoſé au ſoleil, & celui du plus grand nombre l'eſt beaucoup moins. On n'apperçoit point dans les femmes la délicateſſe d'organes qui eſt propre à leur ſexe; mais leur voix eſt d'une douceur remarquable, & c'eſt par-là qu'on les diſtingue principalement, car l'habillement des deux ſexes eſt le même; elles ont pourtant, comme les femmes des autres pays, plus de gaieté, d'enjouement & de vivacité dans la figure que les hommes. Les Zélandois ont les cheveux & la barbe noire; leurs dents ſont très-régulières & auſſi blanches que l'ivoire. Ils jouiſſent d'une ſanté robuſte, & nous en avons vu pluſieurs qui nous parurent fort âgés. Les traits des deux ſexes ſont beaux. Les hommes & les femmes ſemblent être d'un caractère doux & affable; ils ſe traitent les uns

ANNÉE 1770. Mars.

les autres de la manière la plus tendre & la plus affectueuse; mais ils sont implacables envers leurs ennemis, à qui, comme je l'ai déja remarqué, ils ne font point de quartier. Peut-être paroîtra-t-il étrange qu'il y ait des guerres fréquentes dans un pays où il y a si peu d'avantages à obtenir par la victoire, & que chaque district d'une contrée habitée par un peuple si pacifique & si doux, soit l'ennemi de tout ce qui l'environne. Mais il est possible que parmi ces Insulaires, les vainqueurs retirent de leurs succès plus d'avantages qu'on ne le croiroit au premier coup d'œil, & qu'ils soient portés à des hostilités réciproques par des motifs que l'attachement & l'amitié ne font pas capables de surmonter. Il paroît par ce que nous avons déjà dit d'eux, que leur principale nourriture est le poisson, qu'ils ne peuvent se procurer que sur la côte de la mer, laquelle ne leur en fournit une quantité suffisante, que dans un certain tems.

Les tribus qui vivent dans l'intérieur des terres, s'il y en a quelques-unes, & même celles qui habitent la côte, doivent donc être souvent en danger de mourir de faim. Leur pays ne produit ni moutons, ni chèvres, ni cochons, ni bétail; ils n'ont point de volailles apprivoisées, & ils ne connoissent pas l'art de prendre des oiseaux sauvages, en assez grand nombre pour fournir à leur nourriture, si quelques voisins les empêchent de pêcher du poisson qui supplée à presque toutes les autres nourritures animales. Excepté les chiens, ils n'ont pour leur subsistance que les végétaux que nous avons déja décrits, & dont les principaux sont la racine de fougère, les ignames & les patates; d'où l'on voit que, si ces ressources viennent à leur manquer, la détresse doit être terrible. Parmi les habitans de la côte eux-mêmes, plusieurs tribus doivent se trouver fréquemment dans une pareille disette, soit que leurs planta-

Année 1770. Mars.

tions n'aient pas réuffi, foit qu'ils n'aient pas affez de provifions féches dans la faifon où ils ne peuvent prendre que peu de poiffons. Ces réflexions nous mettent en état d'expliquer & le danger continuel où paroiffent vivre tous les peuples de ce pays, & le foin qu'ils prennent de fortifier tous leurs villages; on pourroit même rendre raifon de l'horrible ufage de manger ceux d'entr'eux qui font tués dans les batailles; car le befoin de celui que la faim pouffe au combat, abforbe toute humanité & étouffe tous les fentimens qui l'empêcheroient de fe foulager en dévorant le corps de fon adverfaire. Il faut remarquer néanmoins que fi cette explication de l'origine d'une coutume auffi barbare eft jufte, les maux dont elle eft fuivie ne finiffent point avec la néceffité qui la fit naître. Dès que la faim eut introduit d'un côté cet ufage, il fut néceffairement adopté de l'autre par la vengeance. Quel que foit le fentiment de

certains Spéculatifs & Philosophes qui prétendent que c'est une chose très-indifférente que de manger ou d'enterrer le corps mort d'un ennemi, ainsi que de couvrir ou de laisser nues la gorge & les cuisses d'une femme, & que c'est uniquement par préjugé & par habitude que la transgression de l'usage nous fait frissonner dans le premier cas, & rougir dans le second. En mettant à part la discussion de ce point de controverse, on peut affirmer avec vérité, que l'usage de manger de la chair humaine est très-pernicieux dans ses conséquences, relativement à nous; il tend manifestement à extirper un principe qui fait la principale sûreté de la vie humaine, & qui arrête plus souvent la main de l'assassin, que ne peut le faire le sentiment du devoir ou la crainte de l'échafaud.

LA mort doit perdre beaucoup de son horreur chez ceux qui sont accoutumés à manger des cadavres; & l'homme que

ANNÉE 1770. Mars.

cette horreur naturelle ne retiendra point n'aura pas une grande répugnance à devenir meurtrier. Il eſt plus facile de ſurmonter la loi du devoir & la terreur du châtiment, que les ſentimens de la nature ou ceux qu'ont fait naître les préjugés de l'enfance & qu'a fortifiés une habitude continuelle. L'horreur qu'éprouve un meurtrier tient moins au crime de l'homicide en lui-même, qu'à ſes effets naturels, & s'affoiblit à meſure qu'on ſe familiariſe avec ſes effets. Suivant nos loix & notre religion, l'aſſaſſinat & le vol ſont punis par les mêmes ſupplices, & dans ce monde & dans l'autre; cependant, parmi le grand nombre de ceux qui commettent un vol de propos délibéré, il y en a très-peu qui vouluſſent ſe rendre coupables d'un homicide de deſſein prémédité, même pour ſe procurer de beaucoup plus grands avantages qu'ils n'en retireroient dans le premier cas. Mais on a les plus fortes raiſons de croire que des hommes accou-

tumés à manger de la chair humaine, pourroient dépecer un cadavre avec auſſi peu de répugnance & de ſcrupule qu'en éprouvent nos cuiſinières à découper un lapin mort; qu'il ne leur en coûteroit pas plus de commettre un aſſaſſinat qu'un vol; & que par conſéquent, ils priveroient un homme de la vie avec auſſi peu de remords que de ſa propriété : ainſi les hommes placés dans ces circonſtances, deviendroient meurtriers pour des intérêts auſſi légers que ceux qui les portent communément à voler. Si quelqu'un doute de la juſteſſe de ce raiſonnement, qu'il ſe demande à lui-même s'il ne ſe croiroit pas plus en ſûreté avec un homme qui ſent en lui-même une forte horreur pour la deſtruction de ſon ſemblable, ſoit par une ſuite de l'inſtinct naturel qu'il n'a point étouffé, ſoit par des préjugés qu'il a acquis de bonne heure & dont l'énergie égale preſque celle de la nature, qu'avec un autre qui, tenté de l'aſſaſſiner,

ne feroit arrêté que par des confidérations d'intérêt; car on peut réduire à des vues d'intérêt, tous les motifs de fimple devoir, puifqu'ils fe terminent tous à l'efpérance d'un bien ou à la crainte d'un mal.

CEPENDANT la fituation & les circonftances où fe trouvent ces peuples miférables, ainfi que leur caractère, ferviroient à merveille ceux qui voudroient établir une colonie parmi eux. Ils ont befoin de fecours par leur fituation, & leur caractère les rend fufceptibles d'amitié; & quoique puiffent dire en faveur de la vie fauvage, des hommes qui jouiffent des dons de la nature dans une oifiveté voluptueufe, la civilifation feroit certainement un bonheur pour ceux à qui la nature ingrate fournit à peine leur fubfiftance, & qui font obligés de s'entre-détruire continuellement afin de ne pas mourir de faim.

CES Peuples accoutumés à la guerre,

ANNÉE 1770. Mars.

quelle qu'en ſoit la cauſe, & regardant par habitude tous les étrangers comme des ennemis, étoient toujours diſpoſés à nous attaquer, lorſqu'ils ne s'appercevoient pas de notre ſupériorité ; ils n'en connoiſſoient d'autre d'abord que celle du nombre ; & quand cet avantage étoit de leur côté, ils ne doutoient pas que tous nos témoignages de bienveillance ne fuſſent des artifices que la crainte & la fourberie nous faiſoient mettre en uſage pour les ſéduire & nous conſerver. Mais lorſqu'ils furent une fois bien convaincus de nos forces, après nous avoir forcés à nous ſervir de nos armes à feu, quoique chargées ſeulement à petit plomb ; & quand ils eurent reconnu notre clémence en voyant que nous ne faiſions uſage de ces inſtrumens ſi terribles que pour nous défendre nous-mêmes, ils devinrent tout d'un coup nos amis ; ils eurent en nous une confiance ſans bornes, & firent tout ce qui pouvoit nous engager à en uſer de

ANNÉE 1770. Mars.

même à leur égard. Il eſt encore remarquable que lorſqu'une fois il y eut un commerce d'amitié, établi entre nous; nous les ſurprîmes très-rarement dans une action malhonnête. Il eſt vrai que tant qu'ils nous avoient regardés comme autant d'ennemis qui ne venoient ſur leur côte que pour en tirer avantage; ils s'étoient ſervis ſans ſcrupule de toutes ſortes de moyens contre nous. C'eſt pour cela que lorſqu'ils avoient reçu le prix de quelque choſe qu'ils offroient de nous vendre, ils retenoient tranquillement la marchandiſe & la valeur que nous avions donnée en échange, bien perſuadés que c'étoit un action très-légitime que de piller des hommes qui n'avoient d'autre deſſein que de les piller eux-mêmes.

J'AI remarqué plus haut que les Inſulaires des mers du Sud n'avoient pas l'idée de l'indécence, ſoit par rapport aux objets, ſoit par rapport aux actions;

il n'en étoit pas de même des habitans de la *Nouvelle-Zélande* : nous avons apperçu dans leur commerce & leur maintien, autant de réſerve, de décence & de modeſtie, relativement à des actions qu'ils ne croyent pourtant pas criminelles, qu'on en trouve parmi les peuples les plus civiliſés de l'Europe. Les femmes n'étoient pas inacceſſibles, mais la manière dont elles ſe rendoient étoit auſſi décente que celle dont une femme parmi nous céde aux deſirs de ſon mari, & ſuivant leurs idées, la ſtipulation du prix de leurs faveurs eſt auſſi innocente. Lorſque quelqu'un de l'équipage faiſoit des propoſitions à une de leurs jeunes femmes, elle lui donnoit à entendre qu'elle avoit beſoin du conſentement de ſa famille, & on l'obtenoit ordinairement au moyen d'un préſent convenable. Ces préliminaires une fois établis, il falloit encore traiter la femme pendant une nuit avec beaucoup de délicateſſe ; & l'amant qui s'aviſoit de

ANNÉE 1770. Mars.

Année 1770. Mars.

prendre avec elle des libertés contraires à ces égards, étoit bien sûr de ne pas réussir dans son projet.

Un de nos Officiers s'étant adressé, pour avoir une femme, à une des meilleurs familles du pays, en reçut une réponse qui, traduit en notre langue, répond exactement à ces termes : « toutes ces jeunes femmes se trouveront » fort honorées de vos déclarations ; » mais vous devez d'abord me faire un » présent convenable, & venir ensuite » coucher une nuit à terre avec nous ; » car la lumière du jour ne doit point » être témoin de ce qui se passera entre » vous ».

J'ai déja dit plus haut qu'ils ne sont pas aussi propres sur leurs personnes que les Otahitiens, parce que ne vivant pas dans un climat aussi chaud, ils ne se baignent pas si souvent. Mais l'huile dont ils oignent leurs cheveux, comme les

Islandois, est ce qu'ils ont de plus dégoûtant. Cette huile est une graisse de poisson ou d'oiseau fondue; les habitans les plus distingués l'emploient fraîche, mais ceux d'une classe inférieure se servent de celle qui est rance, ce qui les rend presque aussi désagréables à l'odorat que des Hottentots. Leurs têtes ne sont pas exemptes de vermine, quoique nous ayons observé qu'ils connoissent l'usage des peignes d'os & de bois. Ils portent quelquefois ces peignes dressés sur leurs cheveux, comme un ornement; mode qui règne aujourd'hui chez les Dames d'Angleterre. Les hommes ont ordinairement la barbe courte & les cheveux attachés au-dessus de la tête, & formant une touffe où ils placent des plumes d'oiseaux de différentes manières & suivant leur caprice. Il y en a qui les font avancer en pointe de chaque côté des joues, ce qui rendoit à nos yeux leur figure difforme. Quelques-unes des femmes portent leurs

ANNÉE 1770. Mars.

cheveux courts, & d'autres les laiſſent flotter ſur leurs épaules.

Les corps des deux ſexes ſont marqués des taches noires, nommées *Amoco*; ils emploient pour cela la même méthode dont on ſe ſert à *Otahiti*, & qu'on y appelle *Tattow*; mais les hommes ont un plus grand nombre de ces marques que les femmes : celles-ci ne peignent en général aucune partie de leurs corps, ſi ce n'eſt les lévres; cependant quelques-unes avoient ailleurs de petites taches noires. Les hommes, au contraire, ſemblent ajouter quelque choſe toutes les années à ces bizarres ornemens; de ſorte que pluſieurs d'entr'eux qui paroiſſoient d'un âge avancé étoient preſque couverts de ces taches, depuis la tête juſqu'aux pieds. Outre l'*Amoco*, ils portent d'autres marques extraordinaires, qu'ils s'impriment ſur le corps, par un moyen que nous ne connoiſſons pas : ce ſont des ſillons d'environ

viron une ligne de profondeur & d'une largeur égale, tel qu'on en apperçoit sur un jeune arbre d'un an, où l'on a fait une incision. Les bords de ces sillons sont dentelés, toujours en suivant la même méthode, & devenus parfaitement noirs ils présentent un aspect effrayant. Le visage des vieillards est presqu'entiérement couverts de ces marques; les jeunes gens ne noircissent que leurs lèvres, comme les femmes; ils ont communément une tache noire sur une joue & sur un œil, & ils procèdent ainsi par degrès, jusqu'à ce qu'ils deviennent vieux, & par-là plus respectables. Quoique nous fussions dégoûtés de l'horrible difformité que ces taches & ces sillons impriment au visage de l'homme, cette *image de la Divinité*, nous ne pouvions nous empêcher d'admirer l'art & la dextérité avec laquelle ils les impriment sur leurs peaux. Les marques du visage sont ordinairement spirales; elles sont tracées avec beau-

ANNÉE 1770. Mars.

coup de précision & même d'élégance, celles d'un côté correspondant exactement à celles de l'autre. Les marques du corps ressemblent un peu au feuillage de ces ornemens de ciselure ancienne, & aux circonvolutions des ouvrages à filigrane; mais on apperçoit dans ces marques une telle fécondité d'imagination, que de cent hommes qui sembloient au premier coup-d'œil porter exactement les mêmes figures, nous n'en trouvâmes pas deux qui en eussent de semblables, lorsque nous les examinâmes de près. Nous observâmes que la quantité & la forme de ces marques étoient différentes dans les diverses parties de la côte; & comme les Otahitiens les placent principalement sur les fesses, dans la *Nouvelle-Zélande* c'étoit quelquefois la seule partie du corps où il n'y en eût point, & en général elle étoit moins marquée que les autres.

ANNÉE 1770. Mars.

CES peuples ne teignent pas seulement leur peau, ils y appliquent aussi de la peinture; car comme je l'ai remarqué plus haut, ils barbouillent leurs corps avec de l'ocre rouge; quelques-uns le frottent avec cette matière séche; d'autres l'appliquent en larges taches, mêlé avec de l'huile, qui reste toujours humide: aussi n'étoit-il pas possible de les toucher sans remporter des marques de peinture, de sorte que les personnes de notre équipage qui donnoient quelques baisers aux femmes du pays, en portoient les traces empreintes sur le visage.

L'HABILLEMENT d'un habitant de la *Nouvelle-Zélande* est, au premier coup-d'œil d'un étranger, le plus bisarre & le plus grossier qu'on puisse imaginer. Il est composé des feuilles d'une espece de glaïeul, décrit parmi les productions végétales de ce pays: ils coupent ces feuilles en trois ou quatre

Année 1770. Mars.

bandes, &, lorſqu'elles ſont ſéches, ils les entrelaſſent les unes dans les autres, & en forment une eſpece d'étoffe qui tient le milieu entre le roſeau & le drap : les bouts des feuilles, qui ont huit ou neuf pouces, s'élèvent en ſaillie à l'endroit de l'étoffe, comme la peluche ou les nattes qu'on étend ſur nos eſcaliers. Il faut deux pieces de cette étoffe, ſi on peut lui donner ce nom, pour un habillement complet : l'une eſt attachée ſur les épaules avec un cordon, & pend juſqu'aux genoux : ils attachent au bout de ce cordon une aiguille d'os, qui paſſe aiſément à travers les deux parties de ce vêtement de deſſus, & les joint enſemble : l'autre piece eſt enveloppée autour de la ceinture & pend preſque à terre. Les hommes ne portent pourtant que dans des occaſions particulières cet habit de deſſous ; mais ils ont une ceinture à laquelle pend une petite corde deſtinée à un uſage très-ſingulier. Les Inſulaires

de la mer du Sud se fendent le prépuce, afin de l'empêcher de couvrir le gland. Les habitans de la *Nouvelle-Zélande* ramènent au contraire le prépuce sur le gland; & afin de l'empêcher de se retirer par la contraction naturelle de cette partie, ils en nouent l'extrémité avec le cordon attaché à leur ceinture. Le gland paroissoit être la seule partie de leur corps qu'ils fussent soigneux de cacher; ils se dépouilloient sans le moindre scrupule de tous leurs vêtemens, excepté de la ceinture & du cordon; mais ils étoient très-confus, lorsque, pour satisfaire notre curiosité, nous les pryions de délier le cordon; & ils n'y consentirent jamais qu'avec des marques de répugnance & de honte extrêmes. Quand ils n'ont que leurs vêtemens de dessus & qu'ils s'accroupissent, ils ressemblent un peu à une maison couverte de chaume; quoique cette couverture soit désagréable, elle est bien adaptée à la ma-

ANNÉE 1770. Mars.

ANNÉE 1770. Mars.

nière de vivre d'hommes, qui couchent souvent en plein air, ſans avoir autre choſe pour ſe mettre à l'abri de la pluie.

OUTRE l'eſpece d'étoffe groſſière dont nous venons de parler, ils en ont deux autres, qui ont la ſurface unie, & qui ſont faites avec beaucoup d'art, de la même manière que celles qui ſont fabriquées par les habitans de l'Amérique méridionale, & dont nous achetâmes quelques pieces à *Rio-Janeiro.* L'une de celles-ci eſt auſſi groſſière, mais dix fois plus forte que nos ſerpilières les plus mauvaiſes ; pour la manufacturer, ils en arrangent les fils à-peu-près comme nous. La ſeconde ſe fait en étendant pluſieurs fils, près les uns des autres dans la même direction, ce qui compoſe la chaîne, & par d'autres fils de traverſe qui ſervent de trame ; ces fils ſont éloignés d'environ un demi-pouce les uns des

autres ; & ils ressemblent un peu aux morceaux de canne dont on fait de petites nattes rondes, qu'on place quelquefois sur nos tables, sous les plats. Cette étoffe est souvent rayée, & elle a toujours une assez belle apparence, car elle est fabriquée avec les fibres de la même plante, qui est luisante comme la soie. Ils la manufacturent dans une espece de chassis de la grandeur de l'étoffe, qui a ordinairement cinq pieds de long & quatre de large ; les fils de la chaîne sont attachés aux bouts du chassis ; la trame se fait à la main, ce qui doit être un travail très-ennuyeux.

ILS font à l'extrémité de ces deux especes d'étoffe, des bordures ou franges de différentes couleurs, comme celles de nos tapis. Ces bordures sont faites sur différens modeles, & travaillées avec une propreté & même une élégance qui doivent paroître surpre-

ANNÉE 1770. Mars.

nantes, si l'on considère qu'ils n'ont point d'aiguilles. Le vêtement dont ils tirent le plus de vanité, est une fourrure de chien ; ils l'emploient avec tant d'économie, qu'ils la coupent par bandes, qu'ils cousent sur leur habit à quelque distance l'une de l'autre, ce qui prouve que les chiens ne sont pas abondans dans leur pays. Ces bandes sont aussi de diverses couleurs, & elles sont disposées de manière à produire un effet agréable. Nous avons vu, mais rarement, quelques habillemens ornés de plumes au lieu de fourrure, & nous en avons apperçu un, qui étoit entièrement couvert de plumes rouges de perroquet.

J'AI déja décrit l'habillement de l'homme qui fut tué, lorsque nous allâmes à terre pour la première fois dans la baie de *Pauvreté ;* mais pendant notre séjour, nous n'avons remarqué qu'une autre fois le même vêtement ;

ce fut dans le canal de la *Reine Charlotte.*

ANNÉE 1770. Mars.

LES femmes, contre la coutume générale de leur fexe, femblent donner moins d'attention à leur habillement que les hommes. Elles portent ordinairement leurs cheveux courts, comme je l'ai déja dit, & lorfqu'elles les laiffent croître, elles ne les attachent jamais fur le fommet de la tête; elles n'y mettent pas non plus des plumes pour ornemens. Leurs vêtemens font faits de la même matière & dans la même forme que ceux de l'autre fexe; mais celui d'en bas enveloppe toujours le corps, excepté quand elles entrent dans l'eau pour prendre des écreviffes de mer; elles l'ôtent alors, mais elles ont grand foin de n'être pas vues par les hommes. Ayant débarqué un jour fur une petite Ifle, dans la baie de *Tologa*, nous en furprîmes plufieurs dans cette occupation. La chafte Diane

ANNÉE 1770. Mars.

& ses Nymphes, ne peuvent pas avoir donné de plus grandes marques de confusion & de regret à la vue d'Actéon, que ces femmes en témoignèrent à notre approche. Les unes se cachèrent parmi des rochers, & le reste se tapit dans la mer, jusqu'à ce qu'elles eussent fait une ceinture & un tablier des herbes marines qu'elles purent trouver; & lorsqu'elles en sortirent, nous remarquâmes que même avec ce voile, leur modestie souffroit beaucoup de notre présence. J'ai déja parlé plus haut de la ceinture & du tablier qu'elles portent communément.

Les deux sexes percent leurs oreilles, & en aggrandissent les trous, de manière qu'on peut y faire entrer au moins un doigt. Ils passent dans ces trous des ornemens de différente espece; de l'étoffe, des plumes, des os de grands oiseaux, & quelquefois un petit morceau de bois. Ils y mettoient

ordinairement les clous que nous leur donnions, ainſi que toutes les autres choſes qu'ils pouvoient y porter. Quelques femmes y mettent le duvet de l'albatroſs, qui eſt auſſi blanc que la neige, & qui étant relevé, par-devant & par-derrière le trou, en une touffe preſque auſſi groſſe que le poing, forme un coup-d'œil très-ſingulier, & qui, quoique étrange, n'eſt pas déſagréable. Outre les parures qu'ils font entrer dans les trous des oreilles, ils y en ſuſpendent avec des cordons pluſieurs autres, tels que des ciſeaux ou des aiguilles de tête de talc verd, auxquels ils mettent un très-haut prix, des ongles & des dents de leurs parents défunts, des dents de chien & toutes les autres choſes qu'ils peuvent ſe procurer, & qu'ils regardent comme étant de quelque valeur. Les femmes portent auſſi des braſſelets & des colliers compoſés d'os d'oiſeaux, de coquillages ou d'autres ſubſtances, qu'elles

Année 1770. Mars.

prennent & qu'elles enfilent en chapelet. Les hommes ſuſpendent quelquefois à un cordon qui tourne autour de leur cou, un morceau de talc vert, ou d'os de baleine, à-peu-près de la forme d'une langue, & ſur lequel on a groſſièrement ſculpté la figure d'un homme; ils eſtiment fort cet ornement. Nous avons vu un Zélandois dont le cartilage qui ſépare les narines, & que les anatomiſtes appellent *ſeptum naſi*, étoit percé, & il y avoit fait paſſer une plume qui s'avançoit en ſaillie de chaque côté ſur les joues. Il eſt probable qu'il avoit adopté cette ſingularité biſarre comme un ornement; mais parmi tous les Indiens que nous avons rencontrés, aucun n'en portoit de ſemblable; nous n'avons pas même remarqué à leurs nés, de trou qui pût ſervir à un pareil uſage.

Habitations.

LEURS habitations ſont les plus groſſiers & les moins induſtrieux de

leurs ouvrages : excepté en grandeur, elles ſont à peine égales au chenil des chiens en Angleterre. Elles ont rarement plus de dix-huit ou vingt pieds de long, huit ou dix de large, & cinq ou ſix de haut, depuis la poutre, qui ſe prolonge d'une extrémité à l'autre, & qui forme le faîte juſqu'à terre. La charpente eſt de bois, & ordinairement de perches minces; les côtés & le toît, ſont compoſées d'herbes ſéches & de foin, & il faut avouer que le tout eſt joint enſemble avec bien peu de ſolidité. Il y en a quelques-unes garnies en-dedans d'écorces d'arbres, de ſorte que dans un tems froid, elles doivent procurer un très-bon aſyle. Le toît eſt incliné comme celui de nos granges; la porte eſt à une des extrémités, & n'a que la hauteur ſuffiſante pour admettre un homme, qui ſe traîne en y entrant, ſur ſes mains & ſes genoux. Près de la porte, il y a un trou quarré qui ſert à la fois de

ANNÉE 1770. Mars.

Année 1770. Mars.

fenêtre & de cheminée; car le foyer eſt à cette extrémité, à-peu-près au milieu de l'habitation, & entre les deux côtés. Dans quelque partie viſible, & ordinairement près de la porte, ils attachent une planche couverte de ſculpture à leur manière. Cette planche a pour eux autant de prix, qu'un tableau en a pour nous. Les côtés & le toît s'étendent à environ deux pieds en dehors de chaque extrémité, de manière qu'ils forment une eſpece de porche où il y a des bancs pour l'uſage de la famille. La partie du terrein qui eſt deſtinée pour le foyer, eſt enfermée dans un carré creux, entouré de petites cloiſons de bois ou de pierre, & c'eſt au milieu qu'on allume le feu. Le long des côtés, dans l'intérieur de l'habitation, ils étendent un peu de paille ſur laquelle ils ſe couchent.

Meubles. LEURS meubles & uſtenſiles ſont en petit nombre, & un coffre les con-

tient ordinairement tous, si l'on en excepte leurs paniers de provisions, les citrouilles où ils conservent de l'eau douce, & les maillets dont ils battent leur racine de fougère; ceux-ci sont déposés communément en dehors de la porte. Quelques outils grossiers, leurs habits, leurs armes, & les plumes qu'ils mettent dans leurs cheveux, composent le reste de leurs trésors. Ceux qui sont d'une classe distinguée & dont la famille est nombreuse, ont trois ou quatre habitations enfermées dans une cour; les cloisons en sont faites avec des perches & du foin, & ont environ dix ou douze pieds de hauteur.

LORSQUE nous étions à terre, dans le canton appellée *Tolaga*, nous vîmes les ruines, ou plutôt la charpente d'une maison qui n'avoit jamais été achevée, & qui étoit beaucoup plus grande qu'aucune de celles que nous

Année 1770. Mars.

avions trouvées ailleurs ; les côtés en étoient ornés de plusieurs planches sculptées & beaucoup mieux travaillées que nous n'en avions encore vu ; mais nous n'avons pas pu savoir à quel usage elle avoit été commencée, & pourquoi on ne l'avoit point finie.

QUOIQUE ces Peuples soient assez bien défendus de l'inclémence du tems dans leurs habitations, lorsqu'ils sont des excursions pour chercher des racines de fougère, ou pêcher du poisson, ils paroissent ne s'embarrasser en aucune manière d'avoir un abri. Ils s'en font quelquefois un contre le vent ; d'autres fois ils ne prennent pas même cette précaution ; ils couchent sous des buissons avec leurs femmes & leurs enfans, leurs armes rangées autour d'eux, ainsi que je l'ai déja décrit. La troupe de quarante ou cinquante Indiens que nous vîmes à la baie de *Mercure*, dans un district que les naturels

turels du pays appellent *Opoorage*, ne conſtruiſit jamais le moindre abri pendant que nous y étions, quoique la pluie tombât quelquefois pendant vingt-quatre heures ſans diſcontinuer. ANNÉE 1770. Mars.

NOUS avons déja fait l'énumération de ce qui compoſe leurs alimens. La racine de fougère eſt le principal; elle leur ſert de pain; elle croît ſur les collines, & c'eſt à peu près la même que celle que produiſent les communes élevées d'Angleterre, & qu'on appelle indifféremment en Anglois *Fern Bracken*, ou *Brakes*. Les oiſeaux qui mangent les jours de régal, conſiſtent ſur-tout en pingoins, albatroſs, & en un petit nombre d'autres eſpeces dont on a parlé dans le cours de cette relation. Alimens.

COMME ils n'ont point de vaſe où ils puiſſent faire bouillir de l'eau, ils n'ont d'autre manière d'apprêter les alimens, que de les cuire dans une Cuiſine.

ANNÉE 1770. Mars.

espece de four ou de les rôtir. Ils font des fours semblables à ceux des Insulaires des mers du Sud ; & nous n'avons rien à ajouter à la description qui a déja été donnée de leur manière de rôtir les alimens, sinon que la longue broche à laquelle ils attachent la viande, est placée obliquement vers le feu ; pour cela, ils engagent l'extrémité de la broche sous une pierre, & ils la soutiennent à-peu-près dans le milieu avec une autre ; selon qu'ils approchent plus ou moins de l'extrémité cette seconde pierre, ils augmentent ou diminuent comme il leur plaît, le dégré d'obliquité de la broche.

J'AI observé ailleurs qu'au Nord de la *Nouvelle-Zélande*, il y a des plantations d'ignames, de pommes de terre & de cocos ; mais nous n'en avons point vu de pareilles au Sud. Les habitans de cette partie du pays, doivent donc vivre uniquement de racine de

fougère & de poiſſon, ſi l'on en excepte les reſſources accidentelles & rares qu'ils peuvent trouver dans les oiſeaux de mer & les chiens. Il eſt certain qu'ils ne peuvent pas ſe procurer de la fougère & du poiſſon dans toutes les ſaiſons de l'année, puiſque nous en avons vu des proviſions ſéches, miſes en tas, & puiſque quelques-uns d'eux témoignèrent de la répugnance à nous en vendre, ſur-tout du poiſſon, lorſque nous avions envie d'en acheter pour l'embarquer. Cette circonſtance paroît confirmer le ſentiment où je ſuis, que ce pays fournit à peine à la ſubſiſtance de ſes habitans, que la faim porte en conſéquence à des hoſtilités continuelles, & excite naturellement à manger les cadavres de ceux qui ont été tués dans les combats.

NOUS n'avons pas découvert qu'ils aient d'autre boiſſon que de l'eau; ſi réellement ils ne font point uſage de

Année 1770. Mars.

liqueurs enivrantes, ils sont en ce point plus heureux que tous les autres peuples que nous avions visités jusques-là, ou dont nous ayions jamais entendu parler.

Comme l'intempérance & le défaut d'exercice sont peut-être l'unique principe des maladies critiques ou chroniques, il ne paroîtra pas surprenant que ces peuples jouissent sans interruption d'une santé parfaite. Toutes les fois que nous sommes allés dans leurs bourgs, les enfans & les vieillards, les hommes & les femmes se rassembloient autour de nous, excités par la même curiosité qui nous portoit à les regarder; nous n'en avons jamais apperçu un seul qui parût affecté de quelque maladie; & parmi ceux que nous avons vu entièrement nuds, nous n'avons jamais remarqué la plus légère éruption sur la peau, ni aucune trace de pustules ou de boutons. Lorsqu'ils vin-

rent près de nous dans les premières visites, & que nous obſervâmes ſur différentes parties de leur corps des taches blanches, qui ſembloient former une croûte, nous crûmes qu'ils étoient lépreux, ou au moins attaqués violemment du ſcorbut; mais en examinant ces marques de plus près, nous trouvâmes qu'elles provenoient de l'écume de la mer qui, dans le paſſage, les avoit mouillés, & qui s'étant deſſéchée, avoit laiſſé ſur la peau des ſels en fine poudre blanche.

ANNÉE 1770. Mars.

NOUS avons fait mention plus haut d'une autre preuve de la ſanté de ces peuples, en parlant de la facilité avec laquelle des bleſſures très-récentes ſe guérirent & ſe cicatrisèrent. Lorſque nous examinâmes l'homme qui avoit reçu une balle de fuſil à travers la partie charnue du bras, ſa bleſſure paroiſſoit en ſi bon état & ſi près d'être guérie, que ſi je n'avois pas été sûr qu'on n'y avoit

Année 1770. Mars.

rien mis, j'aurois, pour l'intérêt de l'humanité, pris des informations sur les plantes vulnéraires, & sur les pratiques chirurgicales du pays.

Ce qui prouve encore que les habitans de ce pays sont exempts de maladie, c'est le grand nombre de vieillards que nous avons vus, & dont plusieurs, à en juger par la perte de leurs cheveux & de leurs dents, sembloient être très-âgés : cependant aucun d'eux n'étoit décrépit, & quoiqu'ils n'eussent plus dans les muscles autant de force que les jeunes, ils n'étoient ni moins gais ni moins vifs.





CHAPITRE XI.

Des Pirogues & de la navigation des Habitans de la Nouvelle-Zélande ; *Agriculture , Armes & Musique ; Gouvernement , Religion & Langage de ces Insulaires. Objections contre l'existence d'un Continent méridional.*

L'INDUSTRIE de ces Peuples se montre dans leurs pirogues plus que dans toute autre chose ; elles sont longues & étroites , & d'une forme très-ressemblante aux bateaux dont on se sert pour la pêche de la baleine dans la *Nouvelle-Angleterre.* Les plus grandes de ces pirogues semblent être distinées principalement à la guerre , & elles portent de quarante à quatre-vingt ou cent hommes armés. Nous en mesurâmes une qui étoit à terre à *Tolaga* ; elle avoit soixante-huit pieds & demi de long ,

ANNÉE 1770. Mars. Pirogues.

ANNÉE 1770. Mars.

cinq de large, & trois & demi de profondeur. Le fond étoit aigu avec des côtés droits en forme de coins. Il étoit composé de trois longueurs creusées d'environ deux pouces, d'un pouce & demi d'épaisseur, & bien attachées ensemble par un fort cordage. Chaque côté étoit fait d'une seule planche de soixante-trois pieds de long, de dix ou douze pouces de large, & d'environ un pouce & un quart d'épaisseur; elles étoient toutes jointes fortement au fond, & avec beaucoup d'adresse. Ils avoient placé de chaque côté un nombre considérable de traverses d'un plat-bord à l'autre, afin de renforcer le bateau. L'ornement de l'avant de la pirogue s'avançoit de cinq ou six pieds au-delà du corps du petit bâtiment, & il avoit environ quatre pieds & demi de haut. Celui de la poupe étoit attaché sur l'extrêmité de l'arrière, comme l'étambord d'un vaisseau l'est sur sa quille, & il avoit environ quatorze pieds de haut,

ANNÉE 1770. Mars.

deux de large, & un pouce & demi d'épaiſſeur. Ils étoient composés tous deux de planches ſculptées, dont le deſſein étoit beaucoup meilleur que l'exécution. Toutes les pirogues ſont conſtruites d'après ce plan, ſi l'on excepte un petit nombre d'autres que nous avons vues à *Opoorage* ou dans la baie de *Mercure*, & qui étoient d'une ſeule pièce & creuſées au feu. Il y en a peu qui n'aient pas vingt pieds de long. Quelques-unes des plus petites ont des balanciers : ils en joignent de tems en tems deux enſemble; mais cela eſt très-rare. La ſculpture des ornemens de la poupe & de la proue des petites pirogues qui ſemblent deſtinées uniquement à la pêche, conſiſte dans la figure d'un homme dont le viſage eſt auſſi hideux qu'on puiſſe l'imaginer; il ſort de la bouche une langue monſtrueuſe; & des coquillages blancs d'oreilles de mer lui ſervent d'yeux. Mais les plus grandes pirogues, qui ſemblent être leurs bâti-

Année 1770. Mars.

mens de guerre, ſont magnifiquement ornées d'ouvrages à jour, & couvertes de franges flottantes de plumes noires qui forment un coup d'œil agréable ; les planches du plat-bord ſont ſculptées auſſi, ſouvent dans un goût groteſque, & décorées de touffes de plumes blanches placées ſur un fond noir. Une deſcription verbale d'objets entièrement nouveaux ne peut en donner une juſte idée, qu'en faiſant appercevoir la reſſemblance qu'ils ont avec d'autres objets que nous connoiſſons déja, & auxquels il faut rappeller l'eſprit du Lecteur. La ſculpture de ces peuples étant d'une eſpece ſingulière, & ne reſſemblant à rien de ce que nous connoiſſons en Europe, je ſuis obligé de renvoyer ſur cette matière aux figures qu'on trouvera dans la planche ci-jointe.

Les pagaies des pirogues ſont petites, légères & très-proprement faites ; la pale eſt de forme ovale, ou plutôt elle reſſem-

ble à une large feuille. Elle eſt pointue au bout, plus large au milieu, & elle diminue par degrés juſqu'à la tige ; la pagaie a environ ſix pieds dans toute ſa longueur ; la tige, y compris la poignée, en comprend quatre & la pale deux. Au moyen de ces rames, ils font marcher leurs pirogues avec une vîteſſe ſurprenante.

ANNÉE 1770. Mars.

ILS ne ſont pas fort habiles dans la navigation, ne connoiſſant point d'autre manière de faire voile que d'aller devant le vent. La voile, qui eſt de natte ou de réſeau, eſt dreſſée entre deux perches élevées ſur chaque plat-bord, & qui ſervent à la fois de mâts & de vergues. Deux cordes correſpondent à nos écoutes, & ſont par conſéquent attachées au-deſſus du ſommet de chaque perche. Quelque groſſier & quelqu'incommode que ſoit cet appareil, les pirogues marchent fort vîte devant le vent ; elles ſont gouvernées par deux hommes aſſis ſur

la poupe, & qui tiennent pour cela chacun une pagaie dans leur main.

Année 1770. Mars.

Outils, inſtrumens.

APRÈS avoir détaillé les productions de leur induſtrie, je vais donner quelque deſcription de leurs outils. Ils ont deux ſortes de haches & des ciſeaux qui leur ſervent auſſi de tarières pour faire des trous. Comme ils n'ont point de métaux, leurs haches ſont faites d'une pierre noire & dure, ou d'un talc verd compact & qui ne caſſe pas. Leurs ciſeaux ſont compoſés d'oſſemens humains, ou de morceaux de jaſpe qu'ils coupent dans un bloc en petites parties angulaires & pointues, reſſemblantes à nos pierres à fuſil. Ils eſtiment leurs haches plus que tout le reſte de ce qu'ils poſsèdent, & ils ne voulurent jamais nous en céder une ſeule, quelqu'échange que nous leur préſentaſſions. J'offris une fois une de nos meilleures haches & beaucoup d'autres choſes contre une des leurs, mais le propriétaire ne voulut

pas me la vendre ; d'où je conclus que les bonnes haches ſont rares parmi eux. Ils emploient leurs petits outils de jaſpe pour finir leurs ouvrages les plus délicats ; comme ils ne ſavent pas les aiguiſer, ils s'en ſervent juſqu'à ce qu'ils ſoient entièrement émouſſés, & alors ils les jettent-là. Nous avons donné aux habitans de *Tolaga*, un morceau de verre, & en peu de tems ils trouvèrent moyen de le trouer, afin de le ſuſpendre avec un fil autour de leur col comme un ornement ; nous imaginons que l'inſtrument dont ils ſe ſervirent pour cela, étoit de jaſpe. Nous n'avons pas pu apprendre avec certitude comment ils fabriquent le taillant de leurs outils, & de quelle manière ils aiguiſent l'arme qu'ils appellent *patou-patou ;* mais c'eſt probablement en réduiſant en poudre un morceau de la même matière, & en émoulant, au moyen de cette poudre, deux pièces l'une contre l'autre.

Année 1770. Mars.

J'ai déjà fait mention de leurs filets, & sur-tout de leur seine, qui est d'une grandeur énorme ; nous en avons vu une qui sembloit être l'ouvrage des habitans de tout un village ; je crois aussi qu'elle leur appartenoit en commun.

Filets. J'ai donné une description particulière de l'autre filet qui est circulaire, & qui s'étend, au moyen de deux ou trois cerceaux ; j'ai aussi parlé de la manière dont ils l'amorcent & dont ils s'en servent. Leurs hameçons sont d'os ou de coquilles, & en général ils sont mal faits. Ils ont des paniers d'osier de différente espece & de différente grandeur, dans lesquels ils mettent le poisson qu'ils prennent, & où ils serrent leurs provisions.

Agriculture. Leur culture est aussi parfaite qu'on a lieu de l'attendre d'un pays où un homme ne sème que pour lui, & où la terre donne à peine autant de fruits qu'il en faut pour la subsistance des habitans. Lorsque nous allâmes pour la première

fois à *Tegadoo*, canton ſitué entre la baie de *Pauvreté* & le cap *Eſt*, leurs ſemences venoient d'être miſes en terre & n'avoient pas encore commencé à germer : le terreau étoit auſſi uni que celui de nos jardins; chaque racine avoit un petit mondrain rangé par lignes en quinconce régulier, & les chevilles de bois qui avoient ſervi pour cela étoient encore ſur le champ. Nous n'avons pas eu occaſion de voir travailler les laboureurs; mais nous avons examiné l'inſtrument qui leur ſert à la fois de bêche & de charrue. Ce n'eſt qu'un long pieu étroit & aiguiſé en tranchant à un des bouts, avec un petit morceau de bois attaché tranſverſalement à peu de diſtance au-deſſus du tranchant, afin que le pied puiſſe commodément le faire entrer dans la terre; ils retournent des pièces de terre de ſix ou ſept acres d'étendue avec cet inſtrument, quoiqu'il n'ait pas plus de trois pouces de large; mais comme le ſol eſt léger &

sablonneux, il fait peu de résistance.

ANNÉE 1770. Mars.

C'EST dans la partie septentrionale de la *Nouvelle-Zélande* que l'Agriculture, l'art de fabriquer des étoffes & les autres arts de la paix, semblent être mieux connus & plus pratiqués. On en trouve peu de vestiges dans la partie méridionale; mais les arts qui appartiennent à la guerre sont très-florissans sur toute la côte.

Armes.

LEURS armes ne sont pas en grand nombre, mais elles sont très-propres à détruire leurs ennemis; ils ont des lances, des dards, des haches de batailles & le *patou-patou;* la lance a quatorze ou quinze pieds de long; elle est pointue aux deux bouts, & quelquefois garnie d'un os; on l'empoigne par le milieu, de sorte que la partie du derrière balançant celle de devant, elle porte un coup plus difficile à parer, que celui d'une arme qu'on tient par un des bouts. J'ai déjà donné une description suffi-

sante

ſante du dard & des autres armes, & j'ai remarqué auſſi que ces peuples n'ont ni frondes, ni arcs. Ils lancent le dard, ainſi que les pierres, avec la main; mais ils s'en ſervent rarement, ſi ce n'eſt pour la défenſe de leurs forts. Leurs combats dans les pirogues ou à terre ſe font ordinairement de corps à corps; le maſſacre doit par conſéquent être fort grand, puiſque ſi le premier coup de quelques-unes de leurs armes porte, ils n'ont pas beſoin d'en donner un ſecond pour tuer leur ennemi. Ils paroiſſent mettre leur principale confiance dans le *patou-patou*, qui eſt attaché à leur poignet avec une forte courroie, de peur qu'on ne le leur arrache par force; les principaux perſonnages du pays le pendent ordinairement à leur ceinture, comme un ornement militaire, & il fait partie de leur habillement comme le poignard chez les Aſiatiques & l'épée chez les Européens. Ils n'ont point d'armure défenſive, mais outre

ANNÉE 1770. Mars.

Année 1770. Mars.

leurs armes, les Chefs portent un bâton de diſtinction, comme nos Officiers portent un ſponton. C'étoit communément une côte de baleine, auſſi blanche que la neige, & décorée de ſculpture, de poil de chien & de plumes; c'étoit d'autres fois un bâton d'environ ſix pieds de long orné de la même manière, & incruſté de coquillages reſſemblans à la nacre de perle. Ceux qui portent ces marques de diſtinction ſont ordinairement vieux, ou au moins ils ont paſſé le moyen âge; ils ont auſſi ſur le corps plus de taches d'*Amoco* que les autres.

TOUTES les pirogues qui vinrent nous attaquer avoient chacune à bord un ou pluſieurs Indiens ainſi diſtingués, ſuivant la grandeur du bâtiment. Lorſqu'elles s'étoient approchées à environ une encablure du vaiſſeau, elles avoient coutume de s'arrêter, & les Chefs ſe levant de leur ſiége, ils endoſſoient un vêtement qui ſembloit deſtiné pour

ANNÉE 1770. Mars.

cette occasion, & qui étoit ordinairement une peau de chien. Ils prenoient en main leur bâton de distinction ou une arme, & ils montroient aux autres habitans ce qu'ils devoient faire. Quand ils se trouvoient à une trop grande distance pour nous atteindre avec la lance ou avec une pierre, ils croyoient aussi qu'ils n'étoient pas à la portée de nos armes; alors ils nous adressoient leur défi, dont les mots étoient presque toujours les mêmes, *Haromai, haromai harre uta a patou-patou oge*: « Venez à nous, venez » à terre, & nous vous tuerons tous avec » nos patou-patous ». Pendant qu'ils proféroient ces menaces, ils s'approchoient insensiblement jusqu'à ce qu'ils fussent tout près du vaisseau. Ils parloient par intervalles d'un ton tranquille, & répondoient à toutes les questions que nous leur faisions; d'autres fois ils renouvelloient leur défi & leurs menaces, jusqu'à ce qu'enfin encouragés par la timidité qu'ils nous supposoient,

ANNÉE 1770. Mars.

ils commençoient leur chanſon & leur danſe de guerre ; c'étoit le prélude de l'attaque, laquelle duroit quelquefois ſi long-tems, que, pour la faire finir, nous étions obligés de tirer quelques coups de fuſils. Quelquefois ils ſe retiroient après nous avoir jetté quelques pierres à bord, comme s'ils euſſent été contens de nous avoir fait une inſulte dont nous n'oſions pas nous venger.

La danſe de guerre conſiſte en un grand nombre de mouvemens violens & des contorſions hideuſes de membres ; le viſage y joue un grand rôle ; ſouvent ils font ſortir de leur bouche une langue d'une longueur incroyable, & relèvent leurs paupières avec tant de force, qu'on apperçoit tout le blanc de l'œil en haut & en bas, de manière qu'il forme un cercle autour de l'iris. Ils ne négligent rien de tout ce qui peut rendre la figure de l'homme difforme & effroyable ; pendant cette danſe, ils agitent leurs

lances, ils ébranlent leurs dards, & frappent l'air avec leurs patou-patous. Cette horrible danſe eſt accompagnée d'une chanſon, ſauvage il eſt vrai, mais qui n'eſt point déſagréable & dont chaque réfrein ſe termine par un ſoupir élevé & profond qu'ils pouſſent de concert. Nous vîmes dans les mouvemens des danſeurs une force, une fermeté & une adreſſe que nous ne pûmes pas nous empêcher d'admirer; dans leurs chanſons ils gardent la meſure avec la plus grande exactitude; j'ai entendu plus de cent pagaies frapper à la fois avec tant de préciſion contre les côtés de leurs pirogues, qu'elles ne produiſoient qu'un ſeul ſon, à chaque tems de leur muſique.

ILS chantent quelquefois pour s'amuſer & ſans l'accompagner de danſe, une chanſon qui n'eſt pas fort différente de celle-là; nous en avons entendu auſſi de tems en tems d'autres chantées par les femmes, dont les voix ſont d'une

ANNÉE 1770. Mars.

douceur & d'une mélodie remarquables, & ont un accent agréable & tendre. La mesure en est lente & la chûte plaintive. Toute cette musique, autant que nous en pûmes juger sans avoir une grande connoissance de l'art, nous parut exécutée avec plus de goût qu'on n'a lieu de l'attendre de sauvages pauvres & errans dans un pays à moitié désert. Nous crûmes que leurs airs étoient à plusieurs parties ; du moins est-il certain qu'ils étoient chantés par plusieurs voix ensemble.

ILS ont des instrumens sonores, mais on peut à peine leur donner le nom d'instrumens de musique : l'un est la coquille appellée *la trompette de Triton*, avec laquelle ils font un bruit qui n'est pas différent de celui que nos bergers tirent de la corne d'un bœuf. L'autre est une petite flûte de bois, ressemblant à une quille d'enfant, mais beaucoup plus petite, & aussi peu har-

monieuſe que le ſifflet que nous appellons *peawhiſtle*. Ils ne paroiſſent pas regarder ces inſtrumens comme fort propres à la muſique ; car nous ne les avons jamais entendu y joindre leurs voix ni en tirer des ſons meſurés qui euſſent la moindre reſſemblance avec un air.

ANNÉE 1770. Mars.

APRÈS ce que j'ai déja dit ſur l'uſage où ſont ces Indiens, de manger de la chair humaine : j'ajouterai ſeulement, que dans preſque toutes les anſes où nous débarquâmes, nous avons trouvé des os humains encore couverts de chair, près des endroits où l'on avoit fait du feu, & que parmi les têtes qui furent apportées à bord par le vieillard, quelques-unes ſembloient avoir des yeux & des ornemens dans leurs oreilles, comme ſi elles euſſent été vivantes. Celle que M. Bancks acheta lui fut vendue avec beaucoup de répugnance. Elle paroiſſoit évidemment

Année 1770. Mars.

avoir été celle d'un jeune homme d'environ quatorze ou quinze ans, & par les contuſions que nous apperçûmes à l'un des côtés, nous jugeâmes qu'elle avoit été frappée de pluſieurs coups violens; il lui manquoit même près de l'œil une partie de l'os. Ceci nous confirma dans l'opinion que ces Inſulaires ne font point de quartier, & qu'ils ne gardent aucun priſonnier pour les tuer & les manger dans la ſuite, comme les habitans de la Floride; car s'ils avoient conſervé des priſonniers, ce pauvre jeune homme qui n'étoit pas en état de faire beaucoup de réſiſtance, auroit probablement été du nombre; nous ſavons d'ailleurs qu'il fut tué avec les autres, puiſque le combat s'étoit paſſé peu de jours avant notre arrivée.

Nous avons donné ailleurs une deſcription aſſez détaillée des bourgs ou *hippahs* de ces peuples, qui ſont tous

fortifiés, & depuis la baie *Plenty*, (*d'Abondance*) jusqu'au canal *de la Reine Charlotte*, les habitans semblent y résider habituellement; mais dans les environs de la baie de *Pauvreté*, de la baie de *Hawke*, de *Tegadoo* & de *Tolaga*, nous n'avons point vu de *hippahs*, mais seulement des maisons isolées & dispersées à une certaine distance l'une de l'autre : cependant sur les côtés des collines, il y a des plateformes fort longues, garnies de pierres & de dards; elles servent probablement de retraites à ces peuples, quand ils sont réduits à la dernière extrémité; effectivement les hommes qui sont en haut peuvent combattre avec beaucoup d'avantage contre ceux qui sont au-dessous, & sur qui ils peuvent faire pleuvoir des dards & des pierres, tandis qu'il est impossible à ceux-ci d'employer de pareilles armes avec une égale force. Il est probable que les forts ne servent à ceux

Année 1770. Mars.

qui en font les maîtres, que pour réprimer une attaque fubite; car comme les défenfeurs de la place n'ont point d'eau, il leur feroit impoffible de foutenir un fiége. Cependant ils y amaffent des quantités confidérables de racines de fougère & de poiffons fecs; mais ce font probablement des provifions de réferve pour les tems de difette qui furviennent de tems en tems, comme nos obfervations ne laiffent aucun lieu d'en douter. D'ailleurs pendant que l'ennemi rôde dans le voifinage, il peut être aifé aux habitans du fort, de fe procurer de l'eau fur le penchant de la colline, au lieu qu'ils ne pourroient pas recueillir de même de la racine de fougère ni prendre du poiffon.

Les peuples de ce canton nous paroiffent fentir tous les avantages de leur fitu ation; auffi avoient-ils l'air de vivre dans la plus grande fécurité; leurs plantations étoient plus nombreufes,

leurs pirogues mieux décorées ; ils avoient de plus belles ſculptures & des étoffes plus fines. Cette partie de la côte étoit auſſi la plus peuplée ; peut-être devoient-ils l'abondance & la paix dont ils jouiſſoient en apparence, à l'avantage d'être réunis ſous un Chef ou Roi ; car tous les habitans de ce diſtrict nous dirent qu'ils étoient ſujets de *Tératu*. Quand ils nous indiquèrent de la main la réſidence de ce Prince, nous jugeâmes que c'étoit dans l'intérieur des terres ; mais, lorſque nous connûmes un peu mieux le pays, nous trouvâmes que c'étoit dans la baie d'*Abondance* (*Plenty*).

Gouvernement.

IL eſt fort à regretter que nous ayions été obligés de quitter la *Nouvelle-Zélande*, ſans rien connoître de *Tératu* que ſon nom. Son territoire eſt certainement très-étendu, car il étoit reconnu pour Souverain, depuis le Cap *Kidnappers*, au Nord & à l'Oueſt,

Année 1770. Mars.

jusqu'à la baie d'*Abondance ;* cette longueur de la côte comprend plus de quatre-vingt lieues, & nous ne savons pas jusqu'où ses domaines pouvoient s'étendre à l'Ouest. Les villes fortifiées que nous avons vues dans la Baie d'*Abondance* étoient peut-être les barrières de ses états ; d'autant qu'à la baie de *Mercure*, les habitans n'étoient point soumis à son autorité ni à celle d'aucun autre Chef ; car par tout où nous débarquâmes, & toutes les fois que nous parlâmes aux habitans de cette côte, ils nous dirent que nous n'étions qu'à peu de distance de leurs ennemis.

Nous avons trouvé dans les domaines de *Tératu*, plusieurs Chefs subalternes pour lesquels on avoit beaucoup de respect, & qui administroient probablement la justice. Lorsque nous portâmes des plaintes à l'un deux sur un vol commis à bord du vaisseau par

un habitant, il donna au voleur plusieurs coups de pied & de poing que celui-ci reçut comme un châtiment infligé par une autorité à laquelle il ne devoit point faire de résistance, & dont il n'avoit pas droit de marquer du ressentiment; nous n'avons pas pû apprendre si cette autorité se transmettoit par héritage ou par nomination, mais nous avons remarqué que dans cette partie de la *Nouvelle-Zélande* ainsi que dans d'autrès, les Chefs étoient des hommes âgés. Nous avons appris cependant que dans quelques districts, l'autorité des Chefs étoit héréditaire.

ANNÉE 1770. Mars.

LES petites sociétés que nous trouvâmes dans les parties méridionales de la *Nouvelle-Zélande* sembloient avoir plusieurs choses en commun, & en particulier leurs belles étoffes & leurs filets de pêche. Elles conservoient leurs étoffes, qui étoient peut-être des dépouilles de guerre, dans une petite

ANNÉE 1770. Mars.

hutte, construite pour cet effet au milieu du bourg. Dans presque toutes les maisons, nous vîmes des hommes travailler aux filets, dont ils rassembloient ensuite les différentes parties pour les joindre ensemble. Les habitans de la *Nouvelle-Zélande* semblent faire moins de cas des femmes que les Insulaires de la mer du Sud, & telle étoit l'opinion de Tupia, qui s'en plaignoit comme d'un affront fait au sexe. Nous remarquâmes que les deux sexes mangeoient ensemble, mais nous ne savons pas avec certitude la manière dont ils partagent entr'eux les travaux. Je suis porté à croire que les hommes labourent la terre, font des filets, atrapent des oiseaux, vont dans les pirogues pour pêcher; & que les femmes recueillent la racine de fougère, rassemblent près de la grève les écrevisses de mer & les autres poissons à coquille, apprêtent les alimens & fabriquent l'étoffe: telles étoient du moins

leurs occupations, lorſque nous avons eu occaſion de les obſerver, ce qui nous eſt arrivé rarement; car en général, par-tout où nous allions, notre viſite faiſoit un jour de fête; les hommes, les femmes & les enfans s'attroupoient autour de nous, ou pour ſatisfaire leur curioſité, ou pour acheter quelques-unes des précieuſes marchandiſes que nous portions avec nous, & qui conſiſtoient principalement en clous, papiers & morceaux de verre.

ANNÉE 1770. Mars.

ON ne doit pas ſuppoſer que nous ayions pû acquérir des connoiſſances très-étendues ſur la religion de ces peuples; ils reconnoiſſent l'influence de pluſieurs êtres ſupérieurs, dont l'un eſt ſuprême & les autres ſubordonnés; ils expliquent à-peu-près de la même manière que les Otahitiens, l'origine du monde & la production du genre-humain. Tupia cependant, ſembloit avoir ſur ces matières de plus grandes

Religion.

Année 1770. Mars.

lumières qu'aucun des habitans de la *Nouvelle-Zélande* ; & lorſqu'il étoit diſpoſé à les inſtruire, ce qu'il faiſoit quelquefois par de longs diſcours, il étoit sûr d'avoir un nombreux auditoire qui l'écoutoit avec un ſilence ſi profond, avec tant de reſpect & d'attention, que nous ne pouvions pas nous empêcher de leur ſouhaiter un meilleur prédicateur.

Nous n'avons pas pu ſavoir quels hommages ils rendent aux Divinités qu'ils reconnoiſſent ; mais nous n'avons point vu de lieux deſtinés au culte public, comme les *Morais* des Inſulaires de la mer du Sud. Cependant nous avons apperçu près d'une plantation de patates douces, une petite place quarrée, environnée de pierres, & au milieu de laquelle on avoit dreſſé un des pieux pointus qui leur ſervent de bêche, & auquel étoit ſuſpendu un panier rempli de racines de fougère.

En

En queſtionnant les naturels du pays ſur cet objet, ils nous dirent que c'étoit une offrande adreſſée à leurs Dieux, par laquelle on eſpéroit les rendre plus propices & obtenir d'eux une récolte abondante.

ANNÉE 1770. Mars.

Nous ne pouvons pas nous former une idée préciſe de la manière dont ils diſpoſent de leurs morts. Les rapports qn'on nous a faits ſur cet objet, ne ſont point d'accord. Dans les parties ſeptentrionales de la *Nouvelle-Zélande*, ils nous dirent qu'ils les enterroient ; & dans la partie méridionale, nous apprîmes qu'on les jettoit dans la mer. Il eſt ſûr que nous n'avons point vu de tombeaux dans le pays, & qu'ils affectoient de nous cacher, avec une eſpece de ſecret myſtérieux, tout ce qui eſt relatif à leurs morts. Mais quels que ſoient leurs cimetières, les vivans ſont eux-mêmes des eſpeces de monumens de deuil. A peine avons-nous vu une ſeule

Morts.

ANNÉE 1770. Mars.

personne de l'un ou l'autre sexe dont le corps n'eût pas quelques cicatrices des blessures qu'elle s'étoit faites comme un témoignage de sa douleur pour la perte d'un parent ou d'un ami. Quelques-unes de ces blessures étoient si récentes que le sang n'étoit pas encore entièrement étanché, ce qui prouve que la mort avoit frappé quelqu'un sur la côte pendant que nous y étions. Cela étoit d'autant plus extraordinaire, que nous n'avions point appris qu'on eût fait aucune cérémonie funéraire. Quelques-unes de ces cicatrices étoient très-larges & très-profondes, & nous avons trouvé plusieurs habitans dont elles défiguroient le visage. Nous avons encore observé dans ce pays un monument d'une autre espece, je veux dire la croix qui étoit dressée près du *Canal de la Reine Charlotte*.

Religion.

APRÈS avoir décrit le mieux qu'il m'a été possible, les usages & les opinions

ANNÉE 1770. Mars.

des habitans de la *Nouvelle-Zélande*, ainsi que leurs pirogues, leurs filets, leurs meubles & leurs outils, leur habillement, je remarquerai seulement que les ressemblances que nous avons trouvées entre ce pays & les Isles de la mer du Sud, relativement à ces différens objets, sont une forte preuve que tous ces Insulaires ont la même origine, & que leurs ancêtres communs étoient natifs de la même contrée. Chacun de ces peuples croit par tradition que ses pères vinrent, il y a très-long-temps, d'un autre pays, & ils pensent tous, d'après cette même tradition, que ce pays s'appelloit *Heawise ;* mais la conformité des langages paroît établir ce fait d'une manière inconteftable. J'ai déja remarqué que Tupia se faisoit parfaitement entendre des Zélandois, lorsqu'il leur parloit dans la langue de son propre pays. Je vais donner un échantillon de cette ressemblance, en rapportant différens mots des deux langues

ANNÉE 1770. Mars.

suivant le dialecte des Isles septentrionales & méridionales dont la *Nouvelle-Zélande* est composée, & on verra que l'idiôme d'*Otahiti* ne diffère pas plus de celui de la *Nouvelle-Zélande*, que les dialectes des deux Isles de ce dernier pays, ne diffèrent l'un de l'autre.

FRANÇOIS.	NOUVELLE-ZÉLANDE. *Isle du Nord.*	*Isle du Sud.*	OTAHITI.
un chef,	eareete,	eareete,	earee.
un homme,	taata,	taata,	taata.
une femme,	whahine,	whahine,	ivahine.
la tête,	eupo,	heaowpoho,	eupo.
les cheveux,	macauwe,	heoo-oo,	roourou.
l'oreille,	terringa,	hetaheyei,	terrea.
le front,	erai,	heai,	erai.
les yeux,	mata,	hemata,	mata.
les joues,	paparinga,	hepapaeh,	paparea.
le nez,	ahewh,	heeih,	ahew.
la bouche,	hangoutou,	hegaowai,	outou.
le menton,	ecouwai,	hakaoewai,	
le bras,	haringaringa,		rema.
le doigt,	maticara,	hermaigawh,	mancow.
le ventre,	ateraboo,		oboo.
le nombril,	apeto,	heeapeto,	peto.
venez ici,	haromai,	heromai,	harromai.
poisson,	heica,	heica,	eyea.
écrevisse de mer,	kooura,	kooura,	tooura.
cocos,	taro,	taro,	taro.

ANNÉE 1770.

Mars.

FRANÇOIS.	NOUVELLE-ZÉLANDE. *Isle du Nord.*	*Isle du Sud.*	OTAHITI.
pommes de terre douces,	cumala,	cumala,	cumala.
ignames,	tuphwhe,	tuphwhe,	tuphwhe.
oiseaux,	mannu,	mannu,	mannu.
non,	kaoura,	kaoura,	oure.
un,	tahai,		tahai.
deux,	rua,		rua.
trois,	torou,		torou.
quatre,	ha,		hea.
cinq,	rema,		rema.
six,	ono,		ono.
sept,	etu,		hetu.
huit,	warou,		warou.
neuf,	iva,		heva.
dix,	angahourou,		ahourou.
la dent,	hennihew,	heneaho,	nihio.
le vent,	mehow;		mattai.
un voleur,	amootoo,		teto.
examiner,	mataketake,		mataitai.
chanter,	ehcara,		heiva.
mauvais,	keno,	keno,	eno.
arbres,	eratou,	eratou,	eraou.
grand-père,	toubouna,	toubouna,	toubouna.
comment appellez-vous ceci ou cela.	owy terra,		owy terra.

IL est démontré par ce vocabulaire; que la langue de la *Nouvelle-Zélande* & celle d'*Otahiti*, sont radicalement

Année 1770. Mars.

les mêmes. Celles des parties septentrionale & méridionale de la *Nouvelle-Zélande* diffèrent sur-tout par la prononciation, ainsi qu'on voit les mêmes mots Anglois prononcés différemment dans le Comté de *Middlesex* & celui d'*Yorck*. D'ailleurs les mots en usage dans ces deux cantons, que nous venons de rapporter, n'ayant pas été écrits par la même personne, il est possible que l'une ait employé plus de lettres que l'autre pour exprimer le même son.

Je dois observer aussi que c'est le génie de la langue, sur-tout dans la partie méridionale de la *Nouvelle-Zélande*, de mettre des articles devant les noms, ainsi que nous y plaçons *le*, *un*, &c. Les articles dont ils se servent communément sont *he* ou *ko*; c'est encore un usage commun parmi eux, d'ajouter le mot *oeia* après un autre mot, comme une répétition de la même chose, sur-tout s'ils répon-

dent à une queſtion ; ainſi que nous diſons, *oui vraiment*, *certainement*, *en vérité*. D'après cette pratique, nos Officiers, qui ne jugeoient des mots que par l'oreille, ſans pouvoir appliquer une ſignification à chaque ſon, formèrent des mots d'une longueur énorme. Je vais faire entendre ceci par un exemple.

ANNÉE 1770. Mars.

DANS la *Baie des Iſles* il y en a une remarquable qui eſt appellée par les naturels du pays *matuaro*. Un de nos Officiers ayant demandé le nom de cette Iſle, un Indien répondit en y ajoutant la particule, *Kematuaro* ; l'Officier n'entendant qu'imparfaitement, répéta ſa queſtion, & le Zélandois réitéra ſa réponſe, en ajoutant *oeia*, ce qui fit le mot *kematuarooeia* ; il arriva de-là que dans le livre du Lok, je trouvai *matuaro* transformé en *cumettiwarroweia*. La même mépriſe pourroit arriver à un Etranger arrivé parmi

Année 1770. Mars.

nous. Suppoſons qu'un habitant de la *Nouvelle-Zélande* ſoit à *Hackney* & qu'il demande « quel village eſt-ce ici » on lui répondroit « c'eſt *Hackney* ». Suppoſons encore qu'il réitère la même queſtion avec un air d'incertitude & de doute, on pourroit lui dire « oui vraiment c'eſt *Hackney* ». Si le Zélandois ſavoit écrire, & qu'il fît un journal pour l'inſtruction de ſes compatriotes, il y mettroit que pendant ſa réſidence parmi nous, il a été au village appellé « *ouivraimentc'eſthackney* ». Les Inſulaires de la mer du Sud emploient les articles *te* ou *ta* au lieu du *he* ou du *ko* des Zélandois ; mais ils ſe ſervent également du mot *oeia*, & lorſque nous commençâmes à apprendre la langue, nous tombâmes par-là dans pluſieurs mépriſes ridicules.

En admettant que le même pays a peuplé originairement ces Iſles, ainſi que celles des Mers du Sud, il reſtera

toujours à sçavoir quel est ce pays. Nous pensons unanimement que ces peuples ne viennent pas de l'Amérique, qui est située à l'Est de ces contrées; & à moins qu'il n'y ait au Sud un continent d'une médiocre étendue, il s'ensuivra donc qu'ils viennent de l'Ouest.

ANNÉE 1770. Mars.

NOTRE navigation a certainement été défavorable aux idées qu'on s'étoit formées d'un continent méridional, puisque nous avons parcouru sans le trouver au moins les trois quarts des positions dans lesquelles on suppose qu'il existe. Tasman, Juan Fernandès, Lhermite, Commandant d'une Escadre Hollandoise, Quiros & Roggewin sont les principaux Navigateurs dont on ait cité l'autorité dans cette occasion, & le voyage de l'*Endeavour*, a démontré que la terre vue par ces marins, ne faisoit pas partie d'un continent, comme on l'a cru. Il a aussi entièrement détruit les argumens physi-

ANNÉE 1770. Mars.

ſiques dont on s'eſt ſervi pour prouver que l'exiſtence d'un continent méridional étoit néceſſaire à la conſervation de l'équilibre entre les deux hémiſphères; car ſur ce principe, ce que nous avons déja prouvé n'être que de l'eau, rendroit trop léger l'hémiſphère méridional. Dans notre route au Nord, après avoir doublé le Cap *Horn*, lorſque nous étions au 40ᵈ de latitude, notre longitude étoit de 110ᵈ, & à notre retour au Sud, après avoir quitté *Ulietea*, quand nous nous retrouvâmes au 40ᵈ de latitude, notre longitude étoit de 145ᵈ; la différence eſt donc de 35ᵈ. Lorſque nous fûmes au 30ᵈ de latitude Nord & Sud, la différence de longitude entre les deux routes étoit de 21ᵈ; cette différence reſta la même juſqu'à ce que nous fuſſions deſcendus au 20ᵈ de latitude; mais un ſimple coup-d'œil ſur la carte fera mieux entendre ceci que la deſcription la plus détaillée. Cependant com-

me on trouvera dans cette carte un grand eſpace qui s'étend juſqu'aux Tropiques & qui n'a été ni viſité par nous, ni par aucun Navigateur de notre connoiſſance, & comme on verra d'ailleurs qu'il y a aſſez de place pour un cap d'un continent méridional qui s'étendroit au Nord dans une latitude Sud fort avancée, je vais donner les raiſons qui me portent à croire qu'au Nord du 40ᵈ de latitude Sud, il n'y a point de cap d'aucun continent méridional.

ANNÉE 1770. Mars.

MALGRÉ ce qu'on trouve dans les Mappemondes de quelques Géographes, & ce qui a été dit par M. Dalrymple relativement à Quiros, il eſt hors de toute probabilité qu'il ait vu aucunes marques d'un continent au Sud des deux Iſles qu'il découvrit au 25 ou 26ᵈ de latitude, & que je ſuppoſe pouvoir être ſituées entre le 130ᵈ & le 140ᵈ de longitude Oueſt; il paroît encore moins vraiſemblable qu'il ait décou-

ANNÉE 1770. Mars.

vert quelque chose qui, dans son opinion, fût un signe connu ou indubitable d'une pareille terre; car si cela étoit il auroit certainement fait voile au Sud pour la chercher, & en admettant que l'indication fut infaillible, il auroit dû la trouver par cette voie. La découverte d'un continent méridional étoit le premier objet du voyage de Quiros, & personne ne paroît l'avoir eu plus à cœur que lui; de sorte que s'il a été au 26ᵈ de latitude Sud & au 146ᵈ de longitude Ouest, où M. Dalrymphe a placé les Isles découvertes par ce Navigateur, on peut justement en conclure qu'il n'y a aucune partie de continent méridional qui s'étende à cette latitude.

D'APRÈS la relation du voyage de Roggewin, il ne paroîtra pas moins évident, je pense, qu'entre le 130ᵈ & le 150ᵈ de longitude Ouest, il n'y a point de continent au Nord du 35ᵈ de

latitude Sud. M. Pingré a inféré un extrait du voyage de Roggewin, & une carte des mers du Sud, dans un Traité du paffage de Vénus fur le difque du Soleil qu'il étoit allé obferver; & fur des raifons qu'on peut voir détaillées dans fon ouvrage, il fuppofe qu'après avoir trouvé l'Ifle *Eafter*, qu'il place au 28^{d} $\frac{1}{2}$ de latitude Sud & au 123^{d} de longitude Oueft, ce Navigateur gouverna au S. O. jufqu'au 34^{d} S., & enfuite à l'O. N. O. : & fi effectivement ce fut-là fa route, il eft prouvé fans replique qu'il n'y a point de continent au Nord du 35^{d} Sud. Il eft vrai que M. Dalrymple dit que fa route fut différente, & que de l'Ifle *Eafter*, il porta N. O. en fuivant enfuite une direction qui eft à peu près la même que celle de le Maire; mais il me paroît hors de toute probabilité qu'un homme qui, à fa propre requête, avoit été envoyé pour découvrir un continent méridional, ait pris une route par laquelle le

Année 1770. Mars.

Maire avoit déja prouvé qu'on ne pouvoit point en trouver ; il faut cependant avouer qu'il eſt impoſſible de déterminer d'une manière sûre quelle fut la route de Roggewin, parce que dans les relations qui ont été publiées de ſon voyage, on n'a fait mention ni des longitudes ni des latitudes. Quant à moi, dans ma route, ſoit au Nord, au Sud ou à l'Oueſt, je n'ai rien apperçu que j'aie pu prendre pour un ſigne de terre, ſi ce n'eſt peu de jours avant de découvrir la côte orientale de la *Nouvelle-Zélande*. Il eſt vrai que j'ai vu ſouvent de grandes troupes d'oiſeaux, mais c'étoient ordinairement des oiſeaux qu'on trouve à une diſtance très-éloignée des côtes ; il eſt vrai encore que j'ai rencontré fréquemment des monceaux de goëmons ; mais je ne ſaurois pas en conclure qu'il y eût quelque terre dans le voiſinage, parce que j'ai appris, à n'en pouvoir douter, qu'une quantité conſidérable deſêves, appellées *Ox-*

Eyes (*Yeux-de-bœuf*) & qui ne croiſſent que dans les Iſles de l'Amérique, ſont jettées toutes les années ſur la côte d'*Irlande*, laquelle en eſt éloignée de douze cens lieues.

VOILA les raiſons ſur leſquelles je me fonde pour avancer qu'il n'y a point de continent au Nord du 40^{d} de latitude Sud; je ne puis pas affirmer également qu'il n'y en ait point au Sud par-delà le 40^{d}; mais je ſuis ſi éloigné de vouloir décourager les entrepriſes qu'on pourroit faire encore pour réſoudre enfin une queſtion qui a été long-tems l'objet de l'attention de pluſieurs Nations, que mon voyage ayant réduit à un ſi petit eſpace l'unique ſituation poſſible d'un continent de l'hémiſphère méridional au Nord du 40^{d} de latitude, ce ſeroit dommage de laiſſer plus long-tems cette portion du globe ſans l'examiner, d'autant qu'une expédition faite pour cet objet, pro-

ANNÉE 1770. Mars.

cureroit probablement de grands avantages. On réfoudroit d'abord la queftion principale fi long-tems incertaine, & quand on ne trouveroit point de continent, on pourroit découvrir dans les régions du Tropique de nouvelles Ifles, parmi lefquelles il y en a vraifemblablement beaucoup qui n'ont été encore reconnues par aucun vaiffeau d'Europe. Tupia nous a fait de tems en tems la defcription de plus de centtrente de ces Ifles, & dans une carte qu'il a tracée lui-même, il en a placé jufqu'à foixante-quatorze.

Fin du fecond Livre.

RELATION



RELATION D'UN VOYAGE FAIT AUTOUR DU MONDE,

Dans les Années 1769, 1770 & 1771.

Par JACQUES COOK, *commandant le Vaiſſeau du Roi l'*Endeavour.



LIVRE III.

CHAPITRE PREMIER.

Traverſée de la Nouvelle-Zélande *à la* Baie de Botanique *ſur la Côte orientale de la* Nouvelle - Hollande, *appellée aujourd'hui* Nouvelle - Galles méridionale. *Différens incidens qui*

nous y arrivèrent. Description du Pays & de ses Habitans.

ANNÉE 1770. Mars.

APRÈS avoir fait voile le 31 Mars 1770, du Cap *Farewell* (*d'adieu*), situé au 40d 33′ de latitude Sud & au 186d de longitude occidentale, nous portâmes à l'Ouest, avec une brise fraîche du N. N. E. & le 2 Avril à midi, nous reconnûmes, par des observations, que nous étions au 40d de latitude, & que notre longitude du Cap *Farewell* étoit de 2d 31′ Ouest.

Avril.

LE matin du 9, étant au 38d 29′ de latitude Sud, nous vîmes un oiseau du Tropique; ce qui est fort extraordinaire dans une latitude si avancée.

LE 10 au matin, étant au 38d 51′ de latitude Sud, & au 202d 43′ de longitude Ouest, nous trouvâmes que la variation de l'aiguille étoit par l'amplitude de 11d 25′ E., & par l'azimuth de 11d 20′.

LE matin du 11, elle étoit de 13^d 48′, c'est-à-dire, deux dégrés & demi de plus que la veille, quoique je m'attendiffe à la trouver moindre.

ANNÉE 1770. Avril.

DANS le courant de la journée du 13, étant par 39^d 23′ de latitude Sud, & 204^d 2′ de longitude Oueft, je trouvai que la déclinaifon de l'aiguille étoit de 12^d 27′ E.; & le matin du 14, elle n'étoit plus que de 11^d 30′; nous vîmes ce jour-là quelques poiffons volans. Nous apperçûmes le 15, un œuf & une mouette, & comme ces oifeaux ne s'éloignent jamais beaucoup de terre, nous continuâmes à fonder toute la nuit fans trouver de fond à 130 braffes. Le 16, à midi, nous étions par 39^d 45′ de latitude Sud & 208^d de longitude Oueft. Sur les deux heures le vent fauta à l'O. S. O; fur quoi nous virâmes de bord, & portâmes au N. O. bientôt après, un petit oifeau de terre vint fe percher fur les agrès, mais nous

Année 1770. Avril.

n'avions point de fond à 120 brasses. A huit heures nous virâmes vent-arrière, & nous gouvernâmes au Sud jusqu'à minuit, alors nous virâmes une troisième fois, & nous portâmes au N. O. jusqu'à quatre heures du matin du 17. Ayant une brise fraîche de l'O. S. O. avec des raffales & un tems brumeux, nous remîmes le cap au Sud jusqu'à neuf heures. Alors le tems s'éclaircit, & comme nous n'avions que peu de vent, nous eûmes occasion de faire plusieurs observations sur le Soleil & la Lune, dont le résultat moyen donna, 207^{d} 56′ O. pour notre longitude; notre latitude à midi, étoit de 39^{d} 36′ S. Nous eûmes dès ce moment un vent fort du Sud & une grosse mer du même côté; ce qui nous obligea d'abattre nos voiles pendant la nuit, excepté la misaine & celle d'artimon; nous sondions de deux en deux heures, mais nous ne trouvâmes point de fond par 120 brasses.

Année 1770. Avril.

Le 18, dans la matinée, nous vîmes deux poules *de Port-Egmont* & une pintade, ſignes certains du voiſinage de la terre; & en effet, ſuivant notre eſtime, nous ne devions pas en être fort éloignés; car notre longitude n'étoit qu'un dégré à l'Oueſt du côté oriental de la terre de *Van-Diemen*, d'après la poſition que leur a aſſignée Taſman, & que nous ne pouvons pas accuſer d'erreur, dans une traverſée auſſi courte que celle qui ſe trouve de cette terre à la *Nouvelle-Zélande*, & ſuivant notre latitude, nous n'étions pas à plus de cinquante ou cinquante-cinq lieues du lieu d'où il partit. Nous eûmes tout le jour des raffales fréquentes & de groſſes lames. Le 19, à une heure du matin, nous mîmes à la cape, & nous ſondâmes, ſans trouver de fond par 130 braſſes: à ſix heures nous vîmes une terre qui s'étendoit du N. E. à l'O. à la diſtance de cinq ou ſix lieues, nous avions alors

huit brasses d'eau, fond de sable fin.

ANNÉE 1770. Avril.

Nous continuâmes à porter à l'Ouest avec un vent de S. S. O. jusqu'à huit heures, que nous forçâmes de voiles, & nous longeâmes la côte N. E., en gouvernant sur la terre la plus orientale que nous vissions. Nous étions alors au 37d 58' de latitude Sud, & au 210d 39' de longitude Ouest. Je jugeai que la pointe la plus Sud de la terre qui fut en vue, & qui nous restoit à l'O. ¼ S. O. étoit située au 38d de latitude, & au 211d 7' de longitude; je lui donnai le nom de *Pointe Hicks*, parce que M. Hicks, mon premier Lieutenant, la découvrit le premier. On n'appercevoit point de terre au Sud de cette pointe, quoique le tems fût très-clair de ce côté, & que par notre longitude comparée avec celle de Tasman, non telle qu'on la trouve dans les cartes imprimées, mais dans les extraits du Journal de ce Naviga-

teur, publiés par Rembrantse; le milieu de la terre de *Van-Diemen*, dût nous rester directement au Sud : en effet, la profondeur de la mer diminuant tout-à-coup, dès que le vent fut calmé, j'avois lieu de croire que ma conjecture étoit fondée; cependant, comme je ne l'ai pas vérifié, & que j'ai trouvé la côte, s'étendant au N. E. & S. O. ou même un peu plus à l'Est, je ne peux pas déterminer si elle est jointe à la terre de *Van-Diemen*, ou si elle en est séparée.

A midi, nous étions au $37^d\ 50'$ de latitude, & au $210^d\ 29'$ de longitude Ouest. Les dernières terres s'étendoient du N. O. à l'E. N. E., & une pointe qu'on y remarque aisément, nous restoit au N. 201^d E. à environ quatre lieues. Cette pointe s'élève en mondrain rond, qui ressemble beaucoup au *Ram-ead*, (*Tête du Belier*), qui est à l'entrée du goulet de *Plymouth*,

ANNÉE 1770. Avril.

c'eſt pour cela que je lui donnai le même nom. La variation de l'aiguille par un azimuth, étoit le matin de 3^{d} 71' E. Ce que nous avions vu de la terre, nous parut être bas & uni; la côte de la mer étoit d'un ſable blanc, mais le pays dans l'intérieur, étoit couvert de verdure & de bois. A une heure, nous vîmes trois trombes à la fois : il y en avoit deux entre nous & la côte, & la troiſième étoit à notre bas bord à quelque diſtance. Ce phénomène eſt ſi connu, qu'il n'eſt pas néceſſaire d'en donner ici une deſcription particulière.

A ſix heures du ſoir, nous fîmes petites voiles & nous mîmes à la cape pendant la nuit, ayant 56 braſſes d'eau, fond de ſable fin. La terre la plus ſeptentrionale que nous euſſions en vue, nous reſtoit N. $\frac{1}{4}$ N. E. $\frac{1}{2}$ E., & nous avions à l'Oueſt, à deux lieues de diſtance, une petite Iſle qui eſt tout près d'une

pointe ſur la grande terre. On peut reconnoître cette pointe, que j'appelai *Cap Howe*, par le gîſement de la côte, qui eſt Nord d'un côté, & Sud Oueſt de l'autre. On peut encore la reconnoître au moyen de quelques collines rondes qui ſe trouvent préciſément derrière.

NOUS mîmes à la cape pendant la nuit, & le 20, à quatre heures du matin, nous fîmes voiles le long de la côte au Nord. A ſix heures, la terre la plus ſeptentrionale que nous viſſions, nous reſtoit au N. N. O., & nous étions alors à quatre lieues du rivage. Nous nous trouvâmes à midi au 36^d $51'$ latitude Sud, au 209^d $53'$ de longitude Oueſt, & à environ trois lieues de la côte. Le tems étant clair, nous vîmes diſtinctement le pays; il préſente un coup-d'œil agréable; la terre eſt médiocrement élevée & entrecoupée par des collines & des val-

lées, des hauteurs & des plaines ; il y a un petit nombre de prairies de peu d'étendue, & qui sont en général couvertes de bois. La pente des collines & des hauteurs est douce, & les sommets n'en sont pas très-hauts. Nous continuâmes à porter au Nord le long de la côte, avec un vent du Sud ; dans l'après-midi, nous vîmes de la fumée en plusieurs endroits ; ce qui ne nous permit pas de douter que le pays ne fût habité. A six heures du soir, nous fîmes de petites voiles & nous sondâmes ; nous trouvâmes 44 brasses d'eau, fond de beau sable ; nous voguâmes à petites voiles jusqu'à minuit ; alors nous mîmes en panne pour le reste de la nuit, ayant 19 brasses d'eau.

NOUS remîmes à la voile le 21, à quatre heures du matin, étant éloignés de terre d'environ cinq lieues ; à six heures, nous étions en travers d'une haute montagne située près de

la côte, & que j'appellai *Mont-Dromadaire*, à cause de sa figure. Au-dessous de cette montagne, la côte forme une pointe, à laquelle je donnai le nom de *Pointe-Dromadaire;* on trouve au-dessus de cette pointe, un mondrain qui se termine en pic. Nous étions alors au 36^d 18′ de latitude Sud, & au 209^d 55′ de longitude Ouest, & la variation de l'aiguille étoit de 10^d 42′ E.

ANNÉE 1770. Avril.

ENTRE dix & onze heures, nous fîmes, M. Green & moi, plusieurs observations du soleil & de la lune, dont le résultat moyen donna 209^d 17′ de longitude O. Par une observation faite la veille, nous avions trouvé que notre longitude étoit de 210^d 9′ Ouest, dont en déduisant 20′, il restera 209^d 49′ pour la longitude du vaisseau, à midi ce même jour : en prenant le terme moyen de cette quantité & de celle que nous trouvâmes par l'observation

du 21, on aura 209^{d} 33′ pour la longitude de la côte.

ANNÉE 1770. Avril.

A midi, notre latitude étoit de 35^{d} 49′ S., le Cap *Dromadaire* nous restoit au S. 30^{d} O. à douze lieues de distance, & nous avions au N. O. $\frac{1}{4}$ O., à cinq ou six lieues, une baie ouverte dans laquelle il y a trois ou quatre petites Isles. Cette baie n'offroit en apparence que peu d'abri contre les vents de mer, c'étoit cependant le seul endroit de toute la côte où nous pussions espérer de trouver un mouillage. Nous gouvernâmes toujours le long de la côte au N. $\frac{1}{4}$ N. E., & N. N. E. jusqu'à la distance d'environ trois lieues, & nous apperçûmes de la fumée en plusieurs endroits près de la grève. A cinq heures du soir nous étions en travers d'une pointe de terre, qui forme un rocher coupé à pic, & que j'appellai pour cela *Pointe Upright*. Lorsque

cette pointe nous restoit exactement à l'Ouest, à environ deux lieues, notre latitude étoit de 35^{d} 35'S.; nous avions alors environ 31 brasses d'eau, fond de sable. A six heures du soir, le vent tomba, & nous gagnâmes le large à l'E. N. E. La terre la plus septentrionale que nous eussions en vue nous restoit au N. $\frac{1}{4}$ N. E. $\frac{1}{2}$ E. Ayant à minuit 70 brasses d'eau, nous mîmes à la cape jusqu'à quatre heures du matin du 22, & nous fîmes voile vers la terre, mais aux premiers rayons du jour, nous nous trouvâmes à-peu-près au même point où nous étions la veille à cinq heures du soir; ce qui nous montra que la marée ou un courant nous avoit fait dériver pendant la nuit de trois lieues vers le Sud. Nous gouvernâmes ensuite le long de la côte au N. N. E. avec une petite brise du S. O. Nous étions si près de la terre, que nous distinguions sur le rivage plusieurs habitans qui nous parurent être d'une

ANNÉE 1770. Avril.

Année 1770. Avril.

couleur noirâtre ou d'un brun très-foncé. A midi, notre latitude, par observation, étoit de 35^d $27'$ S., & notre longitude de 209^d $23'$ Oueſt; le Cap *Dromadaire* nous reſtoit au S. 28^d O., à dix-neuf lieues; & nous avions au N. 32^d $30'$ O., une montagne à pic, facile à diſtinguer, qui reſſemble à un colombier quarré avec un dôme au ſommet, & à laquelle je donnai pour cela le nom de *pigeon-houſe* (*Colombier*); une petite Iſle baſſe, ſituée au-deſſous de la côte tout près du rivage, nous reſtoit auſſi au N. O. à deux ou trois lieues de diſtance. Lorſque dans la matinée je découvris cette Iſle pour la première fois, ſa ſituation me faiſoit eſpérer que le vaiſſeau trouveroit par derrière un mouillage; mais quand nous en approchâmes, je reconnus qu'un bateau ne pouvoit pas même y atterrir en ſûreté. J'aurois cependant entrepris d'envoyer une chaloupe à terre, ſi le vent n'avoit pas tourné à cette direction, avec de

grosses lames du S. E. qui rouloient sur la terre ; ce que nous avions observé constamment depuis notre arrivée dans ce parage. La côte étoit par-tout médiocrement élevée & formoit alternativement des pointes de rochers & des grèves de sable. Mais dans l'intérieur du pays, entre le mont *Dromadaire* & le *Colombier*, nous vîmes de hautes montagnes, toutes couvertes de bois, à l'exception de deux. Ces deux montagnes sont situées dans l'intérieur des terres, derrière le *Colombier* ; on voit distinctement qu'elles sont applaties au sommet, & la partie du contour que nous appercevions étoit formée de rochers escarpés. Les arbres qui, presque partout, couvrent ce pays, nous parurent gros & élevés. Nous trouvâmes ce jour-là que la variation étoit de 9ᵈ 50′ E. ; & pendant les deux derniers jours notre latitude, calculée par observation, étoit de douze à quatorze milles au Sud de l'estime du vaisseau ;

Année 1770. Avril.

ce qui probablement n'avoit d'autre cauſe que l'action d'un courant qui portoit dans cette direction. Sur les quatre heures de l'après-midi, étant à cinq lieues de terre, nous virâmes de bord & nous prîmes le large au S. E. & E.; le vent ayant ſauté pendant la nuit de l'E. au N. E. & au N., nous revirâmes ſur les quatre heures du matin du 23, & nous naviguâmes vers la côte, dont nous étions alors éloignés de neuf ou dix lieues. A huit heures, le vent commença à s'abattre, & bientôt après nous eûmes calme. A midi, notre latitude, calculée par obſervation, étoit de 35^d 38', & notre diſtance de la terre d'environ ſix lieues. Le Cap *Dromadaire* nous reſtoit au S. 37^d O. à dix-ſept lieues, & le *Colombier* au N. 40^d O.; nous avions 74 braſſes d'eau. Dans l'après-midi, nous eûmes par intervalles des fraîcheurs & des calmes juſqu'à ſix heures du ſoir, qu'il s'éleva une briſe au N. $\frac{1}{4}$ N. O. Nous étions en ce moment

moment à quatre ou cinq lieues de la côte, & la sonde rapportoit 70 brasses. Le *Colombier* nous restoit au N. 45^d O.; le Mont *Dromadaire* au S. 30^d O., & la terre la plus septentrionale que nous eussions en vue au N. 19^d E.

ANNÉE 1770. Avril.

NOUS portâmes au N. E. avec une petite brise du N. O. jusqu'à midi du lendemain 24 : nous virâmes alors & mîmes le cap à l'Ouest. Notre latitude, par observation, étoit de 35^d 10′ S., & notre longitude de 208^d 51′ O. Une pointe de terre que j'avois découverte le jour de Saint-George, & à laquelle je donnai pour cela le nom de Cap *George*, nous restoit à dix-neuf milles à l'Ouest; & le *Colombier* dont j'ai estimé la latitude à 35^d 19′ S., & la longitude à 209^d 42′ O. nous restoit au S. 75^d O. Nous avions trouvé le matin que la variation de l'aiguille, par amplitude, étoit de 7^d 50′ E., &, par azimuth, de 7^d 54′ E. Nous eûmes

ANNÉE 1770. Avril.

une petite brise du N. O. depuis midi jusqu'à trois heures; elle sauta alors à l'Ouest, & nous virâmes pour porter au Nord. A cinq heures du soir, nous étions à cinq ou six lieues de la côte, le *Colombier* nous restant à l'O. S. O. à environ neuf lieues de distance, & nous avions 86 brasses d'eau. A huit heures, nous eûmes du tonnerre & des éclairs avec des raffales pesantes, & nous mîmes à la cape par 120 brasses.

LE 25, à trois heures du matin nous profitâmes d'un vent frais de S. O. & nous fîmes encore voile vers le Nord. A midi, nous étions au $34^{d}\,22'$ de latitude S., & au $208^{d}\,36'$ de longitude O., à trois ou quatre lieues de la côte. Depuis le midi de la veille & dans le courant de la journée, nous avançâmes de quarante-cinq milles au N. E., & nous vîmes près de la grève de la fumée en plusieurs endroits. A

environ deux lieues au Nord du Cap *George*, la côte sembloit former une baie, qui promettoit un abri contre les vents de N. E. ; mais comme nous avions l'avantage du vent, je ne pouvois pas aller la reconnoître sans louvoyer, ce qui m'auroit coûté plus de tems que je ne voulois en employer. Je donnai à la pointe septentrionale de cette baie, à raison de sa figure, le nom de *Long-Nose* (*Long Nez ;*) elle est située au 35^{d} 6′ de latitude, & à environ huit lieues au Nord de celle-ci, il y a une autre pointe, que j'appellai *Red-Point* (*Pointe Rouge*), eu égard à la couleur de la terre ; elle est située au 34^{d} 29′ de latitude & au 208^{d} 45′ de longitude O. On trouve au N. O. de la *Pointe Rouge*, & un peu dans l'intérieur des terres, une colline ronde dont le sommet a la figure de la forme d'un chapeau. Nous eûmes dans l'après-midi une petite brise du N. N. O. jusqu'à cinq heures du soir, & en-

Année 1770. Avril.

suite calme; nous étions à trois ou quatre lieues de la côte, & nous avions 48 brasses d'eau. La variation de l'aiguille, par azimuth, étoit de 8d 48′ E., & les dernières terres s'étendoient du N. E. ¼ N. au S. O. ¼ S. Avant la fin du jour, nous vîmes le long de la côte de la fumée en plusieurs endroits, & ensuite du feu deux ou trois fois. Pendant la nuit, nous eûmes calme & nous fûmes chassés par les vagues jusqu'à une heure du matin; il s'éleva alors une brise de terre, avec laquelle nous gouvernâmes au N. E., ayant alors 38 brasses d'eau. A midi, elle sauta au N. E. ¼ N., nous étions au 34d 10′ de latitude S. & au 208d 27′ de longitude O.; la terre qui s'étend du S. 37d O. au N. ½ E. étoit à environ cinq lieues de distance: il y a dans cette latitude quelques roches blanches, qui s'élèvent perpendiculairement de la mer à une hauteur considérable. Nous prîmes le large; nous virâmes ensuite,

& nous courûmes ſur la terre juſqu'à ſix heures ; nous en étions éloignés dans ce moment-là de quatre ou cinq milles, & la ſonde donnoit 50 braſſes. Les dernières terres couroient du S. 28d O. au N. 25d 30' E. ; nous revirâmes & prîmes le large une ſeconde fois juſqu'à minuit ; enſuite nous virâmes de bord & portâmes vers la côte juſqu'à quatre heures du matin, du 27, où nous fîmes une bordée au large juſqu'à la pointe du jour ; pendant tout ce tems, la variation des vents nous fit dériver. Nous reſtâmes à la diſtance d'environ quatre ou cinq milles de la côte, juſqu'à l'après-midi, & nous n'en étions plus éloignés que de deux milles, lorſque je mis en mer la pinaſſe & l'eſquif pour tâcher de débarquer ; mais la pinaſſe faiſoit tant d'eau que je fus obligé de la faire remonter à bord. Nous vîmes pluſieurs habitans marcher à grands pas ſur la côte, & quatre d'entr'eux portoient un petit canot

ANNÉE 1770. Avril.

ſur leurs épaules. Nous nous flattions qu'ils alloient le lancer à l'eau pour s'approcher de notre vaiſſeau ; nous fûmes bientôt détrompés, & je réſolus d'aller à terre dans l'eſquif avec autant d'hommes qu'il en pourroit contenir. Je m'embarquai donc, accompagné ſeulement de MM. Banks & Solander, de Tupia & de quatre rameurs, & nous voguâmes vers l'endroit de la côte où étoient raſſemblés les Indiens : il y avoit près d'eux quatre petits canots au bord de la mer. Les Indiens s'aſſirent ſur les rochers, & ſembloient attendre notre débarquement ; mais, à notre grand regret, ils s'enfuirent dans les bois, dès que nous fûmes à un quart de mille d'eux. Nous perſiſtâmes pourtant dans le deſſein d'aller à terre pour tâcher d'obtenir une entrevue avec eux ; mais nous trouvâmes une ſi grande houle, briſant ſur chaque partie du rivage, qu'il nous fut tout-à-fait impoſſible de débarquer avec

notre petit bateau. La néceſſité nous obligea de nous borner à examiner les objets que nous appercevions de la mer. Les pirogues, vues de plus près, nous parurent reſſembler beaucoup aux plus petites de la *Nouvelle-Zélande.* Nous remarquâmes qu'il n'y avoit point de brouſſailles parmi les arbres répandus ſur la côte, leſquels n'étoient pas fort gros; nous reconnûmes pluſieurs de ces arbres pour des palmiers & quelques-uns pour des palmiſtes; après un examen qui ne fit qu'exciter notre curioſité, au lieu de la ſatisfaire, nous fûmes contraints de retourner fort mécontents au vaiſſeau; & ſur les cinq heures du ſoir, nous arrivâmes à bord. Nous eûmes alors calme, & notre ſituation n'étoit point du tout agréable. Nous étions tout au plus à un mille & demi de la côte, & en-dedans de quelques briſans qui ſont ſitués au Sud; mais heureuſement une briſe légère s'éleva de terre & nous mit hors de

ANNÉE 1770. Avril.

danger. Nous portâmes avec cette brise au Nord, & le 28, à la pointe du jour, nous découvrîmes une baie qui sembloit être à l'abri de tous les vents, & dans laquelle je résolus d'entrer avec le vaisseau. La pinasse étant racommodée, je l'envoyai avec le maître pour en sonder l'entrée, pendant que je chicanai le vent, que nous avions debout; à midi, le goulet de la baie nous restoit au N. N. O. à environ un mille de distance; voyant de la fumée sur la côte, nous dressâmes sur le champ nos lunettes, & nous découvrîmes dix Indiens qui, à notre approche, abandonnèrent leur feu & se retirèrent sur une petite éminence, d'où ils pouvoient observer nos mouvements. Bien-tôt après deux pirogues ayant chacune deux hommes à bord vinrent sur la côte précisément au-dessous de cette éminence; les quatre rameurs montèrent au sommet pour joindre leurs compagnons, qui y étoient déja. La pinasse

qui avoit été envoyée en avant pour fonder, approcha de cet endroit, & tous les Indiens, en la voyant, se retirèrent plus avant sur la colline, excepté un seul qui se cacha dans des rochers près du lieu de débarquement. A mesure que la pinasse avançoit le long de la côte, la plupart des habitans prenoient la même route, & se tenoient vis-à-vis du bâtiment à une certaine distance. Quand nos gens revinrent, le maître nous dit que plusieurs de ces Indiens étoient venus sur la grève d'une petite anse qui se trouve dans l'intérieur du havre, & qu'ils l'avoient invité à débarquer, par des signes & des paroles dont il n'entendoit pas la signification; il ajouta qu'ils étoient tous armés de longues piques & d'une piece de bois, dont la forme étoit assez ressemblante à celle d'un cimeterre. Les Indiens, qui n'avoient pas suivi le bateau, s'appercevant que le vaisseau approchoit nous firent plusieurs gestes de

ANNÉE 1770. Avril.

menace & agitèrent leurs armes ; il y en avoit deux, sur-tout, d'une figure singulière; leurs visages sembloient être couverts d'une poudre blanche, & leurs corps étoient peints de larges raies de la même couleur, qui, passant obliquement sur la poitrine & sur le dos, avoient la forme des bandoulières de nos soldats : ils portoient aussi sur leurs jambes & leurs cuisses des raies de la même espece, qui ressembloient à de larges jarretières. Chacun de ces hommes tenoit dans sa main l'arme d'environ deux pieds & demi de long, que le maître nous avoit décrite comme un cimeterre. Il nous parut qu'ils parloient entr'eux avec beaucoup de chaleur.

NOUS continuâmes à porter sur la baie, & l'après-midi, nous mîmes à l'ancre par 6 brasses, au-dessous de la côte méridionale, à environ deux milles en-dedans de l'entrée, la pointe Sud nous restant au S. E. & la pointe

Nord, à l'Eſt. En avançant, nous découvrîmes ſur les deux pointes de la baie, quelques huttes & pluſieurs naturels du pays ; hommes, femmes & enfans. Nous vîmes au-deſſous de la pointe du Sud, quatre petites pirogues, ayant chacune à bord, un homme qui ſembloit fort occupé à harponner du poiſſon avec une grande pique ; peu s'en fallut qu'ils ne ſe haſardaſſent à paſſer au milieu de la houle, & ils étoient ſi attentifs à leur ouvrage, que, lorſque le vaiſſeau paſſa à un quart de mille d'eux, ils tournèrent à peine les yeux. Peut-être que le bruit des vagues les avoit aſſourdis, ou que leur attention, entièrement fixée ſur leur pêche, ils ne virent & n'entendirent rien quand nous paſsâmes.

LE vaiſſeau avoit mis à l'ancre vis-à-vis d'un petit village, composé de ſix à huit maiſons. Tandis que nous nous préparions à remonter à bord le ba-

Année 1770. Avril.

teau, nous vîmes ſortir du bois une vieille femme, ſuivie de trois enfans; elle portoit des fagots à brûler, & chacun des enfans avoit auſſi ſa petite charge; lorſqu'elle s'approcha des maiſons, trois autres enfans, plus jeunes que les premiers, vinrent à ſa rencontre. Elle regardoit ſouvent du côté du vaiſſeau; mais elle ne témoignoit ni crainte ni ſurpriſe. Peu de tems après, elle alluma du feu, & les quatre pirogues arrivèrent de la pêche. Les hommes débarquèrent, & après avoir tiré leurs canots à terre, ils ſe mirent à apprêter leur dîner ſans paroître s'embarraſſer de nous, quoique nous ne fuſſions éloignés que d'un demi-mille. Nous obſervâmes qu'aucun des habitans que nous avions vus, ne portoit le moindre vêtement; la vieille femme n'avoit pas même une feuille de figuier.

Après-dîner, je fis équiper les bateaux, & nous partîmes du vaiſſeau

accompagnés de Tupia. Nous voulions débarquer dans l'endroit où nous avions apperçu des Indiens, & nous commençions à espérer, que puisqu'ils avoient fait si peu d'attention à l'entrée du vaisseau dans la baie, ils n'en feroient pas davantage à notre arrivée à terre. Nous nous trompions; dès que nous approchâmes des rochers, deux hommes vinrent nous disputer le passage, & les autres s'enfuirent. Chacun des deux champions étoit armé d'une pique d'environ dix pieds de longueur, & d'un bâton court, qu'il sembloit manier comme si c'eût été un instrument qui servît à lancer la pique ou à en faire usage de quelqu'autre manière: ils nous parlèrent d'un ton de voix très-élevé, & dans un langage rude & désagréable, dont, ni Tupia, ni nous, ne comprîmes pas un seul mot. Ils agitoient leurs armes, & sembloient résolus de défendre leur rivage jusqu'à la dernière extrémité, quoiqu'ils ne

ANNÉE 1770. Avril.

fussent que deux, & qu'ils eussent à combattre contre quarante. Je ne pouvois m'empêcher d'admirer leur courage, & comme j'étois bien éloigné de commencer les hostilités, avec des forces si inégales, j'ordonnai aux matelots de cesser de ramer. Nous nous entretînmes par signes l'espace d'un quart-d'heure, & afin de gagner leur bienveillance, je leur jettai des clous, des verroteries & d'autres bagatelles qu'ils acceptèrent, & dont ils parurent fort contens. Je leur fis signe que nous avions besoin d'eau, & je tâchai de les convaincre par tous les moyens que je pus imaginer, que nous ne voulions leur faire aucun mal : ils nous firent quelques gestes que je pris pour une invitation de débarquer; mais lorsque le bateau s'avança, ils parurent de nouveau déterminés à s'y opposer. L'un d'eux sembloit être un jeune homme de dix-neuf ou vingt ans, & l'autre un homme d'un moyen âge;

comme je n'avois pas d'autre ressource, je fis tirer entre les deux, un coup de fusil. Le plus jeune, entendant le bruit de l'explosion, laissa tomber sur le rocher un paquet de lances; mais revenu bientôt de sa frayeur, il les releva avec une grande vivacité. Ils nous lancèrent une pierre, sur quoi j'ordonnai de lâcher un second coup de fusil chargé à petit plomb, qui atteignit aux jambes le plus âgé de ces Indiens: il s'enfuit sur le champ à une des habitations, qui étoit éloignée d'environ cent verges. J'espérois que notre contestation étoit finie, & nous nous hâtâmes de débarquer. Nous étions à peine sortis du bateau, que le blessé revint, & nous nous apperçûmes qu'il n'avoit quitté le rocher qu'afin d'aller chercher une espèce de bouclier pour sa défense. Dès qu'il fut de retour, il nous décocha une javeline, & son camarade en lança une autre; elles tombèrent au milieu de nous, mais heu-

reusement elles ne blessèrent personne.
ANNÉE 1770. Avril.
Nous tirâmes un troisième coup de fusil chargé à petit plomb, sur quoi ils jettèrent une autre javeline, & s'enfuirent ensuite tous deux. Si nous les avions poursuivis, nous en aurions probablement pris un; mais M. Banks nous fit penser que les lances pouvoient être empoisonnées, & je ne crus pas qu'il fût prudent de nous hasarder dans les bois. Nous allâmes alors dans les huttes, & nous trouvâmes les enfans qui s'étoient cachés derrière un bouclier & des écorces : après les avoir examinés, nous les laissâmes dans leur retraite, sans leur faire appercevoir qu'ils avoient été découverts; & en quittant la maison, nous y mîmes quelques verroteries, des rubans, des morceaux d'étoffe & d'autres présents par lesquels nous espérions gagner l'amitié de ces habitans, lorsqu'ils reviendroient, mais nous emportâmes environ cinquante lances que nous y avions trouvées :

trouvées : elles ont de six à quinze pieds de longueur, avec quatre branches comme celles des fouanes, dont chacune est très-pointue & armée d'un os de poisson. Nous remarquâmes qu'elles étoient barbouillées d'une substance visqueuse de couleur verte, ce qui nous confirmoit dans l'opinion qu'elles étoient empoisonnées; mais nous reconnûmes par la suite, que cette conjecture étoit fausse. Il nous parut que les Indiens s'en étoient servi pour prendre du poisson, attendu qu'elles portoient encore des plantes marines. Les pirogues que nous examinâmes sur le rivage, étoient les plus mal travaillées de toutes celles que nous avions vues jusqu'alors, elles avoient de douze à quatorze pieds de long, & étoient faite d'une seule piece d'écorce d'arbre, jointe & attachée aux deux bouts; le milieu restoit ouvert, au moyen de quelques bâtons mis en travers dans l'intérieur, depuis un des côtés jusqu'à

ANNÉE 1770. Avril.

Année 1779. Avril.

l'autre. Nous cherchâmes de l'eau douce, & nous n'en trouvâmes que dans un petit trou qui avoit été creusé dans le sable.

Après nous être rembarqués dans notre bateau, nous portâmes les lances à bord du vaisseau. Nous allâmes alors vers la pointe septentrionale de la baie où nous avions vus plusieurs naturels du pays, lorsque nous y étions entrés; mais elle étoit entièrement déserte. Nous y découvrîmes de l'eau douce, qui sortoit des sommets des rochers, & tomboit en bas dans une mare; mais nous ne pûmes pas en tirer facilement pour notre usage.

J'envoyai, le matin du 29, un détachement de matelots à cet endroit de la côte où nous avions débarqué d'abord. Je leur ordonnai de creuser des trous dans le sable, pour tâcher d'y puiser de l'eau. Bientôt après, j'al-

lai à terre avec MM. Bancks & Solander, & nous trouvâmes un petit courant, qui étoit plus que suffisant pour nous fournir de l'eau.

ANNÉE 1770. Avril.

En visitant la hutte où nous avions vu les enfans, nous fûmes très-mortifiés de trouver qu'on n'avoit pas touché aux verroteries & aux rubans que nous y avions laissés la veille au soir, & de n'appercevoir aucun Indien.

Après avoir envoyé à terre quelques futailles vuides, & laissé un détachement de matelots pour couper du bois, je m'embarquai dans la pinasse, pour sonder & examiner la baie. Pendant mon excursion, je vis plusieurs naturels du pays, mais ils s'enfuirent tous à mon approche. Je rencontrai, dans un des endroits où je débarquai, plusieurs petits feux & des moules fraîches qu'on y avoit mis griller; j'y trouvai aussi plusieurs écail-

Année 1770. Avril.

les d'huîtres, plus grosses que je n'en avois jamais vu.

Dès que les hommes, chargés de faire de l'eau & du bois, vinrent à bord pour dîner, dix ou douze Indiens allèrent au lieu de l'aiguade, & examinèrent les futailles avec beaucoup d'attention & de curiosité, mais sans y toucher. Ils emmenèrent cependant les pirogues qui étoient près de la place de débarquement, & ils disparurent de nouveau. Lorsque nos gens retournèrent à terre l'après-midi, seize ou dix-huit Indiens, tous armés, s'avancèrent hardiment à environ cent verges d'eux, & là ils s'arrêtèrent. Deux des Insulaires s'approchèrent un peu plus; M. Hicks, qui commandoit le détachement, alla à leur rencontre avec un autre de nos gens en leur tendant des présents, & leur faisant tous les signes de bienveillance & d'amitié qu'il put imaginer, mais inutilement; car

ils se retirèrent avant qu'il lui fût possible de les aborder, & il auroit été inutile de vouloir les suivre. Le soir, j'allai avec MM. Bancks & Solander, dans une anse sablonneuse, sur le côté septentrional de la baie, où trois ou quatre coups de seine nous procurèrent plus de trois cens livres de poisson, qui fut partagé également entre tout l'équipage.

ANNÉE 1770. AVRIL.

LE lendemain, 30, avant la pointe du jour, les Indiens vinrent aux maisons qui étoient vis-à-vis le vaisseau, & nous les entendîmes souvent pousser de grands cris. Dès qu'il fut jour, nous les vîmes se promener le long de la grève, & bientôt après, ils se retirèrent dans les bois, où ils allumèrent plusieurs feux, à la distance d'environ un mille de la côte.

NOS gens allèrent à terre comme à l'ordinaire, & MM. Bancks & So-

ANNÉE 1770. Avril.

lander viſitèrent les bois pour y chercher des plantes. Quelques-uns des nôtres, occupés à couper de l'herbe, étant fort éloignés du reſte de leurs compagnons, quatorze ou quinze Indiens s'avancèrent vers eux en tenant des bâtons dans leurs mains, qui, ſuivant le rapport du ſergent des ſoldats de marine, brilloient comme des fuſils. Nos gens, les voyant approcher, ſe raſſemblèrent & rejoignirent le détachement. Les Indiens, encouragés par cette apparence de fuite, les poursuivirent; ils s'arrêtèrent pourtant, lorſqu'ils en furent à quelques pas, & après avoir pouſſé des cris à pluſieurs repriſes, ils retournèrent dans les bois. Ils revinrent le ſoir de la même manière; ils s'arrêtèrent à la même diſtance, pouſsèrent des cris & s'en retournèrent. Je les ſuivis moi-même, ſeul & ſans armes, dans un eſpace conſidérable le long de la côte; mais je ne pus pas les engager à s'arrêter.

M. GREEN prit ce jour-là la hauteur méridienne du soleil, un peu en dedans de l'entrée méridionale de la baie, ce qui nous donna 34d S. pour notre latitude. La variation de l'aiguille étoit de 11d 3′ E. ANNÉE 1770.

LE lendemain, premier Mai, dès le grand matin, le corps de Forby Sutherland, un de nos matelots qui mourut la veille au soir, fut enterré près du lieu de l'aiguade, & j'appellai pour cela *Pointe Sutherland*, la pointe méridionale de cette baie. Nous résolûmes de faire une excursion dans le pays. MM. Bancks & Solander, moi-même & sept autres, équippés convenablement pour cette expédition, nous nous mîmes en route & nous visitâmes d'abord près du lieu de l'aiguade, les huttes où quelques-uns des habitans continuoient d'aller chaque jour; & quoiqu'ils n'eussent pas encore emporté les petits présens que nous y avions Mai.

Année 1770. Mai.

mis, nous y en laissâmes d'autres un peu plus précieux, tels que des étoffes, des miroirs, des peignes & des quincailleries, & ensuite nous pénétrâmes dans la campagne. Nous trouvâmes que le sol étoit d'une terre marécageuse ou d'un sable léger, & que des bois & des plaines diversifioient agréablement la surface du pays. Les arbres sont grands, droits, sans broussailles au-dessous, & placés à une telle distance l'un de l'autre, que toute la campagne, si l'on en excepte les endroits où les marais y rendent le labourage impossible, pourroit être cultivée sans les abattre. Outre les arbres, le fond est couvert d'une grande quantité de gazon qui y croît en touffes, serrées les unes près des autres, & qui sont aussi grosses que la main en pourroit contenir. Nous vîmes plusieurs maisons des habitans & des endroits où ils avoient couchés en plein air; nous n'apperçûmes qu'un Insulaire, &

il s'enfuit au moment qu'il nous découvrit. Nous laissâmes pourtant des présents, espérant qu'à la fin nous gagnerions par-là leur confiance & leur amitié. Nous apperçûmes de loin & en passant, un quadrupède, qui étoit à-peu-près de la grosseur d'un lapin. Le chien de M. Banks le vit, & il l'auroit probablement attrapé, si, au moment qu'il se mit à le poursuivre, il ne s'étoit pas blessé la jambe contre un tronçon d'arbre caché dans de la grande herbe. Nous rencontrâmes ensuite la fiente d'un animal qui se nourrissoit d'herbes, & que nous jugeâmes être au moins de la grosseur d'un dain. Nous trouvâmes aussi les traces d'un autre animal qui avoit les pattes comme celles du chien, & qui sembloit être à-peu-près de la grosseur d'un loup, & celles d'un troisième animal plus petit, dont le pied ressembloit à celui d'un putois ou d'une belette. Les arbres étoient remplis d'un grand nom-

ANNÉE 1770. Mai.

bre d'oiſeaux de différentes eſpeces; parmi leſquels il y en avoit pluſieurs d'une très-grande beauté, & en particulier, des loriots & des catacouas qui voloient en troupes très-nombreuſes. Nous trouvâmes quelques bois qui avoient été abattus par les naturels du pays, avec un inſtrument émouſſé, & d'autres dont ils avoient ôté l'écorce. Il n'y avoit pas beaucoup d'eſpeces différentes de ces arbres; nous en vîmes un grand qui diſtilloit une gomme aſſez ſemblable au *ſang de dragon;* on avoit fait des entailles dans quelques-uns, à environ trois pieds de diſtance les unes des autres, pour y pouvoir grimper commodément.

Nous revînmes de cette excurſion entre trois & quatre heures, & après avoir dîné à bord, nous retournâmes à terre au lieu de l'aiguade, où un détachement de matelots rempliſſoit nos futailles. M. Gore, mon ſecond Lieu-

tenant, avoit été envoyé le matin dans un bateau, pour pêcher des huîtres au fond de la baie; lorſqu'il eut exécuté cette commiſſion, il débarqua, & ayant pris avec lui un Officier de poupe, il ſe mit en marche pour joindre par terre ceux de nos gens qui faiſoient de l'eau. Il rencontra dans ſon chemin, une troupe de vingt-deux Indiens qui le ſuivirent, & qui ſouvent n'étoient pas éloignés de lui de plus de vingt verges. Quand M. Gore s'apperçut qu'ils étoient ſi près, il s'arrêta & ſe retourna vers eux, ſur quoi ils s'arrêtèrent auſſi; & lorſqu'il ſe remit en route, ils continuèrent à le ſuivre. Ils ne l'attaquèrent pourtant pas, quoiqu'ils fuſſent tous armés de lances, & lui, ainſi que l'Officier de poupe, arrivèrent ſains & ſaufs au lieu de l'aiguade. Les Indiens, qui avoient ralenti leur pourſuite, lorſqu'ils apperçurent le détachement de nos gens, firent halte à la diſtance d'environ un

Année 1770. Mai.

quart de mille, où ils reſtèrent ſans avancer. M. Monkhouſe & deux ou trois de nos matelots, occupés à faire de l'eau, ſe mirent en tête de marcher à eux; mais voyant que les Indiens gardoient toujours leur poſte, ils furent ſaiſis d'une terreur ſubite très-commune aux téméraires & aux faux braves, & ils firent une prompte retraite. Cette démarche, qui les jettoit dans le danger qu'ils avoient voulu éviter, encouragea les Indiens, & quatre de ceux-ci ſe portèrent en avant, & décochèrent leurs javelines ſur les fuyards avec tant de vigueur, qu'elles allèrent tomber au-delà de nos gens, qui étoient pourtant éloignés de quarante verges. Comme les Indiens ne les pourſuivoient pas, ils recouvrèrent leurs eſprits, & ils s'arrêtèrent pour ramaſſer les javelines quand ils furent arrivés à l'endroit où elles étoient tombées; les Indiens, à leur tour, commencèrent à ſe retirer. J'arrivai préciſément dans ce moment,

avec MM. Banks & Solander & Tupia ; voulant convaincre les Indiens, que nous ne les craignions pas & que nous ne voulions leur faire aucun mal, nous avançâmes vers eux en leur faisant quelques signes de remontrances & de prières ; mais nous ne pûmes pas les persuader de nous attendre. M. Gore nous dît qu'il en avoit vu au fond de la baie quelques-uns qui l'avoient invité de descendre à terre, ce qu'il avoit très-prudemment refusé de faire. ANNÉE 1770. Mai.

LE matin du lendemain 2, il tomba tant de pluie, que nous fûmes tous bien aises de rester à bord. Cependant le tems s'éclaircit l'après-midi, & nous fîmes un autre excursion le long de la côte vers le Sud. Nous allâmes à terre, & MM. Banks & Solander y cueillirent plusieurs plantes ; mais nous ne vîmes d'ailleurs rien qui fût digne de remarque. En entrant dans les bois,

ANNÉE 1770. Mai.

nous rencontrâmes trois des naturels du pays, qui s'enfuirent à l'inſtant. Quelques-uns de nos gens en virent un plus grand nombre qui diſparurent tous en grande hâte, dès qu'ils s'apperçûrent qu'ils étoient découverts. La hardieſſe de ces peuples lors de notre premier débarquement, & la terreur dont ils étoient ſaiſis par la fuite en nous voyant, nous fit penſer que nos armes à feu les avoient fort intimidés. Nous n'avions pas lieu de croire que nous leur euſſions fait beaucoup de mal, par les coups de fuſil chargés à petit plomb, que nous fûmes obligés de tirer ſur eux, quand ils nous attaquèrent en ſortant de nos bateaux; mais, en nous obſervant enſuite des endroits où ils ſe cachèrent, ils en reconnurent probablement les effets, ſur les oiſeaux qu'ils nous virent tuer. Tupia, qui étoit devenu un bon tireur, s'écartoit ſouvent de nous, pour chaſſer aux perroquets; il nous dit avoir

rencontré une fois neuf Indiens qui s'enfuirent frappés de crainte & avec beaucoup de désordre, dès qu'ils s'apperçurent qu'il les voyoit.

Année 1770. Mai.

Le lendemain, 3, douze pirogues, qui avoient chacune à bord un seul Indien, vinrent à un demi-mille du lieu de l'aiguade, où elles restèrent pendant un tems considérable. Ces Insulaires étoient occupés à harponner du poisson, & ils paroissoient si attentifs à ce qu'ils faisoient, ainsi que les autres que nous avions vus auparavant, qu'ils ne sembloient pas prendre garde à autre chose. Il arriva que quelques-uns de nos gens se mirent à chasser près du lieu de l'aiguade, & M. Banks observa qu'un des Indiens, dont l'explosion des fusils avoit peut-être excité la curiosité, tira sa pirogue sur la grève & alla vers les chasseurs. Un quart d'heure après, il revint, lança sa pirogue en mer, gagna le large & joignit

ANNÉE 1770. Mai.

ſes compagnons. Cette circonſtance nous fait juger, que les naturels du pays avoient appris à connoître la puiſſance redoutable de nos armes à feu, lors même que nous ne pouvions pas nous en appercevoir; car cet Indien ne fut vu par aucun des chaſſeurs dont il étoit allé examiner les opérations.

PENDANT que M. Banks raſſembloit des plantes près du lieu de l'aiguade, j'allai avec le Docteur Solander & M. Monkhouſe, au fond de la baie, afin d'examiner cette partie de la côte, & faire de nouvelles tentatives pour former quelques liaiſons avec les naturels du pays. Nous rencontrâmes onze ou douze petites pirogues, qui avoient chacune un homme à bord, & qui étoient probablement les mêmes que nous vîmes enſuite vers la grève; elles ſe retirèrent toutes ſur le rivage à notre approche. Nous trouvâmes d'autres Indiens à terre, la première fois que nous

nous débarquâmes; ils détachèrent à l'inſtant leurs pirogues, & ramèrent vers un autre endroit. Nous allâmes à quelque diſtance dans l'intérieur du pays, dont la ſurface étoit aſſez reſſemblante à celle que nous avons déja décrite; mais le ſol étoit beaucoup plus riche, car au lieu de ſable, il y avoit un terreau profond & noir, que je jugeai très-propre à produire des grains de toute eſpece. Nous vîmes dans les bois, un arbre portant un fruit de la couleur & de la forme d'une ceriſe; ſon jus avoit un goût aigrelet & agréable, quoiqu'il eût peu de ſaveur. Les bois étoient entrecoupés par les plus belles prairies du monde; il y avoit quelques endroits, mais en petit nombre, dont le fond étoit de rocher. La pierre eſt ſablonneuſe, & on pourroit l'employer avec beaucoup d'avantage pour bâtir. Quand nous retournâmes au bateau, nous apperçûmes de la fumée ſur une autre partie de la côte,

ANNÉE 1770. Mai.

ANNÉE 1770. Mai.

& nous y allâmes dans l'espoir de rencontrer des Insulaires; mais ils s'enfuirent à notre approche, ainsi que les autres. Nous trouvâmes très-près de la grève, six petites pirogues, six feux où on avoit mis griller des moules & quelques huîtres éparses dans les environs. Nous conjecturâmes par-là, qu'il y avoit eu dans chaque pirogue un homme, qui, ayant pris des poissons à coquille, étoit venu à terre afin de les manger, & que chacun d'eux avoit fait pour cela un feu séparé. Nous goutâmes de leurs mets, & nous leur laissâmes en retour, des grains de rassade & d'autres choses que nous crûmes devoir leur faire plaisir. Nous trouvâmes en cet endroit au pied d'un arbre, une petite citerne d'eau douce qui y étoit déposée par un ruisseau. Le jour étant alors fort avancé, nous retournâmes au vaisseau. M. Banks fit le soir une petite excursion, armé de son fusil, & il vit un si grand nom-

bre de cailles, ſemblables à celles d'Angleterre, qu'il auroit pu en tuer autant qu'il l'eût deſiré; mais il avoit pour objet de découvrir des eſpeces nouvelles, plutôt que de rapporter beaucoup de gibier.

LE lendemain au matin, 4, comme le vent ne me permettoit pas de mettre à la voile, j'envoyai pluſieurs détachemens à terre, pour eſſayer de nouveau s'il n'étoit pas poſſible d'établir quelque communication avec les naturels du pays. Un Officier de ces détachemens qui s'étoit écarté fort loin de ſes compagnons, rencontra un homme très-vieux, une femme & quelques petits enfants, aſſis ſous un arbre au bord de l'eau. Ils ne s'apperçurent pas mutuellement avant d'être tout près les uns des autres. Les Indiens témoignèrent quelque crainte, mais ils ne tentèrent pas de prendre la fuite. Notre Officier n'avoit rien à leur donner,

Année 1770. Mai.

qu'un perroquet qu'il venoit de tuer; il le leur offrit, mais ils refusèrent de l'accepter; ils se retiroient en arrière par frayeur ou par aversion, à mesure qu'il approchoit sa main. Il resta peu de tems avec eux; il vit plusieurs pirogues pêcher près du rivage, & comme il étoit seul, il craignit qu'elles ne vinssent à terre pour l'attaquer. Il dit que ces Insulaires avoient la peau d'un brun très-foncé, sans être noir; que l'homme & la femme paroissoient fort âgés, puisqu'ils avoient tous deux les cheveux gris; que ceux de l'homme étoient épais, & sa barbe longue & dure; que la femme les portoit courts, & que tous deux étoient entièrement nuds. M. Monkhouse, le Chirurgien & un autre Anglois, qui étoient d'un autre détachement envoyé près du lieu de l'aiguade, s'éloignèrent aussi de leurs compagnons, & en sortant d'un bosquet, ils apperçurent six Indiens rassemblés à la distance d'environ cin-

quante verges. Un d'eux prononça un mot d'un ton de voix fort élevé, ce qui étoit probablement le ſignal de l'attaque; car ſur le champ, on leur lança du milieu du bois une javeline qui manqua de les frapper. Dès que les Indiens virent que le coup n'avoit pas porté, ils s'enfuirent avec la plus grande précipitation. M. Monkhouſe, en tournant autour de l'endroit d'où la javeline avoit été jettée, découvrit un jeune Indien d'environ dix-neuf ou vingt ans, qui deſcendoit d'un arbre, & qui prit la fuite ſi promptement comme les autres, que notre Chirurgien perdit l'eſpoir de l'atteindre. M. Monkhouſe penſoit que ces Indiens l'avoient obſervé pendant qu'il traverſoit le boſquet, & que le jeune homme avoit été mis en ſentinelle pour lui décocher la javeline quand il paſſeroit. Quoiqu'il en ſoit de cette conjecture, on ne pouvoit pas douter que la javeline ne fût partie de ſa main.

ANNÉE 1770. Mai.

L'APRÈS-MIDI, j'allai avec un détachement ſur la côte ſeptentrionale, & pendant que quelques-uns de nos gens pêchoient à la ſeine, nous parcourûmes quelques milles dans l'intérieur du pays, & nous côtoyâmes enſuite le rivage. Nous n'y trouvâmes point de bois; le ſol reſſembloit un peu à nos terreins marécageux d'Angleterre. La ſurface étoit cependant couvertes de brouſſailles clair-ſemées & de la hauteur du genou : les collines près de la côte ſont baſſes; mais il y en a d'autres derrière, qui s'élèvent par dégrés juſqu'à une diſtance conſidérable, & qui ſont entrecoupées par des marais. Nous trouvâmes à notre retour au bateau, que nos gens avoient pris avec la ſeine, un grand nombre de petits poiſſons très-connus dans les Iſles d'Amérique, & que nos marins appellent *Leather-Jackets* (*Jacquettes de cuir*), parce que leur peau eſt ſingulièrement épaiſſe. J'avois envoyé

mon second Lieutenant dans l'esquif pour harponner du poisson, & lorsque nous retournâmes à bord, nous trouvâmes que sa pêche avoit aussi été heureuse. Il avoit observé que les grandes pastenades qui sont en abondance dans la baie, suivoient le flux de la marée jusques dans les eaux les plus basses. Il profita donc du flot, & il en harponna plusieurs dans un endroit où il n'y avoit pas plus de deux ou trois pieds d'eau; l'une d'elles pesoit deux cens quarante livres, après qu'on lui eut ôté les entrailles.

LE lendemain au matin, 5, comme le vent continuoit toujours à souffler du Nord, je renvoyai l'esquif à la même pêche, & nos gens prirent une pastenade encore plus grande; car, ses entrailles ôtées, elle pesoit trois cens trente-six livres.

LA grande quantité des plantes que MM. Banks & Solander rassemblèrent

dans cet endroit, m'engagea à lui donner le nom de *Baie de Botanique*. Elle est ſituée au 34^{d} de latitude Sud, & au 208^{d} 37′ de longitude Oueſt. Elle eſt étendue, sûre & commode; on peut la reconnoître à l'aſpect de la terre qui, ſur les bords de la mer, eſt preſque unie & médiocrement élevée. En général, la côte eſt plus haute que dans l'intérieur du pays, & il y a près de la mer des rochers eſcarpés, qui ont l'apparence d'une longue Iſle ſituée au-deſſous de la côte. Le havre ſe trouve à peu près au milieu de cette terre, & lorſqu'on en approche en venant du Sud, on le découvre avant que le vaiſſeau arrive en face; mais on ne l'apperçoit pas ſi-tôt en venant du Nord. L'entrée a un peu plus d'un quart de mille de large, & ſa direction eſt O. N. O. Pour faire voile dans le havre, il faut côtoyer la rive Sud, juſqu'à ce que le bâtiment ſoit en-dedans d'une petite Iſle ſtérile qui eſt ſous

ANNÉE 1770. Mai.

la côte septentrionale. En-dedans de cette Isle, la plus grande profondeur de la mer est de 7 brasses, & même il n'y en a que cinq dans un assez grand espace. On trouve à une distance considérable de la côte méridionale, un bas-fond qui s'étend depuis la pointe Sud la plus intérieure jusqu'au fond du havre. Vers la côte Nord & Nord-Ouest, il y a un canal de douze ou treize pieds à la marée basse, ce canal est de trois ou quatre lieues de long jusqu'à un endroit où la sonde donne 3 ou 4 brasses; mais je n'y trouvai que très-peu d'eau douce. Nous mouillâmes près de la côte méridionale à environ un mille au-delà de l'entrée, afin de pouvoir mettre à la voile avec un vent du Sud, & parce que je pensai que c'étoit la meilleure station pour faire de l'eau; mais je trouvai par la suite un très-beau courant sur la côte du Nord, dans la première anse sablonneuse qui est en-dedans de l'Isle,

devant laquelle un vaisseau pourroit
ANNÉE 1770. Mai. mouiller presqu'entièrement environné de la terre, & s'y procurer de l'eau & du bois en grande abondance. Il y a par-tout beaucoup de bois; mais je n'ai vu que deux especes d'arbres qui puissent être regardés comme bois de construction. Les arbres sont pour le moins aussi grands que le chêne d'Angleterre, & j'en vis un qui y ressembloit assez. C'est le même qui distille la gomme rouge, pareille au *sang de dragon;* le bois en est pesant, dur & brun, comme le *lignum vitæ.* L'autre a la tige grande & droite, à-peu-près comme le pin, & le bois, qui a de la ressemblance avec le chêne d'Amérique, en est dur & pesant aussi. Il y a quelques arbrisseaux & plusieurs sortes de palmier; les paletuviers croissent en grande abondance près du fond de la baie. Le pays, autant que nous avons pu le découvrir, est en général uni, bas, & couvert de bois. Les bois,

comme je l'ai déjà remarqué, ſont remplis d'oiſeaux d'une très-grande beauté, ſur-tout de perroquets; nous y avons vu des corneilles exactement les mêmes que celles d'Angleterre. Autour du fond du havre, où ſont de grands bancs de ſable & de vaſe, il y a beaucoup d'oiſeaux aquatiques, dont la plûpart nous étoient entièrement inconnus; un des plus remarquables étoit noir & blanc, plus gros qu'un cygne, & d'une figure un peu reſſemblante à celle du pélican. On trouve ſur ces bancs de ſable & de vaſe de grandes quantités d'huîtres, de moules, de pétoncles & d'autres coquillages; ils ſemblent être la principale ſubſiſtance des habitans, qui vont dans les bas fonds, avec leurs pirogues, & les pêchent à la main. Nous n'avons pas remarqué qu'ils les mangeaſſent crus; mais ils ne vont pas toujours à terre, pour les faire cuire, & ils font ſouvent pour cela du feu dans leurs

Année 1770. Mai.

pirogues. Ils ont cependant d'autres moyens de ſubſiſtance ; ils prennent quantité de poiſſons qu'ils harponnent avec des fouanes, ou qu'ils pêchent à l'hameçon & à la ligne. Tous les habitans que nous avons vus étoient entièrement nuds. Ils ne paroiſſent pas être en grand nombre, ni vivre en ſociété ; mais, comme les animaux, ils ſont diſperſés le long de la côte & dans les bois. Nous n'avons acquis que très-peu de connoiſſances ſur leur manière de vivre, parce que nous n'avons jamais pu établir le moindre commerce avec eux. Après la première conteſtation, lors de notre débarquement, ils ne voulurent plus nous approcher d'aſſez près pour nous parler ; & ils n'ont pas touché à un ſeul des préſens que nous leur avions laiſſés dans les huttes & dans les autres endroits qu'ils fréquentoient.

PENDANT mon ſéjour dans ce

havre, j'arborai chaque jour à terre le pavillon Anglois; & je fis graver sur un des arbres, près du lieu de l'aiguade, le nom de notre vaisseau avec la date du jour & de l'année où nous arrivâmes.

ANNÉE 1770. Mai.

LA marée y est haute sur les huit heures, dans les pleines & les nouvelles lunes; & le flot s'élève & retombe perpendiculairement de quatre à cinq pieds.





CHAPITRE II.

Traversée de la Baie de Botanique *à la Baie* de la Trinité. *Description du Pays, de ses Habitans & de ses productions.*

Année 1770. Mai.

A LA pointe du jour, le 6 Mai 1770, nous partîmes de la baie de *Botanique* avec une brise légère du N. O., laquelle sautant bientôt après au S. nous gouvernâmes le long de la côte N. N. E.; & à midi, notre latitude, par observation, étoit de 33^{d} 50′ S. Nous étions alors à deux ou trois milles de distance de la terre, & en travers d'une baie ou havre, où il nous sembla qu'il y avoit un bon mouillage, & que j'appellai *Port Jackson.* Ce havre gît à trois lieues au Nord de la baie de *Botanique;* la variation de l'aiguille, par plusieurs azimuths, nous parut être de

8^{d} E. Au coucher du ſoleil, la terre la plus ſeptentrionale que nous euſſions en vue, nous reſtoit N. 26^{d} E. & nous avions au N. 40^{d} O., à quatre lieues, quelques terres rompues qui ſembloient former une baie. Je donnai le nom de *Bay Broken* (*Baie rompue*), à cette baie qui eſt ſituée au 33^{d} 42′. Nous rangeâmes la côte N. N. E. toute la nuit, à la diſtance d'environ trois lieues de terre; nous avions de 32 à 36 braſſes d'eau, fond de ſable dur.

ANNÉE 1770. Mai.

LE 7, après le lever du ſoleil, je pris pluſieurs azimuths avec quatre aiguilles du compas azimuthal, & le réſultat moyen me donna 7^{d} 56′ E. pour la variation de la bouſſole. A midi, notre latitude, par obſervation, étoit de 33^{d} 22′ S.; nous étions à environ trois lieues de la côte; la terre la plus ſeptentrionale que nous euſſions en vue nous reſtoit au N. 19^{d} E., & nous avions au S. O., à cinq lieues de diſ-

ANNÉE 1770. Mai.

tance, quelques terres qui s'avançoient en trois pointes arrondies, & que j'appellai pour cela Cap *des trois Pointes.* Notre longitude de la baie *de Botanique* étoit de 19^{d} E. Dans l'après-midi nous vîmes de la fumée en plusieurs endroits de la côte, & le soir nous trouvâmes que la variation de l'aiguille étoit de 8^{d} 25′ E. Nous étions alors à deux ou trois milles de la côte, & nous avions 28 brasses d'eau ; le lendemain 8, à midi, nous n'avions pas avancé d'un pas au Nord. Nous prîmes le large avec des vents du Nord jusqu'à minuit, nous avions 70 brasses de profondeur à la distance d'environ cinq lieues ; nous en avions 80 à six lieues ; au-delà les sondes ne rapportèrent plus de fond ; à dix lieues nous n'en avions point avec 150 brasses de ligne.

LE vent souffla toujours du Nord jusqu'au matin du 10, & nous continuâmes de louvoyer avec très-peu de changement

changement dans notre ſituation à d'autres égards ; mais un vent s'étant élevé alors du Sud-Oueſt, nous avançâmes le long de la côte au Nord le plus qu'il nous fut poſſible. Au lever du ſoleil notre latitude étoit de $33^d\ 2'$ S.; & la variation de l'aiguille de 8^d E. A neuf heures du matin nous dépaſsâmes une montagne remarquable ſituée un peu avant dans l'intérieur du pays, & qui reſſemble aſſez à la forme d'un chapeau ; à midi, notre latitude, par obſervation, étoit de $32^d\ 53'$ S., & notre longitude, de 208^d O. Nous étions éloignés d'environ deux lieues de la terre qui s'étendoit du N. 41^d E. au S. 41^d O., & un petit rocher ou iſle ronde qui gît au-deſſous de la terre, près de la côte, nous reſtoit au S. 82^d O. à trois ou quatre lieues. A quatre heures de l'après-midi, nous dépaſsâmes à la diſtance d'environ un mille une pointe baſſe de rocher, que j'appellai *Pointe Stephens* : & ſur le côté ſeptentrional

ANNÉE 1770. Mai.

ANNÉE 1770. Mai.

de laquelle il y a une anse que je nommai *Port Stephens :* en examinant de la grande hune cette anse, elle me parut être à l'abri de tous les vents, elle gît au 32^{d} 40′ de latitude, & au 207^{d} 51′ de longitude : à l'entrée on trouve trois petites Isles, dont deux sont élevées ; & sur la grande terre près de la côte, il y a quelques montagnes hautes & rondes qui de loin semblent être des Isles. En passant cette baie à la distance de deux ou trois milles de la côte, nos sondes étoient de 33 à 27 brasses, par où je conjecturai qu'il devoit y avoir dans la baie une profondeur d'eau suffisante pour y mouiller. Nous vîmes à peu de distance, dans l'intérieur des terres, de la fumée en plusieurs endroits ; à cinq heures & demie, la terre la plus septentrionale que nous eussions en vue nous restoit au N. 36^{d} E., & la pointe *Stephens* au S. O. à quatre lieues. Nos sondes pendant la nuit rapportè-

rent 48 à 62 brasses; nous étions alors à trois ou quatre lieues de la côte où s'élèvent deux mondrains. J'appellai cette pointe *Cap Hawke*. Elle gît au 32ᵈ 14′ de latitude S., & au 207ᵈ 30′ de longitude O.: le 11, à quatre heures du matin, elle nous restoit à l'Ouest à environ huit milles, & nous avions en même-tems au N. 6ᵈ E., la terre la plus septentrionale qui fût en vue, & qui sembloit être une Isle. A midi cette terre nous restoit au N. 8ᵈ E., la terre la plus septentrionale que nous vissions au N. 13ᵈ E., & le Cap *Hawke* au S. 37ᵈ O. Notre latitude, par observation, étoit de 32ᵈ 2′ S.; & douze milles plus au Sud que celle que nous donnoit le lock; de sorte que nous avions probablement un courant qui portoit dans cette direction: suivant l'amplitude & l'azimuth du matin, la variation de l'aiguille étoit de 9ᵈ 10′ E. L'après-midi, pendant notre navigation le long de la terre, à peu de distance du rivage,

ANNÉE 1770. Mai.

Année 1770. Mai.

nous apperçûmes de la fumée en plusieurs endroits, & même sur le sommet d'une montagne; c'étoit la première fois que nous en voyions sortir d'un lieu élevé depuis notre arrivée vers la côte. Au coucher du soleil nous avions 23 brasses d'eau, à une lieue & demie de distance de la côte; la terre la plus septentrionale nous restoit au N. 13d E., & nous avions au N. N. O. trois montagnes très-grosses & très-élevées, qui se joignent l'une à l'autre, & qui ne sont pas situées loin de la grève. Comme ces montagnes ont quelque ressemblance entr'elles, nous les appellâmes *les trois Freres*. Elles gisent au 31d 40′ de latitude, & on peut les découvrir à la distance de quatorze ou seize lieues. Nous gouvernâmes N. E. ¼ N. pendant toute la nuit; ayant de 27 à 67 brasses, & étant éloignés de deux à six lieues de la côte. Le 12, à la pointe du jour, nous portâmes au Nord vers la terre la plus septentrio-

nale que nous euſſions en vue. A midi, nous étions à quatre lieues de la côte, & par obſervation, au 31^{d} 18′ de latitude S. quinze milles plus au Sud que ne le portoit le lock; notre longitude étoit de 206^{d} 58′ O. L'après-midi, nous courûmes vers la terre où nous voyions de la fumée en pluſieurs endroits, juſqu'à ſix heures du ſoir, tems où nous en étions à trois ou quatre milles, par 20 braſſes de profondeur; nous regagnâmes le large avec une briſe fraîche du N. & du N. N. O. juſqu'à minuit; nous avions alors 118 braſſes d'eau étant éloignés de huit lieues de terre; à minuit nous virâmes de bord.

ANNÉE 1770. Mai.

Le 13, à trois heures du matin, le vent ſauta à l'O. & nous revirâmes pour porter au Nord. A midi, notre latitude, par obſervation, étoit de 30^{d} 43′ S., & notre longitude de 206^{d} 45′ O., nous étions à trois ou quatre lieues de la côte, dont la partie la plus ſeptentrionale nous reſtoit au N. 13^{d} O.,

Année 1770. Mai.

& nous avions à l'O., à quatre lieues de diftance, une pointe ou Cap fur lequel nous vîmes des feux qui produifoient beaucoup de fumée. Je donnai à cette pointe le nom de *Cap Smokey*, (*Cap de la Fumée*). Il eft d'une hauteur confidérable, & fur le fommet de la pointe il y a un mondrain rond; derrière celui-ci on en voit deux autres beaucoup plus élevés & plus gros, & plus avant dans l'intérieur, la terre eft très-baffe. Nous étions au 30^{d} 31' de latitude S., & au 206^{d} 54' de longitude O.; la latitude mefurée ce jour-là, par obfervation, n'étoit que de cinq milles plus au Sud que celle que nous donnoit le lock. Outre la fumée que nous vîmes fur le Cap *Smokey*, nous en apperçûmes encore en plufieurs endroits le long de la côte.

L'après-midi, le vent étant au N. E., nous louvoyâmes, & à trois ou quatre milles de diftance de la côte,

nous avions 30 brasses d'eau; le vent venant ensuite du milieu des terres, nous portâmes au N. ayant de 30 à 21 brasses, & étant éloignés de quatre ou cinq milles de la côte.

ANNÉE 1770. Mai.

LE 14, à cinq heures du matin, le vent sauta au Nord, grand frais & accompagné de raffales; à huit heures, il commença à tonner & à pleuvoir, & environ une heure après, nous eûmes calme, ce qui nous donna la faculté de sonder; nous trouvâmes 86 brasses d'eau, à quatre ou cinq lieues de la côte. Bientôt après nous eûmes un vent du Sud, avec lequel nous gouvernâmes au N. $\frac{1}{4}$ N. O. vers la terre la plus septentrionale. A midi, nous nous trouvâmes à environ quatre lieues de la côte, étant, par observation, au 30^d $22'$ de latitude, neuf milles au Sud par-delà notre estime, & au 206^d $39'$ de longitude O.; quelques terres d'une

hauteur confidérable, qui font près de la côte, nous reftoient à l'Oueft.

ANNÉE 1770. Mai.

A mefure que nous avancions au Nord de la baie de *Botanique*, la terre s'élevoit par degrés; de forte qu'à cette latitude, on peut la regarder comme un pays montueux. Entre cette latitude & la baie, elle préfente une varieté agréable de hauteurs, de collines, de vallées & de plaines toutes couvertes de bois, & femblables à celle dont j'ai donné une defcription particulière. La terre près de la côte eft en général baffe & fablonneufe, excepté les pointes qui font de rocher, & fur plufieurs defquelles il y a de hautes montagnes qui dans l'endroit où elles commencent à s'élever au-deffus de la furface de l'eau, femblent être des Ifles. L'après-midi, nous avions entre nous & la terre quelques petites Ifles de rochers, dont la plus méridionale gît au 30ᵈ 10′ de la-

titude, & la plus ſeptentrionale, au 29^d 58′, à un peu plus de deux lieues de la côte : à environ deux milles en dehors de la plus ſeptentrionale des Iſles, les ſondes rapportoient 33 braſſes d'eau. Comme nous avions clair de lune, nous rangeâmes la côte toute la nuit dans la direction du N. & du N. $\frac{1}{4}$ N. E. en nous tenant à la diſtance d'environ trois lieues de la terre, par 20 à 25 braſſes de profondeur. Le 15, dès qu'il fut jour, ayant un vent frais, nous forçâmes de voiles, & à neuf heures du matin, étant à environ une lieue de la côte, nous découvrîmes de la fumée en pluſieurs endroits. Au moyen de nos lunettes, nous vîmes une vingtaine d'habitans qui avoient chacun ſur leur dos un gros paquet que nous jugeâmes être des feuilles de palmier, deſtinées à couvrir leurs maiſons. Nous continuâmes à les obſerver l'eſpace d'une heure, & nous les vîmes marcher ſur le rivage & le long d'un ſentier qui

ANNÉE 1770. Mai.

Année 1770. Mai.

conduisoit sur une colline fort inclinée, & derrière laquelle nous les perdîmes de vue. Nous n'en remarquâmes aucun qui s'arrêtât ou jettât les yeux vers nous ; ils suivoient leur chemin, à ce qu'il nous parut, sans la moindre apparence de curiosité ou de surprise ; il est cependant impossible qu'ils n'aient pas apperçu le vaisseau en marchant le long de la côte ; & cet objet si éloigné de tout ce qu'ils avoient vu jusqu'alors, ne devoit pas leur paroître moins merveilleux que le seroit pour nous une montagne qui flotteroit toute couverte d'arbres. A midi, notre latitude, par observation, étoit de 28^d 39′ S., & notre longitude, de 206^d 27′ O. Une pointe élevée de terre, que je nommai *Cap Byron*, nous restoit au N. O. $\frac{1}{4}$ O., à trois milles de distance. Il gît par 28^d 37′ 30″ de latitude S., 206^d 30′ de longitude O., & on peut le reconnoître au moyen d'une montagne remarquable, terminée en pic aigu, qui est si-

tuée dans l'intérieur & qui court au N. O. $\frac{1}{4}$ O. du Cap. Depuis cette pointe, la terre court N. 13^{d} O.; elle est élevée & montueuse dans l'intérieur, & basse près de la côte ; elle est encore basse & unie aussi au Sud de la pointe. Nous continuâmes à gouverner le long de la côte avec un vent frais jusqu'au coucher du soleil, que nous découvrîmes des brisans en avant, précisément dans la direction du vaisseau & à bas bord. Nous étions alors à environ cinq milles de la terre, & nous avions 20 brasses. Nous portâmes à l'Est jusqu'à huit heures ; nous avions alors couru huit mille, & la profondeur de l'eau étoit montée à 44 brasses. Nous mîmes à la cape, la proue à l'Est, & nous tirâmes sur ce bord jusqu'à dix heures, tems où les sondes ayant augmenté jusqu'à 78 brasses, nous virâmes vent-arrière & portâmes vers la terre jusqu'à cinq heures du matin du 16. Nous fîmes voile alors, & à la pointe du jour,

ANNÉE 1770.
Mai.

Année 1770. Mai.

nous fûmes fort surpris de nous trouver plus au Sud que nous ne l'étions la veille au soir, quoique le vent eût soufflé du Sud très-frais pendant toute la nuit; nous revîmes encore les brisans en-dedans de nous, & nous les dépassâmes à la distance d'une lieue. Ils sont situés au 28^{d} 8′ de latitude S., & ils s'étendent au large, deux lieues à l'Est d'une pointe de terre au-dessous de laquelle est une petite Isle. On pourra toujours reconnoître leur situation par la montagne à pic dont je viens de parler, qui court au S. O. ¼ O. de ces brisans, & que j'ai appellée pour cela *Mount Warning* (*Mont d'Avis*). Elle gît à sept ou huit lieues dans l'intérieur des terres, au 28^{d} 22′ de latitude S. La terre dans les environs est élevée & montueuse; mais le pic la domine assez pour être distingué d'abord de tout autre objet. J'ai nommé *Pointe du danger* la pointe à la hauteur de laquelle on rencontre ces brisans. Au Nord de

cette pointe, la terre eſt baſſe & court N. O. $\frac{1}{4}$ N. : mais un peu plus loin elle court plus au Nord.

ANNÉE 1770. Mai.

A midi, nous étions à environ deux lieues de terre, & par obſervation, au 27^{d} $46'$ de latitude S., dix-ſept milles plus au Sud que ne le portoit le lock : notre longitude étoit de 206^{d} $26'$ O., le *Mont Warning* nous reſtoit au S. 6^{d} O., à quatorze lieues de diſtance, & nous avions au N. la terre la plus ſeptentrionale qui fût en vue. Nous continuâmes notre route le long de la côte, à la diſtance d'environ deux lieues dans la direction du N. $\frac{3}{4}$ E., juſqu'à quatre ou cinq heures de l'après-midi, que nous découvrîmes des briſans à basbord. Nous avions 37 braſſes d'eau : au coucher du ſoleil, la terre la plus ſeptentrionale nous reſtoit au N. $\frac{1}{4}$ N. O. ; les briſans au N. O. $\frac{1}{4}$ O. à la diſtance de quatre milles ; à midi, nous avions eu la terre la plus ſeptentrio-

Année 1770. Mai.

nale à cinq ou six milles à l'O., au 27[d] 6' de latitude, elle fait une pointe, & à laquelle je donnai le nom de *Pointe Look-out*. Sur le côté septentrional de cette pointe, la côte forme une baie large & ouverte que j'appellai *Baie de Moreton*, au fond de laquelle la terre est si basse, que je pouvois à peine l'appercevoir du haut de la grande hune. Les brisans sont situés à trois ou quatre milles de la pointe *Look-out*, & nous avions alors une grosse mer du Sud, qui brisoit sur eux à une hauteur considérable. Nous portâmes dessus jusqu'à huit heures, qu'ayant passé les brisans, & la profondeur de notre fond ayant monté à 52 brasses, nous mîmes à la cape jusqu'à minuit, & nous fîmes voile au N. N. E. A quatre heures du matin du 17, nous avions 135 brasses, & lorsque le jour parut, je m'apperçus que nous avions dérivé de la côte, & plus au Nord que je ne l'attendois d'après la direction qu'avoit suivie le gou-

vernail ; car nous étions éloignés de terre d'au moins fept lieues; c'eft pourquoi je portai au N. O. ¼ O. avec un vent frais du S. S. O. La terre qui étoit le plus au Nord, le foir de la veille, nous reftoit alors au S. S. O., à fix lieues de diftance, & je lui donnai le nom de *Cap Moreton*, parce que c'eft la pointe feptentrionale de la *Baie de Moreton*. Sa latitude eft de 26^{d} 56', & fa longitude de 206^{d} 28' du Cap *Moreton ;* la terre s'étend à l'Oueft au-delà de la portée de la vue : il y avoit un petit efpace où nous n'appercevions point alors de terre, & quelques perfonnes à bord ayant obfervé d'ailleurs que la mer avoit une couleur plus pâle qu'à l'ordinaire, elles pensèrent que le fond de la baie de *Moreton* fe terminoit à une rivière. Nous avions en cet endroit 34 braffes d'eau, fond de fable fin. Cette circonftance fuffifoit pour produire le changement qui avoit été remarqué dans la couleur de l'eau, &

Année 1770. Mai.

il n'étoit pas néceſſaire de ſuppoſer une rivière au fond de la baie, pour expliquer pourquoi la terre n'étoit point viſible ; car ſuppoſant ſeulement que la terre y fût auſſi baſſe que dans cent autres parties de la côte que nous voyions, il auroit été impoſſible de la découvrir de l'endroit où étoit le vaiſſeau. Cependant, ſi par la ſuite quelque Navigateur eſt diſpoſé à vérifier s'il y a une rivière au fond de la baie, & à décider cette queſtion, que le vent ne nous permit pas de réſoudre, il pourra toujours trouver cet endroit au moyen de trois montagnes qui ſont ſituées au Nord de ce lieu, au 26^d 53′ de latitude. Ces montagnes ne ſont ni avancées dans l'intérieur de la terre, ni éloignées l'une de l'autre. Elles ſont remarquables par la forme ſingulière de leur élévation qui reſſemble beaucoup à une verrerie, & que j'appellai pour cela *Glaſs-Houſes* (*les Verreries*), la plus ſeptentrionale des trois, eſt la plus élevée

vée & la plus grosse ; il y a aussi derrière ces montagnes au Nord d'autres collines à pic ; mais elles ne sont pas, à beaucoup près, si remarquables. A midi, notre latitude, par observation, étoit de 26d 28′ S., dix milles au Nord du lock, ce qui n'étoit pas encore arrivé sur cette côte ; nous étions par 206d 46′ de longitude, à deux ou trois lieues de la côte, & nous avions 24 brasses d'eau. Une pointe basse qui forme le Cap méridional d'une baie sablonneuse, nous restoit au N. 62d O. ; à trois lieues, & nous avions au N. ¼ N. E. la pointe la plus septentrionale de la terre qui fût en vue. Nous apperçumes ce jour-là de la fumée en plusieurs endroits sur la côte, & à une distance considérable dans l'intérieur du pays.

ANNÉE 1770. Mai.

EN gouvernant le long de la côte, à la distance de deux lieues, la sonde rapportoit de 24 à 32 brasses, fond de

ſable. A ſix heures du ſoir, la pointe de terre la plus ſeptentrionale, nous reſtoit au N. ¼ N. O., à quatre lieues; à dix heures, elles nous reſtoit N. O. ¼ O. ½ O.; & comme nous n'avions pas apperçu de terre au Nord, nous mîmes à la cape, ne ſachant de quel côté gouverner.

CEPENDANT le 18, à deux heures du matin, nous fîmes voile avec un vent S. O., & à la pointe du jour, nous vîmes la terre qui s'étendoit juſqu'au N. ¾ E.; la pointe que nous avions doublée, nous reſtoit au S. O. ¼ O., entre trois & quatre lieues de diſtance. Elle gît au 25^{d} 58′ de latitude S., & au 206^{d} 48′ de longitude O. La terre au-delà de la pointe, eſt médiocrement élevée, & elle l'eſt également par-tout; mais la pointe eſt ſi inégale, qu'elle reſſemble à deux Iſles ſituées au-deſſous de la terre; c'eſt pour cela que je lui ai donné le nom de *Double Iſland*

Point (*Pointe de l'Isle Double*) : on peut la reconnoître au moyen des roches blanches qui sont sur son flanc N. La terre y a sa direction au N. O., & forme une grande baie ouverte, dont le fond est une plaine si basse, qu'on l'apperçoit à peine de dessus le tillac. En traversant cette baie, nous avions de 30 à 22 brasses d'eau, fond de sable fin. A midi, nous étions à environ trois lieues de la côte, au 25^d 34′ de latitude S., & au 206^d 45′ de longitude O. La *pointe de l'Isle double* nous restoit au S. $\frac{1}{4}$ O., & nous avions au N. $\frac{1}{4}$ E. la terre la plus septentrionale qui fût en vue. Cette partie de la côte, qui est médiocrement élevée, est plus stérile qu'aucune de celles que nous avons vues, & le sol en est plus sablonneux. Nous pouvions découvrir avec nos lunettes, des monceaux de sable de plusieurs acres d'étendue & mobiles, dont quelques-uns avoient été transportés depuis peu dans le lieu

ANNÉE 1770. Mai.

Année 1770. Mai.

qu'ils occupoient ; car nous vîmes beaucoup d'arbres à moitié enterrés, dont les têtes étoient encore vertes, & les troncs dépouillés de ceux que le sable avoient environnés plus long-tems. Dans d'autres endroits, les bois paroissoient être bas & remplis de broussailles ; & nous n'apperçûmes aucun signe qu'il y eut des habitans. Deux serpens d'eau nageoient au côté du vaisseau ; ils avoient sur la peau de fort belles taches, & ils ressembloient à tous égards aux serpens de terre, excepté que leurs queues étoient larges & plates, probablement pour leur servir de nageoires. Le matin du jour, la variation de l'aiguille étoit de 8^d 20′ E., & le soir, de 8^d 36′. Pendant la nuit, nous continuâmes notre route au Nord, avec une légère brise de terre, étant éloignés de la côte de deux ou trois lieues ; la sonde rapportoit de 23 à 27 brasses, fond de sable fin. Le 19, à midi, nous étions à environ qua-

tre milles de terre, & nous n'avions que 13 brasses d'eau. Notre latitude étoit de 25^d 4'; & la terre la plus septentrionale que nous vissions nous restoit au N. 21^d O., à la distance de huit milles : à une heure nous étions toujours éloignés de quatre milles de la côte, & nous avions 17 brasses de profondeur ; nous dépassâmes alors un cap ou pointe de terre noire & de forme ronde, sur laquelle un grand nombre de naturels du pays étoient assemblés, & que j'appellai pour cela *Indian Head* (*Pointe des Indiens*). Elle gît au 25^d 3' de latitude. A environ quatre milles au N. $\frac{1}{4}$ N. O. de cette pointe, il y en a une autre semblable d'où la terre s'étend un peu plus à l'Ouest : près de la mer, elle est basse & sablonneuse; on n'apperçoit rien par derrière, même en l'examinant de la grande hune. Nous vîmes plusieurs Insulaires près de la *Pointe des Indiens :* il y eut pendant la nuit des feux sur la côte voisine, &

ANNÉE 1770. Mai.

Q 3

ANNÉE 1770. Mai.

de la fumée pendant le jour. Toute la nuit nous eûmes le cap au Nord, en nous tenant depuis quatre milles jusqu'à quatre lieues de la côte, & par 17 à 34 brasses d'eau. Le 20, à la pointe du jour, la terre la plus septentrionale nous restoit à l'O. S. O. & paroissoit se terminer en une pointe, à l'extrémité de laquelle nous découvrîmes un récif qui s'étendoit au Nord aussi loin que nous pouvions appercevoir. Nous avions serré le vent à l'Ouest avant qu'il fût jour ; & nous conservâmes cette direction jusqu'à ce que nous vîmes les brisans sur notre côté sous le vent. Nous portâmes alors N. O. & N. N. O. le long du côté oriental du banc ; nous en étions éloignés d'un à deux milles, & nous avions des sondes régulières de 13 à 7 brasses, fond de sable fin. A midi, notre latitude, par observation, étoit de 20d 26' treize milles plus au Nord que ne portoit le lock, nous jugeâmes que l'extrémité du banc

nous restoit à-peu-près au N. O.; & nous avions au S. $\frac{3}{4}$ O. à la distance de vingt milles, la pointe de laquelle il sembloit partir; je donnai à cette pointe le nom de *Cap Sandi* (*Cap Sablonneux*), à cause de deux grands monceaux de sable blanc dont elle est couverte. Elle gît au 24^d 45′ de latitude, & au 206^d 51′ de longitude, & elle est assez élevée, pour que dans un tems clair on l'apperçoive à la distance de douze lieues; de cette pointe la terre court S. O. aussi loin que peut porter la vue. Nous nous tînmes le long du côté oriental du banc, jusqu'à deux heures après-midi; alors jugeant que l'eau étoit assez profonde pour que le vaisseau pût passer, j'envoyai le bateau en avant afin de sonder; & comme il nous fit signal que la sonde rapportoit plus de 5 brasses, nous serrâmes le vent & portâmes sur la queue du banc par 6 brasses. Nous étions alors au 24^d 22′ de latitude, & le Cap *Sandy* nous restoit au

ANNÉE 1770. Mai.

ANNÉE 1770. Mai.

S. ½ E., à huit lieues ; la direction du banc est presque N. N. O. & S. S. E. Il faut remarquer que lorsque la sonde donnoit six brasses à bord du vaisseau, le bateau, qui étoit à peine éloigné d'un quart de mille au Sud, en avoit un peu plus de cinq, qu'immédiatement après 6 brasses, nous en eûmes 13, & 20 le moment suivant : ces circonstances me firent juger que le côté occidental du banc étoit escarpé. J'appellai ce banc *Break Sea Spit*, (*Brise-Mer*) parce que nous avions alors une eau tranquille, tandis qu'au Sud de ce banc, nous eûmes toujours une grosse mer du S. E. A six heures du soir, la terre du Cap *Sandy* s'étendoit du S. 17ᵈ E., au S. 28ᵈ E., à la distance de huit lieues, notre fond étant de 23 brasses : nous portâmes à l'Ouest pendant toute la nuit ayant les mêmes sondes. Le 21, à sept heures du matin, nous vîmes de la grande hune la terre du Cap *Sandy* qui nous restoit au S. E. ½ E. à la distance d'en-

viron treize lieues : à neuf heures, nous découvrîmes terre à l'Oueft, & bientôt après, nous apperçûmes de la fumée en plufieurs endroits. La fonde ne donnoit alors que 17 braffes d'eau, & à midi, nous n'en avions plus que 13, quoique nous fuffions à fept lieues de la terre, qui s'étendoit du S. ½ S. O. à l'O. N. O. Notre latitude étoit de 24ᵈ 28′ S. Nous avions trouvé pendant les derniers jours, plufieurs oifeaux de mer appellées *boubies*, ce qui ne nous étoit pas encore arrivé. La nuit du 21, il en paffa près du vaiffeau une petite troupe qui vola au N. O. : & le matin, depuis environ une heure, avant le lever du foleil, jufqu'à une demi-heure après, il y en eut des volées continuelles qui vînrent du N. N. O., & qui s'enfuirent au S. S. E. : nous n'en vîmes aucun qui prît une autre direction. C'eft pour cela que nous conjecturâmes qu'il y avoit au fond d'une baie profonde qui étoit au

Année 1770. Mai.

Sud de nous, un lagon, ou une rivière ou canal d'eau basse, où ces oiseaux alloient chercher des alimens pendant le jour, & qu'il y avoit au Nord dans le voisinage, quelques Isles où ils se retiroient la nuit. Je donnai à cette baie le nom de *Baie d'Hervey*, en l'honneur du Capitaine Hervey. L'après-midi, nous portâmes sur la terre en gouvernant S. O. avec une petite brise jusqu'à quatre heures : étant alors au 24^d $36'$ de latitude, à environ deux lieues de la côte, & ayant 9 brasses d'eau : nous courûmes le long de la côte N. O. $\frac{1}{4}$ O., & en même-tems nous découvrions une terre qui s'étendoit au S. S. E., à environ huit lieues. Près de la mer, la terre est très-basse, mais plus loin il y a quelques collines élevées, qui sont toutes couvertes d'un bois épais. Pendant que nous longions la côte, notre eau diminua de 9 à 7 brasses, & une fois nous n'en avions que 6, ce qui nous détermina à

mettre à l'ancre pendant la nuit.

LE 22, à ſix heures du matin, nous appareillâmes avec une petite briſe du S., & nous gouvernâmes N. O. ¼ O., en portant vers la terre juſqu'à ce que nous en fuſſions à deux milles : nous avions alors de 7 à 11 braſſes d'eau : nous gouvernâmes enſuite N. N. O., dans la direction de la terre : & à midi, notre latitude étoit de 24ᵈ 19'. Nous continuâmes à ſuivre cette direction à la même diſtance, avec des ſondes de 7 à 11 braſſes juſqu'à cinq heures du ſoir, où nous nous trouvâmes en travers de la pointe méridionale d'une large baie ouverte, dans laquelle j'avois deſſein de mouiller. Pendant cette route, nous découvrîmes avec nos lunettes, que la terre étoit couverte de palmiers, arbres que nous n'avions pas vus depuis que nous avions quitté les Iſles ſituées entre les Tropiques ; nous vîmes auſſi deux Indiens qui ſe prome-

ANNÉE 1770. Mai.

noient le long de la côte, & qui ne daignèrent pas faire la moindre attention à nous. Le soir, après avoir serré de près le vent & fait deux ou trois bordées, nous mîmes à l'ancre sur les huit heures, par 5 brasses, fond de sable fin. La pointe méridionale de la baie nous restoit E. $\frac{3}{4}$ S., à deux milles, & nous avions la pointe septentrionale au N. O. $\frac{1}{4}$ N., à-peu-près à la même distance de la côte.

Le lendemain 23, j'allai à terre dès le grand matin, accompagné de MM. Banks & Solander, de nos Officiers, de Tupia, & d'un détachement de matelots, dans la vue d'examiner le pays. Le vent souffloit avec force, & nous le trouvâmes si froid, qu'étant à quelque distance de la côte, nous prîmes nos manteaux, comme une précaution nécessaire pour le voyage. Nous débarquâmes un peu en-dedans de la pointe méridionale de la baie, où nous trou-

vâmes un canal qui conduisoit dans un grand lagon. Je m'avançai pour examiner ce canal ; la sonde rapporta 3 brasses jusqu'à ce que je l'eusse remonté environ un mille : je trouvai alors un bas-fond sur lequel il n'y avoit guères plus d'une brasse d'eau, & après que je l'eus passé, je trouvai de nouveau 3 brasses de profondeur. L'entrée de ce canal est tout près de la pointe Sud de la baie, fermée à l'Est par la côte, & à l'Ouest par une grande bande de sable ; il a environ un quart de mille de largeur, & sa direction est S. $\frac{1}{4}$ S. O. Il y a assez de place en cet endroit, pour qu'un petit nombre de vaisseaux puissent y mouiller en pleine sûreté, & l'on y trouve un petit courant d'eau-douce ; je voulois naviguer dans le lagon, mais les bas-fonds m'en empêchèrent. Nous vîmes plusieurs fondrières & marais salans, sur lesquels, ainsi qu'aux côtés du lagon, croît le véritable paletuvier, tel qu'on

ANNÉE 1770. Mai.

se trouve dans les Isles d'Amérique ; & le premier arbre de cette espece que nous eussions encore rencontré. On apperçoit dans les branches de ces paletuviers plusieurs nids d'une espece remarquable de fourmis, qui étoient aussi vertes que l'herbe ; lorsqu'on les troubloit dans leurs retraites en agitant les branches, elles sortoient en foule & punissoient l'agresseur par une piquûre beaucoup plus douloureuse que celle des animaux de la même espece que nous connoissions. Nous avons aussi vu sur ces arbres, un grand nombre de petites chenilles vertes : elles avoient le corps couvert de poil épais, & elles étoient rangées sur les feuilles à côté l'une de l'autre, vingt ou trente ensemble, comme une file de soldats. Nous sentîmes en les touchant, que le poil de leur corps étoit pointu comme une aiguille, & il nous causa une douleur plus vive, quoique moins durable. Le pays est manifestement plus

mauvais qu'aux environs de la baie de *Botanique :* le sol eſt ſec & ſablonneux, mais les côtés des collines ſont couverts d'arbres qui croiſſent éloignés, iſolés & ſans brouſſailles. Nous y trouvâmes un arbre qui diſtille une gomme reſſemblante au *ſang de dragon ;* mais il eſt un peu différent des arbres de la même eſpece que nous avions vus auparavant, car les feuilles ſont plus longues, & pendantes comme celles du ſaule pleureur. Il portoit enfin beaucoup moins de gomme, ce qui eſt contraire à l'opinion commune, que les arbres diſtillent plus de gomme à meſure que le climat eſt plus chaud. Nous remarquâmes encore qu'une autre plante d'où découloit une gomme jaune, en donnoit une moindre quantité que celle qui croiſſoit dans la baie de *Botanique*. Nous vîmes parmi les bas-fonds & les bancs de ſable pluſieurs gros oiſeaux, & quelques-uns en particulier de la même eſpece que ceux

ANNÉE 1770. Mai.

que nous avions trouvés à la baie de *Botanique*, mais beaucoup plus gros que des cygnes, & que nous jugeâmes être des pélicans. Ils étoient ſi ſauvages, que nous ne pûmes pas les approcher à la portée du fuſil. Nous rencontrâmes ſur la côte des eſpeces d'outardes; nous en tirâmes une qui étoit auſſi groſſe qu'un coq-d'inde, & qui peſoit dix-ſept livres & demie. Nous convînmes tous que c'étoit le meilleur oiſeau que nous euſſions mangé depuis notre départ d'Angleterre, & à cette occaſion, nous donnâmes à l'anſe le nom de *Buſtard Bay* (*Baie de l'Outarde*). Elle gît au 24^{d} 4′ de latitude, & au 208^{d} 16′ de longitude. La mer ſembloit abonder en poiſſon, mais malheureuſement nous déchirâmes entièrement notre ſeine au premier jet. Nous trouvâmes ſur les bancs de vaſe, & au-deſſous des paletuviers, une quantité innombrables d'huîtres de toutes eſpeces, & entr'autres, le *marteau* & beaucoup

beaucoup de petites huîtres perlières. S'il y a dans une eau plus profonde un aussi grand nombre de pareilles huîtres parvenues à leur maturité, on pourroit sûrement établir très-avantageusement en cet endroit, une pêcherie de perles.

ANNÉE 1770. Mai.

LES personnes que nous laissâmes à bord du vaisseau, nous dirent que pendant que nous étions dans les bois ; environ vingt naturels du pays étoient venus au rivage en travers du vaisseau ; & s'en étoient allés après l'avoir regardé quelque tems. Pour nous qui étions à terre, quoique nous apperçussions de la fumée en plusieurs endroits, nous ne vîmes point d'habitans. La distance ne nous permettoit pas d'aller aux endroits d'où partoit la fumée, à l'exception d'un seul où nous arrivâmes. Nous trouvâmes dix petits feux qui brûloient encore à quelques pas les uns des autres ; mais les Indiens s'étoient éloignés. Il y avoit dans le voisinage plu-

Année 1770. Mai.

sieurs vases d'écorce, où nous supposâmes qu'on avoit mis de l'eau, des coquilles & quelques os de poissons, restes d'un repas qui avoit été fait récemment. Plusieurs morceaux d'une écorce molle, à-peu-près de la longueur & de la largeur d'un homme, étoient étendus sur la terre, & nous imaginâmes qu'elles pouvoient leur servir de lits; il y avoit au côté du feu exposé au vent, un petit abri de la même écorce, d'environ un pied & demi de haut; ces feux étoient d'ailleurs dans un bosquet d'arbres serrés les uns contre les autres, qui garantissoient du vent. Il sembloit qu'on avoit beaucoup marché sur cet endroit, & comme nous n'avons vu ni maisons, ni débris de cabanes, nous sommes portés à croire que ces peuples qui n'ont point de vêtemens, n'ont point non plus d'habitation, & qu'ils passent les nuits en plein air, ainsi que les animaux. Tupia lui-même en re-

muant la tête avec un air de supério- rité & de commisération, nous dit que c'étoient des *Taata Enos*, (*de pauvres misérables*). Je mesurai la hauteur perpendiculaire de la dernière marée, qui étoit de huit pieds au-dessus de la marque de la marée basse; & d'après le tems où arriva la marée basse, je conclus que dans les pleines & les nouvelles lunes, il devoit y avoir marée haute à huit heures.

ANNÉE 1770. Mai.

LE 24, à quatre heures du matin, nous levâmes l'ancre, & nous fîmes voile hors de la baie avec une petite brise. En sortant, nos sondes furent de 5 à 15 brasses, & à la pointe du jour, lorsque nous étions dans la plus grande eau, & en travers de la baie, nous découvrîmes des brisans qui s'étendoient depuis le Cap au N. N. E., dans un espace de deux ou trois milles, & qui avoient à leur extrémité, un rocher qui se laissoit appercevoir

Année 1770. Mai.

précisément à fleur d'eau. Tandis que nous longions ces rochers à la distance d'environ un demi-mille, nous avions de 15 à 20 brasses d'eau; & dès que nous les eûmes dépassés, nous gouvernâmes le long de la côte à l'O. N. N., vers la terre la plus éloignée que nous vissions. A midi, notre latitude, par observation, étoit de 23^d $52'$; la partie septentrionale de la baie de *l'Outarde*, nous restoit, à dix milles, au S. 62^d E. & nous avions au N. 60^d O. la terre la plus septentrionale qui fût en vue. Notre longitude étoit de 208^d $37'$, & nous étions éloignés de six milles de la côte la plus voisine, avec 14 brasses d'eau.

Il fit calme jusqu'à cinq heures de l'après-midi; mais ensuite nous gouvernâmes jusqu'à dix heures du soir, avec un vent N. O., la terre étant dans la même direction, nous mîmes alors à la cape, les sondes ayant rap-

porté par-tout de 14 à 15 brasses. Le 25, à cinq heures du matin, nous fîmes voile, & à la pointe du jour, la pointe la plus septentrionale de la grande terre, nous restoit au N. 70^{d} O. Bientôt après, nous reconnûmes au N. O. $\frac{1}{4}$ N. de nouvelles terres qui sembloient être des Isles. A neuf heures, nous étions en travers de la pointe à la distance d'un mille, & nous avions 14 brasses d'eau. J'ai trouvé que cette pointe gisoit directement sous le tropique du Capricorne, & je lui donnai pour cela, le nom de *Cap du Capricorne;* sa longitude est de 208^{d} 58' O.; elle est d'une élévation considérable; elle paroît blanche & stérile; on peut la reconnoître au moyen de quelques Isles situées au N. O. d'elle, & de quelques petits rochers, qui sont à la distance d'environ une lieue au S. E. Il nous sembla qu'il y avoit un lagon sur le côté Ouest du Cap, & nous vîmes sur les deux bancs de sable qui for-

Année 1770. Mai.

moient l'entrée, un nombre incroyable de grands oiseaux reſſemblans à des pélicans. La terre la plus ſeptentrionale qui fût alors en vue, portoit au N. 24^{d} O. du Cap du *Capricorne*, & elle avoit l'apparence d'une Iſle : mais la grande terre couroit à l'O. $\frac{1}{4}$ N. O. $\frac{1}{2}$ N. & nous gouvernâmes dans cette direction, ayant de 15 à 6, & de 6 à 9 braſſes, fond de ſable dur. A midi, notre latitude, par obſervation, étoit de 23^{d} 24$^{\prime}$ S.; le Cap du *Capricorne* nous reſtoit au S. 60^{d} E., à la diſtance de deux lieues; & nous avions au N. $\frac{1}{4}$ N. E., à deux milles, une petite Iſle; dans cette ſituation, la ſonde rapportoit 9 braſſes; nous étions éloignés d'environ quatre milles de la côte de la *Nouvelle-Galles* qui en cet endroit, près de la mer, eſt baſſe & ſablonneuſe, ſi l'on excepte les pointes qui ſont élevées & de roche. L'intérieur du pays eſt montueux, & ne forme point un coup-d'œil agréable.

Nous continuâmes à porter au N. O. O. jusqu'à quatre heures de l'après-midi, que nous eûmes calme; bientôt après nous mîmes à l'ancre par 12 brasses, dans un endroit où nous avions la grande terre & les Isles tout autour de nous, & où le Cap du *Capricorne* nous restoit au S. 54ᵈ E., à la distance de quatre lieues. Nous reconnûmes dans la nuit, que la marée s'élevoit & retomboit de près de sept pieds, que le flot portoit à l'Ouest & le jusant à l'Est, ce qui est précisément le contraire de ce que nous avions observé quand nous étions à l'ancre à l'Est de la baie.

LE 26, à six heures du matin, nous levâmes l'ancre, avec une petite brise du Sud, & nous portâmes au N. O. entre le grouppe d'Isles le plus éloigné, & la grande terre; nous passâmes aussi à très-peu de distance de plusieurs petites Isles que nous laissâmes

ANNÉE 1770. Mai.

entre la grande terre & le vaiſſeau : comme nos ſondes étoient irrégulières & qu'elles varioient de 12 à 4 braſſes, j'envoyai un bateau en avant pour ſonder. A midi, nous étions à environ trois milles de la grande terre, & à-peu-près à la même diſtance des Iſles qui étoient au large. Notre latitude, par obſervation, étoit de 23^{d} 7'. La grande terre eſt élevée & montueuſe; les Iſles ſituées à ſon travers, ſont auſſi, pour la plupart, hautes & de peu de circonférence ; elles paroiſſent plutôt ſtériles que fertiles. Nous vîmes de la fumée en pluſieurs endroits, à une diſtance conſidérable dans l'intérieur des terres : cette raiſon nous fit conjecturer qu'il pouvoit y avoir un lagon, une rivière ou un canal qui remontoit le pays, d'autant que nous avions paſſé deux endroits qui ſembloient le confirmer ; mais nous avions trop peu d'eau pour que je haſardaſſe de pénétrer dans des lieux où probablement

nous en aurions eu encore moins. Il n'y avoit pas une heure que nous portions au Nord, lorsque tout-à-coup la sonde ne rapporta que 3 brasses : je mis aussi-tôt à l'ancre, & j'envoyai le Maître sonder le canal qui étoit sous le vent à nous, entre la plus septentrionale des Isles & la *Nouvelle-Galles*. Il paroissoit être assez large, mais je soupçonnai que l'eau y étoit basse, & effectivement cette conjecture se vérifia; car le Maître me dit à son retour, que dans plusieurs endroits il n'avoit trouvé que 2 brasses & demie; & nous n'avions que 16 pieds où nous étions à l'ancre, c'est-à-dire, deux pieds d'eau seulement de plus que le vaisseau n'en tiroit. Pendant que le Maître sondoit le canal, M. Banks tâcha de pêcher à l'hameçon & à la ligne, des fenêtres de sa chambre; l'eau étoit trop basse pour prendre du poisson; mais le fond étoit presque couvert de crabes qui mordoient promptement à l'hameçon,

ANNÉE 1770. Mai.

ANNÉE 1770. Mai.

& qui s'y attachoient quelquefois si bien avec leurs pattes, qu'ils ne lâchoient pas prise avant qu'on ne les eût élevés fort au-dessus de la surface de l'eau : ces crabes sont de deux especes, que nous n'avions pas encore rencontrées ; l'un étoit du plus beau bleu qu'on puisse imaginer, égal en tout à l'outremer, & ses pinces & ses jointures en étoient fortement teintes ; le dessous du ventre étoit blanc & si bien poli, que pour le brillant & la couleur, il ressembloit au blanc de l'ancienne porcelaine de Chine. L'autre crabe étoit aussi marqué d'outremer sur les jointures & sur les pinces ; mais la teinte en étoit plus légère ; il portoit sur son dos trois taches brunes qui formoient un coup-d'œil singulier. Les personnes qui avoient été dans le bateau pour sonder, rapportèrent que sur une Isle où nous avions observé deux feux, ils avoient vu plusieurs habitans qui les avoient appellés & qui

paroiſſoient deſirer beaucoup qu'ils débarquaſſent. Le ſoir, le vent ſauta à l'E. N. E.; ce qui nous fit retourner de trois ou quatre milles dans la route que nous venions de tenir : le vent paſſa enſuite au Sud & nous obligea de mettre encore à l'ancre par 6 braſſes.

LE 17, à cinq heures du matin, j'envoyai le Maître chercher un paſſage entre les Iſles, tandis que nous appareillions; & dès qu'il fut jour, nous ſuivîmes le bateau, qui nous fit ſigne qu'il avoit trouvé un paſſage. Lorſque nous fûmes dans une eau profonde, nous fîmes voile au Nord, ſuivant la direction de la terre : nous avions des ſondes de 9 à 15 braſſes, & quelques petites Iſles en dehors de nous. A midi, nous étions éloignés de la grande terre d'environ deux lieues, & par obſervation, au 22^{d} 53′ de latitude S. La pointe de terre la plus ſeptentrionale qui fût en vue, nous reſtoit alors au

ANNÉE 1770. Mai.

N. N. O., à dix milles de diſtance. Je lui donnai le nom de *Cap Manifold*, à cauſe de pluſieurs hautes collines qu'on y apperçoit : il gît au 22d. 43' de latitude S., à environ dix-ſept lieues, au N. 26d O. du Cap du *Capricorne*. La côte forme entre ces Caps une grande baie que j'appellai *Baie de Keppel*, & je nommai les Iſles, *Iſles de Keppel*. Il y a un bon mouillage dans cette baie, mais je ne ſçais pas quels rafraîchiſſemens on peut s'y procurer. Nous ne prîmes pas de poiſſons, quoique nous fuſſions à l'ancre : comme les Iſles & la grande terre ſont habitées, il y a probablement de l'eau douce en pluſieurs endroits. Nous vîmes de la fumée & des feux ſur la grande terre, & nous apperçûmes des habitans ſur les Iſles. A trois heures de l'après-midi, nous doublâmes le Cap *Manifold*, depuis lequel la terre court au N. N. O. La terre du Cap eſt haute & s'élève en collines qui

naissent directement de la mer : on peut la reconnoître au moyen de trois Isles qui sont en son travers, & dont l'une est près de la côte, & les deux autres, à huit milles en mer. L'une de ces Isles est basse & plate, & l'autre élevée & ronde. A six heures du soir, nous mîmes à la cape ; la partie la plus septentrionale de la grande terre qui fût en vue, nous restoit au N. O., & nous avions au N. 31^{d} O. quelques Isles qui gisent à la même hauteur. Nos sondes avant minuit, furent de 30 à 34 brasses, & après minuit, de 20 à 25.

LE 28, à la pointe du jour, nous fîmes voile : le Cap *Manifold* nous restoit au S. $\frac{1}{4}$ S. E., à huit lieues, & nous avions à quatre milles, dans la même direction, les Isles que j'avois dépassées le soir de la veille. La pointe visible, la plus éloignée de la *Nouvelle-Galles*, nous restoit aussi au N.

ANNÉE 1770. Mai.

67^{d} O., à vingt-deux milles de distance : mais nous pouvions découvrir plusieurs Isles au Nord de cette direction. A neuf heures du matin nous étions en travers de la pointe que j'appellai le *Cap Townshend*. Il gît au 22^{d} 15′ de latitude, & au 209^{d} 43′ de longitude : la terre est élevée & unie, & plutôt nue que boisée. Il y a au Nord de ce Cap plusieurs Isles, à quatre ou cinq milles en mer : à quatre lieues au S. E., la côte forme une baie, au fond de laquelle il paroît y avoir un canal ou havre. A l'Ouest du Cap, la terre court S. O. ½ S., & forme une autre baie très-grande qui tourne à l'Est, & qui communiquant avec le canal, fait probablement une Isle de la terre du Cap. Dès que nous eûmes tourné ce Cap, nous serrâmes le vent à l'Ouest, afin d'entrer au milieu des Isles, qui sont dispersées en grand nombre dans la baie, & qui s'étendent en mer aussi loin que l'œil peut apperce-

voir de la grande hune. L'élévation & le contour de ces Isles sont fort variés : de sorte qu'elles sont en grande quantité, & que pourtant il n'y en a pas deux semblables. Nous n'avions pas navigué long-tems contre le vent, que nous tombâmes dans un bas-fond, & nous fûmes obligés de virer de bord tout d'un coup pour l'éviter. Après avoir envoyé un bateau en avant, je gouvernai à l'O. $\frac{1}{4}$ N. O., ayant plusieurs petites Isles, rochers & bas-fonds entre nous & la grande terre, & beaucoup d'autres plus étendues au large. Nos sondes jusqu'à près de midi, furent de 14 à 17 brasses : le bateau fit signal alors qu'il rencontroit un bas-fond, sur quoi nous serrâmes de près le vent à l'Est, mais nous tombâmes subitement à 3 brasses & un quart. Sur le champ nous jettâmes une ancre, ce qui nous mit hors de danger. Lorsque le vaisseau fut remis en haute mer, la sonde donnoit 4 brasses, fond de sa-

ANNÉE 1770. Mai.

ANNÉE 1770. Mai.

ble groſſier, & nous obſervâmes un fort courant, qui avoit ſa direction au N. O. $\frac{1}{4}$ O. $\frac{1}{2}$ O., & qui faiſoit près de trois milles par heure ; c'étoit ce qui nous avoit portés tout-à-coup ſur le bas-fond. Notre latitude par obſervation, étoit de 22^{d} 8′ S. Le cap *Townshend* nous reſtoit à l'E. 16^{d} S. à treize mille de diſtance, & nous avions à l'O. $\frac{3}{4}$ N. la partie la plus occidentale de la grande terre qui fût en vue. Un grand nombre d'Iſles étoient alors autour de nous.

L'APRÈS-MIDI, après avoir ſondé autour du vaiſſeau, & trouvé qu'il y avoit aſſez d'eau pour naviguer ſur le bas-fond, nous levâmes l'ancre, & vers les trois heures, nous fîmes voile & nous portâmes à l'Oueſt, ſuivant la direction de la terre ; nous eûmes la précaution d'envoyer en avant un bateau pour ſonder. A ſix heures du ſoir, nous mîmes à l'ancre par 10 braſſes, fond

fond de ſable, à environ deux milles de diſtance de la *Nouvelle-Galles*, dont la partie la plus occidentale nous reſtoit à l'O. N. O.; & nous appercevions toujours un grand nombre d'Iſles diſperſées dans un long eſpace en dehors de l'endroit où nous étions.

ANNÉE 1770. Mai.

LE lendemain 29, à cinq heures du matin, j'envoyai le Maître avec deux bateaux pour ſonder l'entrée d'un canal qui nous reſtoit à l'Oueſt à environ une lieue de diſtance, & dans laquelle j'avois envie de faire entrer le vaiſſeau, afin de pouvoir attendre quelques jours, juſqu'à ce que la lune fût plus avancée, & pendant ce tems-là d'examiner le pays. Dès que nous eûmes appareillé, les bateaux ſignalèrent un mouillage; nous y courûmes & nous mîmes à l'ancre par 5 braſſes, à environ une lieue en-dedans de l'entrée du canal. Comme j'obſervai que le juſant & le flot de la marée y étoient conſi-

Année 1770. Mai.

dérables, je jugeai que c'étoit une rivière qui remontoit le pays à une fort grande diſtance. Je pris le parti de mettre en cet endroit le vaiſſeau à la bande & à nettoyer ſa quille; en conſéquence, je débarquai avec le Maître, accompagné de MM. Banks & Solander, afin de chercher un lieu convenable pour cette opération. On ne pouvoit marcher qu'avec beaucoup de peine ſur cette partie de la côte, parce qu'elle étoit couverte d'une eſpece d'herbe, dont les tiges ſont très-pointues & barbelées en arrière; de façon que lorſqu'elles s'attachoient à nos habits, ce qui arrivoit à chaque pas, au moyen de la barbe elles s'enfonçoient juſqu'à la chair; nous étions en même-tems environnés d'une nuée de moſquites qui nous tourmentoient ſans relâche par leurs piquûres. Nous rencontrâmes bientôt pluſieurs endroits où l'on pouvoit commodément échouer le vaiſſeau; mais, à notre grand re-

gret, nous ne pûmes point trouver d'eau douce. Cependant nous nous avançâmes dans l'intérieur du pays, où nous vîmes des arbres à gomme, semblables à ceux que nous avions vus auparavant, & nous observâmes qu'ils distilloient aussi une très-petite quantité de gomme. Nous apperçûmes sur les branches de ces arbres & de quelques autres, des fourmillières pratiquées dans de l'argile, aussi larges qu'un boisseau d'Angleterre, & assez approchantes de celles que décrit Sir Hans Sloane dans son *Histoire naturelle de la Jamaïque*, vol. 2, page 221, col. 258; mais moins unies. Les fourmis qui les habitoient étoient petites & avoient le corps blanc. Nous trouvâmes sur une autre espece d'arbre une petite fourmi noire qui trouoit toutes les branches, & qui, après en avoir fait sortir la moëlle, se plaçoit dans le tuyau qui la contenoit; cependant, les rameaux dans lesquels ces insectes s'étoient ainsi formé un lo-

ANNÉE 1770. Mai.

Année 1770. Mai.

gement, & où ils étoient en très-grand nombre, portoient des feuilles & des fleurs, & sembloient être dans un état aussi florissant que les autres branches qui étoient saines. Nous rencontrâmes aussi une quantité incroyable de papillons : dans une étendue de deux ou trois acres, l'air en étoit si rempli, qu'on en voyoit des millions de tous les côtés, en même-tems que toutes les branches d'arbres étoient couvertes d'autres qui n'avoient pas pris leur vol. Nous vîmes encore un petit poisson d'une espece singulière ; il étoit à peu près de la grosseur d'un *minnow*, & il avoit deux nâgeoires de poitrine très-fortes : il se trouvoit dans des endroits entièrement secs, où nous supposâmes qu'il pouvoit avoir été laissé par la marée ; mais le défaut d'eau ne parut pas l'avoir rendu plus languissant ; car à notre approche il se mit à sautiller, au moyen de ses nâgeoires, avec autant d'agilité qu'une grenouille.

Il ne fembloit pas même préférer l'eau à la terre ; car quand nous le trouvâmes dans l'eau, il en fortoit fouvent & continuoit à fauter fur un terrein fec. Nous remarquâmes auffi que lorfqu'il étoit dans des endroits où il y avoit de petites pierres au-deffus de la furface de l'eau, & peu éloignées entr'elles, il aimoit mieux fauter de l'une à l'autre que de nâger. Nous en vîmes plufieurs traverfer ainfi des bourbiers, jufqu'à ce qu'ils fuffent arrivés à un terrein fec, où ils fautoient comme des grenouilles.

L'APRÈS-MIDI, nous fîmes de nouvelles tentatives fans aucuns fuccès, pour trouver de l'eau ; je réfolus donc de ne demeurer en cet endroit que peu de tems ; cependant, après avoir obfervé que le golfe pénétroit fort avant dans les terres, je me décidai à en prendre le plan le matin.

LE 30, au lever du foleil, j'allai à

ANNÉE 1770. Mai.

terre, & après avoir gravi une colline considérable, j'examinai avec un compas azimuthal que j'avois porté à dessein, la côte & les Isles situées à la même hauteur; mais je remarquai que l'aiguille varioit prodigieusement dans sa position, même jusqu'à trente degrés, en quelques endroits davantage, & en d'autres moins; & j'ai reconnu une fois que dans un espace de quatorze pieds seulement, elle varioit de deux pointes. Je pris quelques-unes des pierres dispersées sur la terre, & je les approchai de la boussole; mais elles n'y produisirent aucun effet; j'en conclus qu'il y avoit dans les collines des mines de fer, dont j'avois déja remarqué des indices en cet endroit & dans le voisinage. Après que j'eus fait mes observations sur la colline, je remontai le golfe avec le Docteur Solander; nous nous embarquâmes au commencement du flot, & nous avions fait plus de huit lieues, long-temps

avant que la marée fût à sa hauteur. Jusqu'à cet endroit, la largeur du golfe étoit de deux à cinq milles, dans la direction du S. O. $\frac{1}{4}$ S. ; mais là il s'ouvroit de chaque côté & formoit un grand lac qui au N. O., communiquoit avec la mer. J'apperçus non-seulement la mer dans cette direction ; je vis encore que le flot de la marée venoit avec force du même côté. J'observai aussi un bras de ce lac qui s'étendoit à l'Est, & il est assez probable qu'il communique avec la mer au fond de la baie située à l'Ouest du cap *Townshend.* Au côté méridional du lac il y a une chaîne de hautes collines sur lesquelles j'avois grande envie de gravir ; mais comme la marée étoit haute & le jour fort avancé, je craignis de m'embarrasser parmi les bancs de sable pendant la nuit, d'autant plus que le tems étoit sombre & pluvieux : je pris donc le parti de retourner promptement au vaisseau. Je ne découvris que deux In-

ANNÉE 1770. Mai.

ANNÉE 1770. Mai.

diens dans cette excurſion, & même ils étoient éloignés : ils ſuivirent le bateau le long de la côte pendant un aſſez grand eſpace de chemin; mais la marée m'étant très-favorable, il n'eût pas été prudent de les attendre : je vis cependant à une aſſez grande diſtance pluſieurs feux d'un côté, & de la fumée d'un autre. Tandis que je remontois le golfe avec le Docteur Solander, M. Banks tâchoit de pénétrer dans l'intérieur du pays, ainſi que pluſieurs perſonnes de l'équipage qui avoient eu permiſſion d'aller à terre. M. Banks & ſon détachement furent arrêtés par un terrein marécageux couvert de paletuviers : cependant ils réſolurent de le traverſer, & quoiqu'ils entraſſent dans la vaſe juſqu'aux genoux, ils avancèrent courageuſement; mais avant d'avoir fait la moitié du chemin, ils ſe repentirent de leur entrepriſe : le fond étoit couvert de branches d'arbres entrelacées l'une

dans l'autre; quelquefois ils appuyoient leurs pieds deſſus, mais d'autres fois ils gliſſoient & enfonçoient, ou bien ils s'y embarraſſoient tellement qu'ils étoient obligés de mettre leurs mains dans la vaſe & la boue. Ils traversèrent pourtant ce marais à-peu-près en une heure, & ils jugèrent qu'il avoit environ un quart de mille de large. Après avoir marché quelque tems, ils arrivèrent à un endroit où il y avoit eu quatre petits feux, & trouvèrent près de là quelques coquillages & des os de poiſſons qu'on y avoit fait griller: ils virent auſſi des monceaux d'herbes ſur leſquels quatre ou cinq perſonnes ſembloient avoir couché. M. Gore, mon ſecond Lieutenant, qui étoit dans un autre endroit, vit dans le fond d'une mare, les pas d'un grand animal; il apperçut auſſi quelques outardes, mais on n'en tua point, non plus que d'autres oiſeaux, ſi l'on en excepte un petit nombre de beaux loriots que

ANNÉE 1770. Mai.

nous avions vus dans la baie de *Botanique*. M. Gore & un Officier de poupe, qui avoient ſuivi des routes différentes, dirent qu'ils avoient entendu près d'eux les voix de quelques Indiens, mais qu'ils n'avoient découvert perſonne. Le pays paroiſſoit en général ſablonneux & ſtérile ; & comme il n'y a point d'eau douce, on ne peut pas ſuppoſer qu'il ait des habitans domiciliés. Les ravins profonds que les torrents forment aux pieds des collines, prouvent qu'à certaines ſaiſons de l'année les pluies y ſont très-abondantes.

JE donnai au golfe dans lequel étoit le vaiſſeau, le nom de *Thirſty Sound* (*Canal de la Soif*), parce que nous ne pûmes pas nous y procurer de l'eau douce. Il gît au 22^{d} 10′ de latitude S., & au 210^{d} 18′ de longitude Oueſt ; on peut le reconnoître au moyen d'un grouppe de petites Iſles ſituées au-deſ-

sous de la côte, à la distance de deux à cinq lieues au N. O., & par un autre groupe d'Isles qui sont droit en face, à trois ou quatre lieues en mer. Sur chacune des pointes qui forment l'entrée, il y a une colline élevée & ronde qui au N. O. est une péninsule environnée par la mer à la marée haute; elles sont toutes deux escarpées, & éloignées entr'elles d'environ deux milles. Ce golfe présente un bon mouillage par 7, 6, 5 & 4 brasses, & il offre en outre, pour mettre un vaisseau à la bande, des endroits commodes, où dans les hautes marées l'eau s'élève jusqu'à seize ou dix-huit pieds. Le flot commence vers les onze heures aux pleines & nouvelles lunes. J'ai déja remarqué qu'il n'y a point d'eau douce, & que nous ne pûmes nous y procurer aucuns rafraîchissemens : nous vîmes deux tortues, mais il nous fut impossible de les prendre, & nous n'attrapâmes ni poissons, ni oiseaux,

ANNÉE 1770. Mai.

ANNÉE 1770. Mai.

à l'exception de quelques petits oiseaux de terre ; nous y apperçûmes, il est vrai, les mêmes oiseaux aquatiques que dans la baie de *Botanique* ; mais ils étoient si sauvages, que nous n'en tuâmes pas un seul.

COMME je n'avois aucune raison de rester plus long-tems en cet endroit, le 31 Mai, à six heures du matin, je levai l'ancre & je remis en mer. Nous portâmes au N. O. avec une brise fraîche du S. S. E. & nous nous tînmes en dehors du grouppe d'Isles situées le long de la côte, & au N. O. du canal *Thirsty*, parce qu'il ne paroissoit pas y avoir un passage sûr entre ces Isles & la *Nouvelle-Galles* : nous avions en même-tems au large un certain nombre d'Isles qui s'étendoient aussi loin que la portée de la vue ; pendant notre route dans cette direction, notre profondeur d'eau étoit de dix, huit ou neuf brasses. A midi, la pointe Ouest

du canal *Thirſty*, que j'ai appellé *Pier Head* (*Pointe Pier*), nous reſtoit au S. 36d E., à cinq lieues, & la pointe Eſt de l'autre golfe qui communique avec le détroit, nous reſtoit auſſi au S. ¼ S. O., à deux lieues; le grouppe d'Iſles dont on vient de parler étoit entre nous & la pointe, & la partie la plus éloignée de la grande terre qui fût en vue ſur l'autre côté du golfe, nous reſtoit au N. O. Notre latitude, par obſervation, étoit de 21d 53'. A midi & demi, le bateau qui ſondoit en avant, nous ſignala un bas-fond, & ſur le champ, nous ſerrâmes le vent au N. E. Nous avions alors 7 braſſes; la ſonde en rapporta enſuite 5, & le troiſieme jet 3; ſur quoi nous laiſsâmes tomber ſur le champ une ancre qui mit le vaiſſeau hors de danger. La *Pointe Pier*, au Nord-Oueſt du canal *Thirſty*, nous reſtoit au S. E., à la diſtance de ſix lieues, c'eſt-à-dire, à la moitié du chemin qui eſt entre les Iſles ſituées à la

ANNÉE 1770. Mai.

hauteur de la pointe Eſt du canal occidental, & trois autres petites Iſles ſituées directement en dehors des premières. C'étoit alors le commencement du flot, qui portoit au N. O. $\frac{1}{4}$ O. $\frac{1}{2}$ O., après avoir ſondé autour du basfond ſur lequel nous avions 3 braſſes, nous trouvâmes que l'eau étoit profonde par-tout, nous remîmes à la voile. Nous gouvernâmes autour des trois Iſles dont on vient de parler, & nous jettâmes l'ancre ſous le vent de ces Iſles par 15 braſſes d'eau : le tems étant brumeux, ſombre & pluvieux, nous reſtâmes dans ce mouillage juſ-

Juin.

qu'au premier Juin, à ſept heures du matin.

Nous appareillâmes alors, & nous portâmes au N. O. avec une briſe fraîche du S. S. E.; nous voyions encore la grande terre, ainſi qu'un certain nombre d'Iſles tout autour de nous, dont quelques-unes ſont ſituées au lar-

ge auſſi loin que l'œil pouvoit atteindre. Nous appercevions entiérement le canal occidental qui eſt diſtingué dans la carte par le nom de *Broad Sound* (*large Canal*). Il a au moins neuf ou dix lieues de largeur à l'entrée; il y a pluſieurs Iſles à l'entrée & en dedans, & probablement auſſi des bancs de ſable; car nos ſondes étoient très-irrégulières & varioient tout à coup de 10 à 4 braſſes. A midi, notre latitude, par obſervation, étoit de 21^d 29′ S. Une pointe de terre ſituée au 21^d 30′ de latitude & au 210^d 54′ de longitude O., qui forme l'entrée Nord-Oueſt du *large Canal* & que j'ai nommée *Cap Palmerſton*, nous reſtoit à l'O. $\frac{1}{4}$ N. O., à la diſtance de trois lieues. Notre latitude étoit de 21^d 27′, & notre longitude de 210^d 57′. Entre ce Cap & le Cap *Townshend*, il y a une baie que j'ai appellé *Bay of Inlets* (*Baie des Canaux*). Nous continuâmes à porter à petites voiles au N. O.

ANNÉE 1770. Juin.

ANNÉE 1770. Juin.

& N. O. $\frac{1}{4}$ N., ſuivant la direction de la terre, & nous avions un bateau en avant pour ſonder. D'abord les ſondes varièrent beaucoup de 9 à 4 braſſes, mais enſuite elles furent régulières de 9 à 11. A huit heures du ſoir, étant à environ deux lieues de la terre, nous mîmes à l'ancre par 11 braſſes, fond de ſable; & bientôt après nous trouvâmes la marée coulant lentement à l'Oueſt. A une heure, la marée étoit baſſe; à deux heures & demie, le vaiſſeau avoit le cap à l'Eſt, & il y reſta juſqu'à ſix heures du matin du 2, tems où la marée étoit montée à onze pieds. Nous mîmes alors à la voile, & nous portâmes au N. N. O., ſuivant la direction de la côte. D'après ce que nous avions obſervé de la marée pendant la nuit, il eſt clair que le flot venoit du N. O.; au lieu que la veille & pluſieurs jours auparavant, elle venoit du S. E.: nous avions déja remarqué la même choſe à différentes fois.

NOUS

ANNÉE 1770. Juin.

NOUS trouvâmes le matin, au lever du ſoleil, que la variation de l'aiguille étoit de 6d 45′ E.; & en gouvernant le long de la côte entre l'Iſle & la grande terre, à environ deux lieues de celle-ci, & à trois ou quatre de la première, nos ſondes furent régulièrement de 12 à 9 braſſes; ſur les onze heures nous fûmes encore embarraſſés ſur des bas-fonds, la ſonde n'y rapportant que trois braſſes; cependant nous nous en tirâmes ſans jetter l'ancre. A midi, nous étions éloignés d'environ deux lieues de la grande terre, & de quatre des Iſles que nous avions au large; notre latitude, par obſervation, étoit de 20d 56′, & un promontoire élevé que je nommai *Cap Hillsborough* nous reſtoit à l'O. ½ N., à ſept milles de diſtance. La terre y eſt entre-coupée de montagnes, de collines, de plaines & de vallées, & paroît être bien couverte de verdure & de bois; les Iſles ſituées parallelement à la côte, à la diſtance de cinq à huit ou neuf milles, diffé-

ANNÉE 1770. Juin.

rent beaucoup par l'élévation & l'étendue; à peine y en a-t-il une qui ait cinq lieues de circonférence, & la plupart n'ont pas plus de quatre milles. Outre cette chaîne d'Isles qui sont à une certaine distance de la côte, il y en a d'autres beaucoup moindres au-dessous de la terre, & sur lesquelles nous apperçûmes de la fumée en plusieurs endroits. Nous continuâmes à ranger la côte à environ deux lieues, avec des sondes régulières de 9 à 10 brasses. Au coucher du soleil, la pointe la plus éloignée de la grande terre nous restoit au N. 48^{d} O.; il y a au Nord de celle-ci une terre élevée que je pris pour une Isle, & relativement à laquelle la pointe Nord-Ouest de la première court 41^{d} O.; mais n'étant pas sûr qu'il y eût un passage, je jettai l'ancre sur les huit heures du soir par 10 brasses, fond de vase. Vers dix heures, nous avions une marée qui portoit au Nord; à deux heures après minuit, elle étoit tombée à neuf

pieds ; ensuite elle commença à se relever, & le flot venoit du Nord, dans la direction des Isles situées en pleine mer ; ce qui indique qu'il n'y a point de passage au N. O.

ANNÉE 1770. Juin.

CETTE conjecture ne s'étoit pourtant pas encore vérifiée, lorsqu'à la pointe du jour du 3 nous mîmes à la voile pour porter à l'Ouest. A huit heures du matin, nous découvrîmes une terre basse en travers de ce que nous avions pris pour une ouverture, & que nous reconnumes être une baie d'environ cinq ou six lieues de profondeur ; sur quoi nous serrâmes le vent à l'Est, autour de la pointe Nord de la baie, qui nous restoit alors au N. E. $\frac{1}{4}$ N., à la distance de quatre lieues : nous trouvâmes que depuis cette pointe la terre couroit N. $\frac{1}{4}$ N. O. $\frac{1}{2}$ O., & qu'il y avoit à la même hauteur un détroit ou passage entre cette terre & une ou plusieurs grandes Isles qui lui sont paralleles. Comme nous avions

ANNÉE 1770. Juin.

l'avantage du flot, nous portâmes vers ce paſſage ; & à midi, nous fûmes préciſément en dedans de l'entrée : notre latitude, par obſervation, étoit de 20d 26′ S. Le Cap *Hillsborough* nous reſtoit au S. ¼ S. E., à dix lieues, & nous avions au S. 19d O., à quatre milles, la pointe ſeptentrionale de la baie. Cette pointe, à laquelle j'ai donné le nom de *Cap Conway*, gît au 26d 36′ de latitude S., & au 211d 28′ de longitude O., & j'appellai *Baie de Repulſe* la baie qui eſt ſituée entre ce Cap & le Cap *Hillsborough*. L'endroit le plus profond de cette baie eſt de 13 braſſes, & la ſonde en donne huit dans celui qui l'eſt le moins ; il y a par-tout un mouillage sûr, & je crois qu'en l'examinant on pourroit trouver quelque bon havre, ſur-tout au côté ſeptentrional en-dedans du Cap *Conway* ; car préciſément en-dedans de ce Cap, il y a deux ou trois petites Iſles qui ſeules mettroient ce côté de la baie à l'abri des vents de S. & de S. E., qui

semblent y être réguliers comme des vents alisés. Parmi le grand nombre d'Isles qui sont sur cette côte, il y en a une plus remarquable que les autres; elle est petite, très-élevée, se terminant en pic & située E. $\frac{1}{4}$ S. E., à dix milles du Cap *Conway*, à l'extrémité méridionale du passage. L'après-midi, nous gouvernâmes à travers ce passage, que nous reconnûmes avoir de trois à sept milles de large, & de huit à neuf lieues de long, N. $\frac{1}{4}$ N. O. $\frac{1}{2}$ O., & S. $\frac{1}{4}$ S. E. $\frac{1}{2}$ E. Il est formé à l'Ouest par la grande terre, & à l'Est par les Isles, dont une a au moins cinq lieues de longueur. En le traversant, nous avions de 20 à 25 brasses d'eau, avec un bon mouillage par-tout, & tout le passage peut être regardé comme un havre sûr, sans parler de plusieurs petites baies & anses qui sont de chaque côté, & où les vaisseaux peuvent séjourner comme dans un bassin. Le sol de la grande terre & des Isles est élevé, entre-coupé par des collines, des vallées, des prairies

ANNÉE 1770. Juin.

& des bois, & la verdure qu'il présente forme un coup-d'œil agréable. Nous découvrîmes sur une des Isles, avec nos lunettes, deux hommes & une femme, & une pirogue avec un balancier, qui paroissoit être plus grande & d'une construction très-différente des canots composés de morceaux d'écorce liés ensemble par les bouts, que nous avions vus sur d'autres parties de la côte. Ce petit bâtiment nous fit conjecturer que les habitans de ce canton avoient fait plus de progrès dans la vie sociale que ceux que nous avions vus jusqu'alors. A six heures du soir, nous étions presque en travers de l'extrémité septentrionale du passage; la pointe la plus Nord-Ouest de la terre qui fût en vue, nous restoit au N. 54^{d} O.; & nous avions au N. N. E. l'extrémité Nord de l'Isle, avec une mer ouverte entre les deux pointes. Comme ce passage fut découvert le jour de la Pentecôte, je l'appellai *Whitsunday Passage* (*Passage de la Pentecôte*); & je donnai aux

Isles qui le forment le nom d'*Isles de Cumberland*, en honneur de son Altesse Royale le Duc de Cumberland. Nous voguâmes à petites voiles, la sonde à la main, pendant toute la nuit; étant à la distance d'environ trois lieues de la côte, & ayant de 21 à 23 brasses d'eau.

ANNÉE 1770. Juin.

LE 4, à la pointe du jour, nous étions en travers de la pointe que nous appercevions plus au loin, au Nord-Ouest, le soir de la veille, & que je nommai le *Cap Glocester*. C'est un promontoire élevé qui gît au 19^{d} 59' de latitude S., & au 211^{d} 49' de longitude O.; on peut le reconnoître au moyen d'une Isle située au large au N. $\frac{1}{4}$ N. O. $\frac{1}{2}$ O., qui en est éloignée de cinq ou six lieues, & que j'appellai *Isle Holborne*; il y a encore d'autres Isles au-dessous de la terre, entre l'Isle *Holborne* & le passage de la *Pentecôte*. Sur le côté Ouest du Cap *Glocester*, la terre court S. O. & S. S. O., & forme

Année 1770. Juin.

une baie profonde, dont je pouvois à peine appercevoir le fond du haut de la grande hune; elle est très-basse, & c'est une continuation de la terre que nous avions vue dans l'enfoncement de la baie *Repulse*. Je donnai à cette baie le nom de *Baie d'Edgcumbe;* mais sans nous arrêter à l'examiner, nous continuâmes notre route à l'Ouest vers la terre la plus éloignée qui fût à la portée de notre vue dans cette direction; celle-ci nous restoit à l'O. $\frac{1}{4}$ N. O. $\frac{1}{2}$ N., & paroissoit très-élevée. A midi, nous étions à environ trois lieues de la côte, & par observation, au 19^{d} 47′ de latitude S.; le Cap *Glocester* nous restant au S. 63^{d} E., à sept lieues & demie. A six heures du soir, nous étions en travers de la pointe la plus occidentale dont on vient de parler, à environ trois milles; & comme elle s'élève tout-à-coup au-dessus des basses terres qui l'environnent, je l'appellai *Upstart*. Il gît au 19^{d} 39′ de latitude S., & au 212^{d} 32′ de longitude Ouest,

& il eſt aſſez élevé pour qu'on puiſſe le découvrir à la diſtance de douze lieues ; il y a dans l'intérieur quelques collines ou montagnes qui, comme le Cap, ſemblent être ſtériles. Après avoir dépaſſé ce Cap, nous continuâmes à porter à petites voiles à l'O. N. O., ſuivant la direction de la terre, & nous eûmes de 16 à 10 braſſes d'eau juſqu'à deux heures du matin du 5, que nous tombâmes à 7 braſſes ; ſur quoi jugeant que nous étions très-près de la terre, nous ſerrâmes le vent au Nord. Nous reconnûmes à la pointe du jour que nos conjectures étoient vraies ; car nous n'étions pas à plus de deux lieues de la côte. Quoique la terre, ſur cette partie de la côte, préſente çà & là quelques collines, elle eſt très-baſſe, & c'eſt pour cela qu'elle eſt plus proche qu'elle ne le paroît d'abord. A midi, nous étions à environ quatre lieues de terre, par 15 braſſes d'eau, & notre latitude, par obſervation, étoit de 19^d 12$'$ S., le Cap *Upſtart* nous reſtant au

ANNÉE 1770.
Juin.

ANNÉE 1770. Juin.

S. 32^d 30′ E.; à douze lieues. Nous vîmes de très-grosses colonnes de fumée qui s'élevoient des basses terres. La veille, au coucher du soleil, quand nous étions au-dessous du Cap *Upstart*, la variation de l'aiguille étoit à peu près de 9^d E., & au lever du soleil, elle n'étoit plus que de 5^d 35′; je pensai que cette différence provenoit de l'influence de quelques mines de fer ou d'autres matières magnétiques renfermées au-dessous de la surface de la terre.

Nous continuâmes à gouverner à l'O. N. O., suivant la direction de la terre, par 12 ou 14 brasses d'eau, jusqu'à midi du 6; notre latitude, par observation, étoit de 19^d 1′ S., & nous nous trouvâmes précisément en travers de l'embouchure d'une baie qui s'étendoit du S. ½ E. au S. O. ½ S. à deux lieues de distance. Cette baie, que j'appellai *Baie Cleveland*, nous parut avoir cinq à six milles d'étendue

de tous les côtés ; je donnai à la pointe de l'Eſt le nom de *Cap Cleveland*, & à la pointe Oueſt, qui ſembloit être une Iſle, celui d'*Iſle Magnétique*, parce que nous remarquâmes que le mouvement de l'aiguille ſe dérangeoit à meſure que nous en approchions ; ces deux pointes ſont élevées, ainſi que la grande terre au-delà, & le tout forme un terrein, le plus rocailleux, le plus briſé & le plus ſtérile que nous ayions vu ſur la côte ; le pays n'eſt pourtant pas ſans habitans, car nous avons apperçu de la fumée en pluſieurs endroits au fond de la baie. La terre la plus ſeptentrionale qui fût alors en vue, nous reſtoit au N. O., & elle avoit l'apparence d'une Iſle ; car nous ne pûmes pas appercevoir la grande terre plus loin que l'O. $\frac{1}{4}$ N. O. Nous portâmes à l'O. N. O. en tenant ſur notre bord la *Nouvelle-Galles*, dont la partie la plus extérieure nous reſtoit au coucher du ſoleil à l'O. $\frac{1}{4}$ N. O. ; mais en dehors de celle-ci, il y a

ANNÉE 1770. Juin.

une terre élevée qui, à ce que nous jugeâmes, n'en faisoit pas partie. Le 7, à la pointe du jour, nous étions en travers de la partie orientale de cette terre, que nous reconnûmes pour un grouppe d'Isles situées à environ cinq lieues de la grande terre. Nous trouvant alors entre les deux côtes, nous avançâmes lentement au N. O. jusqu'à midi : notre latitude, par observation, étoit de 18^{d} 49′ S., & notre distance de la grande terre d'environ cinq lieues : la pointe N. O. de cette terre nous restoit au N. $\frac{1}{2}$ N. O. $\frac{1}{3}$ O.; les Isles s'étendoient du N. à l'E., la plus proche étoit éloignée d'environ deux milles, & nous avions le Cap *Cleveland* au S. 50^{d} E. à dix-huit lieues. Nos sondes, pendant les vingt-quatre dernières heures, furent de quatorze à onze brasses.

L'APRÈS-MIDI, nous vîmes plusieurs grosses colonnes de fumée sur la grande terre, & quelques habitans &

des pirogues sur une des Isles qui sembloit porter des cocotiers. Comme les noix de coco nous auroient été très-salutaires alors, j'envoyai le Lieutenant Hicks à terre, qui y alla avec MM. Banks & Solander pour voir quels rafraîchissemens ils pourroient nous procurer, tandis que je gouvernois vers l'Isle avec le vaisseau. Ils revinrent sur les sept heures du soir, & ils nous dirent que ce que nous avions pris pour des cocotiers, étoit une petite espece de palmiste, & qu'ils n'avoient rien trouvé digne d'être rapporté à bord, à l'exception de quatorze ou quinze plantes. Ils ne virent aucun Insulaire, pendant qu'ils étoient à terre, mais en se rembarquant, un Indien s'approcha très-près de la grève & poussa un grand cri; il faisoit si sombre qu'ils ne purent pas l'appercevoir, cependant ils retournèrent; mais quand il entendit le bateau voguer de nouveau contre la côte, il s'enfuit ou se cacha; car nos gens ne purent plus l'entrevoir, &

ANNÉE 1770. Juin.

Année 1770. Juin.

quoiqu'ils criassent avec force, il ne leur répondit point. Après le retour du bateau; nous portâmes N. ¼ N. O. vers la terre la plus septentrionale qui fût en vue, en travers de laquelle nous nous trouvâmes le 8, à trois heures du matin, ayant dépassé toutes les Isles trois ou quatre heures auparavant. Je donnai à cette terre, à cause de sa figure, le nom de *Point Hillock* (*Pointe du Mondrain*); elle est fort élevée, & on peut la reconnoître au moyen d'un mondrain ou rocher rond qui est joint à la pointe, mais qui semble en être détaché. Entre ce Cap & l'Isle *Magnétique*, la côte forme une grande baie, que j'appellai *Baie Hallifax;* il y a au devant de son entrée le grouppe d'Isles dont on vient de parler, & quelques autres moins éloignées de la côte. Ces Isles mettent à l'abri de tous les vents la baie, qui offre un bon mouillage. La terre près de la grève au fond de la baie, est basse & couverte de bois; mais plus loin dans l'intérieur,

c'eſt une chaîne continue de hautes terres qui ſemblent être des rochers ſtériles. Après avoir dépaſſé la *Pointe du Mondrain*, nous continuâmes, à la faveur d'un clair de lune, à porter au N. N. O. ſuivant la direction de la terre. A ſix heures, nous étions en travers d'une pointe de terre qui gît au N. ¼ N. O. ½ O. à onze milles de diſtance de la pointe du *Mondrain*, & que je nommai *Cap Sandwick :* entre ces deux pointes la terre eſt très-élevée, & la ſurface en eſt briſée & ſtérile : on peut reconnoître le Cap *Sandwick*, non-ſeulement par l'aſpect de cette terre qui en fait partie, mais encore au moyen d'une petite Iſle ſituée à l'Eſt du cap, & de quelques autres qui ſont à environ deux lieues au Nord. Depuis le Cap *Sandwick*, la terre court O. & enſuite N. formant une belle & grande baie, que j'appellai *Baie Rockingham*, & où il me parut y avoir un abri sûr & un bon mouillage ; mais je ne m'arrêtai pas pour l'examiner. Je ran-

ANNÉE 1770. Juin.

geai la côte au Nord, vers un grouppe de petites Isles qui sont à la hauteur de la pointe septentrionale de la baie, entre les trois plus éloignées de ces Isles & celles qui sont près de la côte. J'y trouvai un canal d'environ un mille de large, à travers lequel je passai, & sur une des Isles les plus proches nous apperçûmes avec nos lunettes environ trente naturels du pays, hommes, femmes & enfants, tous rassemblés, & regardant le vaisseau avec beaucoup d'attention; c'étoit le premier exemple de curiosité que nous eussions observé parmi eux. Ils étoient entièrement nuds; leurs cheveux étoient courts, & ils avoient la même couleur de peau que ceux que nous avions vus auparavant. A midi, notre latitude, par observation, étoit de 17^d $59'$, & nous étions en travers de la pointe septentrionale de la Baie de *Rockingham*, qui nous restoit à l'Ouest à environ deux milles. Cette extrémité de la baie est formée par une Isle d'une hauteur

considérable,

considérable, qui est distinguée dans la Carte par le nom d'*Isle Dunk*, & qui se trouve si près de la côte qu'il n'est pas aisé de reconnoître qu'elle n'en fait pas partie. Nous étions par le 213^{d} 57' de longitude O., le Cap *Sandwick* nous restant au S. $\frac{1}{4}$ S. E. $\frac{1}{2}$ E. à dix-neuf milles, & nous avions au N. $\frac{1}{2}$ O. la terre la plus septentrionale qui fût en vue : pendant les dix dernières heures, la sonde ne rapporta pas plus de seize & pas moins de sept brasses. Au coucher du soleil, l'extrémité septentrionale de la terre nous restoit au N. 25^{d} O., & nous continuâmes, toute la nuit, à porter à petites voiles au N. $\frac{1}{4}$ N. O., le long de la côte, à trois ou quatre lieues de distance, ayant de douze à quinze brasses d'eau.

LE 9, à six heures du matin, nous étions en travers de quelques petites Isles que nous appellâmes *Isles Frankland*, & qui sont à environ deux lieues de la terre principale. La pointe la

Année 1770. Juin.

plus éloignée qui fût en vue au Nord, nous reſtoit au N. ¼ N. O. ½ O., & nous crûmes qu'elle faiſoit partie de la côte orientale de la *Nouvelle-Hollande ;* mais nous trouvâmes enſuite que c'étoit une Iſle fort élevée & d'environ quatre milles de circonférence. Je paſſai avec le vaiſſeau entre cette Iſle & une pointe de la terre principale, dont elle eſt éloignée de deux milles. A midi, nous étions au milieu du canal, & par obſervation, au 16^d 57′ de latitude S. avec 20 braſſes d'eau. J'appellai Cap *Grafton*, la pointe de la Côte orientale de la *Nouvelle-Hollande* en travers de laquelle nous étions alors ; il gît au 16^d 57′ de latitude S., & au 214^d 6′ de longitude O. ; la terre de ce cap, ainſi que toute la côte dans un eſpace d'environ vingt lieues au Sud, eſt élevée, remplie de rochers & peu couverte de bois : pendant la nuit nous avions vu pluſieurs feux, & à midi, nous apperçûmes quelques Inſulaires. Après avoir doublé le Cap *Grafton*, nous re-

connûmes que la terre couroit N. O. ¼ N. & trois milles à l'Oueſt du Cap, nous trouvâmes une baie dans laquelle nous mîmes à l'ancre à environ deux milles de la côte, par quatre braſſes, fond de vaſe. La pointe orientale de cette baie court S. 74ᵈ E.; la pointe occidentale S. 83ᵈ O. & une Iſle baſſe, couverte de bois & de verdure, qui gît au large N. 35ᵈ E.; cette Iſle ſituée au N. ¼ N. E. ½ E. à trois ou quatre lieues du Cap *Grafton*, eſt appellée dans la Carte *Green Iſland* (*Iſle Verte.*)

DÈS que le vaiſſeau fut à l'ancre, j'allai à terre avec MM. Banks & Solander. Mon principal objet étoit de m'y procurer de l'eau douce, & comme le fond de la baie étoit une terre baſſe, couverte de paletuviers, où il n'étoit pas probable qu'il y eût de l'eau, je portai vers le Cap, & je trouvai deux petits courans que la houle & les rochers de la côte rendoient pourtant

d'un accès très-difficile. J'apperçus aussi en doublant le Cap un petit courant d'eau qui traversoit la grève & se déchargeoit dans une anse sablonneuse; mais je n'y allai pas avec le bateau, parce que je vis qu'il ne seroit pas aisé de débarquer. Lorsque nous fûmes à terre, nous reconnûmes que le pays s'élevoit par-tout en collines de roches escarpées, & qu'on ne pouvoit pas y faire commodément de l'eau; ne voulant pas perdre mon tems à chercher ailleurs une terre plus basse, nous retournâmes promptement au vaisseau, & vers minuit nous appareillâmes & nous portâmes au N. O. avec très-peu de vent & quelques grains de pluie. Le 10, à quatre heures du matin, la brise fraîchit au S. $\frac{1}{4}$ S. E., & le tems devint beau : nous continuâmes à gouverner au N. N. O. $\frac{1}{2}$ O. suivant la direction de la terre, à environ trois lieues de distance, par dix, douze & quatorze brasses d'eau. A dix heures, nous courûmes au large vers le Nord,

afin de gagner une petite Isle basse qui est à environ deux lieues de la terre principale, & dont une grande partie étoit alors inondée par la marée haute. A environ trois lieues au N. O. de cette Isle, tout près & au-dessous de la terre principale, il y a une autre Isle, dont la terre s'élève à une plus grande hauteur, & qui, à midi, nous restoit au N. 55' O. à sept ou huit milles de distance. Notre latitude étoit alors de 16d 20' S., le Cap *Grafton* nous restant au S. 29d E. à quarante milles, & nous avions au N. 20d O. la pointe la plus septentrionale de la terre qui fût en vue; notre fond d'eau étoit de quinze brasses. Entre cette pointe & le Cap *Grafton*, la côte forme une grande baie, mais peu profonde, que j'appellai *Baie de Trinité*, parce qu'elle fut découverte le Dimanche de la *Trinité*.

Fin du Tome VI.

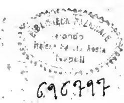




TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans ce sixième Volume.

VOYAGE DU CAPITAINE COOK.
SUITE DU LIVRE II.

VOYAGE DU CAPITAINE COOK.

LIVRE III.

Fin de la Table des Chapitres.

De l'Imprimerie de PH. D. PIERRES, rue S. Jacques.